

***Cahiers* ISABELLE DE CHARRIERE
BELLE DE ZUYLEN *Papers***

*

Faits, genre, fiction

*

Facts, gender, fiction

*

Genootschap Belle van Zuylen
2009
No 4

Pour le soutien à cette publication, nous remercions N.W.O. (Organisation néerlandaise pour la Recherche Scientifique, projet “New approaches to European Women’s Writing”).

Support has kindly been provided by N.W.O. (Netherlands Organisation for Scientific Research, project “New approaches to European Women’s Writing”).

Comité de rédaction

Faits, genre, fiction¹

Comme c'est le cas pour bien d'autres écrivains femmes, Isabelle de Charrière n'a pas toujours été approchée comme une professionnelle de l'écriture: bien souvent elle a servi de prétexte à des commentaires où les auteurs, en réalité, donnaient libre cours à leur imagination. Fort heureusement des biographes comme C. P. Courtney et des chercheurs comme Kees van Strien ont établi des bases solides, qui permettent de distinguer la fiction des faits. Il n'en reste pas moins que, pour diverses raisons, les constructions imaginaires persistent. Il convient aujourd'hui, vu l'ampleur de ce phénomène post-moderne, de nous interroger sur ces constructions imaginaires qui prétendent, elles aussi, nous dire quelque chose d'important – de plus « vrai » ou de différent ? – sur Isabelle de Charrière. D'autant plus que, parfois, elles entrent en concurrence avec le travail d'érudition académique.

En Suisse, une pièce de théâtre a été écrite par Anne-Lise Tobagi, dramaturge et membre du comité de l'Association suisse Isabelle de Charrière. Présentée en janvier 2008, cette pièce propose une reconstitution de la vie d'Isabelle de Charrière, du moins de la moitié suisse de son existence. Il s'agit d'une pièce destinée en premier lieu aux habitants de la région de Neuchâtel, offerte dans le but de les familiariser avec leur célèbre compatriote. Aux Pays-Bas, Joke Hermsen a publié un roman sur un épisode de la vie de l'auteure: *De liefde dus* (*L'amour, donc*), qui connaît un important succès de librairie. Hermsen considère – d'après une suggestion de Pierre et Simone Dubois – que dans la biographie de Charrière il y a des « lacunes » que l'on ne peut « résoudre » qu'en se servant de la fiction.

¹ Les écrits d'Isabelle de Charrière sont cités d'après : Belle de Zuylen / Isabelle de Charrière, *Œuvres complètes*, éd. Jean-Daniel Candaux, Cecil P. Courtney, Simone Dubois-De Bruyn, Pierre H. Dubois, Patrice Thompson, Jerom Vercruysse, Dennis M. Wood, Amsterdam, Van Oorschot, 1979-1984, 10 vols. (O.C.). L'orthographe et la ponctuation ont été modernisées.

Ces deux événements nous ont incitées à choisir, d'abord pour la réunion annuelle de l'Association Isabelle de Charrière en septembre 2008 à Utrecht, puis pour le présent *Cahier Isabelle de Charrière*, la thématique « vérité fictionnelle – fiction vraie ». Celle-ci avait déjà beaucoup préoccupé Charrière elle-même, et il est d'autant plus intéressant de voir qu'à un deuxième niveau elle puisse figurer elle-même comme personnage dans l'imaginaire d'une autre. La réflexion a donc été amorcée, collectivement, lors de cette réunion annuelle de l'Association. Elle avait lieu dans le bâtiment des Archives d'Utrecht – là précisément où sont conservées certaines des lettres récemment retrouvées². Quelques spécialistes du « vrai » historique et du « fictionnel » moderne ont discuté ensemble, sous la houlette de Greetje van den Bergh (traductrice de la correspondance charriérienne) : Cecil P. Courtney (co-éditeur de la correspondance de Charrière et de Benjamin Constant ; leur biographe aussi), Henk Nellen (éditeur de la correspondance et biographe de Grotius³), Nettie Stoppelenburg (archiviste, travaillant sur les Archives du château d'Amerongen⁴), Jan van der Haar (traducteur des romans historiques du couple italien Monaldi et Sorti⁵) et Joke Hermsen elle-même⁶. Cet avant-propos résume et reprend certains éléments de cette discussion, en la centrant sur le genre (« gender ») de l'auteure devenue objet de fiction.

Un roman et une pièce

En tant qu'auteure⁷, Charrière pratiquait ce qu'elle appelait la « métaphysique expérimentale » : ses personnages lui servaient en quelque sorte à tester certaines configurations sociales, alors que, pour le

² Et publiées dans Kees van Strien, *Isabelle de Charrière (Belle de Zuylen), Early Writings. New Materials from Dutch Archives*, Leuven, Peeters, 2005.

³ Henk Nellen, *Hugo de Groot : een leven in strijd om de vrede, 1583-1645*, Amsterdam, Balans, 2007.

⁴ Voir son article « Belle van Zuylen and Amerongen Castle », dans les *Cahiers Isabelle de Charrière* 2007 (2), pp. 22-31.

⁵ Ils étaient venus prononcer, ensemble, en décembre 2008, la « Conférence Belle de Zuylen », organisée chaque année à Utrecht par la fondation SLAU.

⁶ Qui avait précédemment étudié Isabelle de Charrière sous l'angle de la philosophie ; voir par exemple sa thèse : *Nomadisch narcisme. Sekse, liefde en kunst in het werk van Lou Andreas-Salomé, Belle van Zuylen en Ingeborg Bachmann*, Kampen, Kok Agora, 1993.

⁷ Pour désigner Isabelle de Charrière, nous optons ici pour les formes « auteure » et « femme écrivain », dans l'idée que celles-ci rendent compte d'une hybridité proche de la posture voulue par elle.

cadre, elle puisait dans la réalité autour d'elle. Dans sa correspondance privée, elle rend compte de cette pratique, que Cecil Courtney résume ainsi : « Isabelle de Charrière is less interested in plot than in using the events she narrates as a pretext for general reflections on a multitude of topics »⁸. Pour ce qui est des deux textes fictionnels récents, la dramaturge et la romancière ont puisé dans cette correspondance, mais ont ressenti un fort besoin, elles, d'intrigue.

Anne-Lise Tobagi s'en explique en renvoyant aux impératifs théâtraux⁹. Mais Joke Hermsen a également inventé quelques personnages supplémentaires fictifs, qui entourent Charrière, et permettent au lecteur moderne de mieux la cerner¹⁰. Discutant avec Charles Jean-Samuel d'Apples sur un bateau voguant vers l'Amérique, le personnage du Marquis Jean-Pierre de Nouailles donne à Hermsen la possibilité de mettre en valeur la personnalité ambiguë d'Isabelle de Charrière, mieux qu'elle n'avait pu le faire dans ses travaux non-fictionnels précédents, où elle décrivait la Dame du Pontet comme étant « now foolish then wise »¹¹. La forme romanesque introduit ces regards extérieurs qui remplacent l'étude de soi face à un confident dont Charrière, en tant qu'épistolière, était coutumière et que, faute de mieux, les biographes ont tendance à reprendre.

Ayant besoin d'intrigue, il a été difficile pour nos autrices modernes de mettre en avant l'activité d'écriture d'Isabelle de Charrière. Elle apparaît soit comme la nouvelle épouse par rapport à la belle-famille et comme la nouvelle maîtresse par rapport au personnel (Tobagi), soit comme l'épouse déçue et en plein désarroi s'adressant à un médecin qui lui tapote le ventre et lui fait la leçon (Hermsen). Dans les deux cas des sources authentiques – essentiellement la correspondance

⁸ Cecil P. Courtney, *Isabelle de Charrière (Belle de Zuylen). A Biography*, Oxford, Voltaire Foundation, 1993, p. 662.

⁹ Voir l'interview que Valérie Cossy a eue avec elle, pp. 30-44.

¹⁰ Ou qui comblent l'écart entre le XVIII^e siècle et les lecteurs du XXI^e? Cf. « Les personnages historiques et les questions qui les préoccupaient à l'époque se mettent à vivre, grâce à l'imagination de Hermsen. De telle façon qu'il y a beaucoup de choses à reconnaître pour le lecteur moderne. Comme par exemple la question de savoir comment trouver l'équilibre entre l'abandon passionnel et la conservation de soi » (« Halewijnprijs 2008 voor Joke Hermsen », *Zondagsnieuws Midden-Limburg*, 9-11-2008, p. 11).

¹¹ Joke J. Hermsen, « Now foolish then wise. Belle van Zuylen's game with sexual identity », *Women's Studies International Forum* 16 (1993), no. 4, pp. 381-390; et « Vapeur. Mijn hart houdt geen rekening met het inzicht van mijn geest », *De Groene Amsterdammer*, 117 (2 juin 1993), pp. 23-25.

– ont été converties par divers moyens en une fiction clairement reconnaissable comme telle. La pièce de Tobagi couvre une période si étendue (une vingtaine d’années), que l’artifice y est délibérément dévoilé et assumé. Hermsen non seulement ajoute des personnages, mais procède aussi, par exemple, à des décalages très légers au niveau des prénoms : Isabelle s’appelle Isabella ; Charles-Emmanuel de Charrière : Charles ; Charles Jean-Samuel d’Apples : Jean-Samuel.

Si chacun des deux textes s’intéresse à la partie suisse de la vie d’Isabelle de Charrière, ils procèdent différemment : les genres diffèrent, ainsi que les objectifs des deux autrices. Dans *La Dame du Pontet, Isabelle de Charrière*, Anne-Lise Tobagi nous montre comment Madame de Charrière arrive dans sa nouvelle maison, attendue avec une certaine méfiance par ses deux belles-sœurs et avec impatience par ses nouveaux domestiques. Elle fait face – durant le laps de temps assez court qu’occupe la pièce – aux événements historiques qui pendant plus de vingt ans ont en effet marqué son existence : la Révolution française et l’arrivée, quelques années après, de nombreux émigrés à Neuchâtel. En même temps, elle se débat pour mettre en pratique ses idées concernant les rapports entre les classes sociales.

Joke Hermsen, dans *De liefde dus*, décrit de façon plus minutieuse une période bien plus restreinte – ou plutôt elle fait décrire, dans des lettres et des journaux intimes, quelques mois des années 1785-1786, par les personnages que sont devenus Isabelle de Charrière, le jeune Charles d’Apples et quelques autres. Charles d’Apples aurait été, d’après les suggestions de Simone et Pierre Dubois¹², et de Cecil Courtney¹³, ce jeune homme dont Charrière serait tombée amoureuse – selon l’anecdote (difficile à vérifier bien sûr) que raconte Benjamin Constant :

Un homme beaucoup plus jeune qu’elle [...] lui avait inspiré un goût très vif. Je n’ai jamais su tous les détails de cette passion, mais ce qu’elle m’en a dit et ce qui m’a été raconté d’ailleurs a suffi pour m’apprendre qu’elle en avait été fort agitée et fort malheureuse, [...] elle avait passé quelque temps dans le plus affreux désespoir.¹⁴

¹² Simone et Pierre Dubois, *Zonder Vaandel. Belle van Zuylen 1704-1805, een biografie*, Amsterdam, Van Oorschot, 1993, p. 429.

¹³ Courtney, *Isabelle de Charrière*, p. 484.

¹⁴ Benjamin Constant, *Cahier rouge*, cité par Courtney, *Isabelle de Charrière*, pp. 338-339.

Pour Constant ce « désespoir a tourné à bien », puisqu'il lui avait inspiré *Caliste*. Mais pour Hermsen Charrière a eu besoin d'en guérir par une série de visites au célèbre Cagliostro, qui l'amena à un examen de soi.

La liberté dont a usé Anne-Lise Tobagi, c'est la liberté imposée en quelque sorte par les contraintes du théâtre, qui veut du visuel et du spectaculaire. Tenant compte de l'activité créatrice de Charrière en tant que musicienne, elle a aussi donné une large place à l'élément musical. Mais, tout comme Hermsen a ajouté un élément de suspense en introduisant de nouveaux personnages, élément nécessaire pour donner une cohérence au récit en tant que roman, Tobagi a ressenti le besoin de créer une unité théâtrale qui, dans son cas, a donné lieu à une surprise destinée au public du spectacle : le nom du père de l'enfant d'Henriette Monachon !

Dans le théâtre aussi bien que dans le récit à la première personne, biographie et roman, faits et fiction, sont entremêlés. La romancière et la dramaturge se sont ainsi donné les moyens d'aller plus loin dans l'interprétation que les biographes : elles prennent la relève là où ces derniers se sont sentis obligés de s'arrêter. Ceux-ci étaient conscients, par exemple, de n'avoir aucune certitude sur les sentiments d'Isabelle de Charrière à l'égard de Charles d'Apples : « We remain in the dark regarding details of the liaison »¹⁵. De la même façon l'identité du père de l'enfant de sa servante Henriette Monachon leur était inconnue : c'est là que résidait justement le problème pour Charrière elle-même.

Mais la fiction romanesque ou théâtrale fonctionne-t-elle comme une *aide* pour comprendre et faire comprendre – pour interpréter – le personnage historique qu'a été l'auteur ? ou bien est-ce qu'elle participe du mensonge ?

De nouvelles Isabelles

Dans les deux textes, de nouvelles Isabelles ont été créées, sur lesquelles et à partir desquelles réfléchissent les auteurs des contributions à ce *Cahier*.

Cecil Courtney présente, en tant que biographe, quelques réflexions sur la façon dont Joke Hermsen a mis à profit certaines lacunes de la documentation. Il lui reconnaît le droit de chercher, en

¹⁵ Courtney, *Isabelle de Charrière*, p. 486.

tant que romancière déclarée, à combler ces lacunes et de présenter aux lecteurs du roman un sens possible. Jan Herman, spécialiste du roman épistolaire du XVIII^e siècle, analyse *De liefde dus*. Il insiste sur la structure ingénieuse, dans laquelle il observe une plausibilité au niveau de l'intrigue mais qui, se détruisant elle-même, produit son propre commentaire sur les faits relatés. Heidi Bostic, spécialiste des écrits de femmes du XVIII^e siècle, montre que la réception de ces textes a été trop souvent déterminée par ce qu'on savait ou pensait savoir de la *vie* de ces écrivaines. En l'occurrence, l'attention donnée à la remarque faite par Benjamin Constant dans son *Cahier rouge* sur la genèse de *Caliste* a fait oublier que cette romancière a aussi écrit d'autres romans – dont la genèse ne se laisse *pas* expliquer par l'attitude de Charles d'Apples.

Comment ne pas s'interroger d'ailleurs sur le caractère obsédant de cette anecdote dans la réception et l'image de Charrière : obsédant pour les savants comme pour les amateurs de fiction. L'omniprésence de cette anecdote soulève en tout cas la question des grilles de lectures ou des « lunettes » à travers lesquelles nous construisons toutes et tous des récits, qu'ils soient biographiques ou fictionnels. Dans ce cas l'anecdote de Constant va dans le sens d'une interprétation attendue du comportement féminin et de l'écriture féminine : l'émotivité, l'impulsion, la spontanéité... Quand lira-t-on un récit biographique ou fictionnel qui accorde autant voire plus d'importance à ce que Charrière a dit elle-même¹⁶ de la genèse de son roman *Trois femmes* : Constant l'avait « chagrinée » en l'abandonnant pour Madame de Staël, alors elle a voulu « s'amuser » et elle a écrit un roman... philosophique. Quand sera-t-on prêt à faire le récit de la vie de cette Isabelle-ci ?

Dans son interview avec Anne-Lise Tobagi, Valérie Cossy continue le débat sur la réception de l'écriture féminine. Elle considère en particulier le dialogue qui peut s'instaurer entre la recherche et la création, pour qu'une production culturelle (roman, pièce de théâtre, film...) sur Isabelle de Charrière constitue une ouverture sur l'œuvre et la personne ; qu'elle ne soit pas une fiction « écran », qui coupe définitivement l'accès au sens des textes. Le jeu théâtral soulève, avec encore plus d'acuité que la fiction, la question de la « lisibilité » ou de l'« illisibilité » de certains rôles et de certains scénarios. Le person-

¹⁶ A Benjamin Constant, qui n'en dit pas un mot dans son *Cahier rouge* !

nage de M. de Charrière, la peine rencontrée par l'acteur à l'incarner sur scène, par exemple, illustre la difficulté d'élaborer et de montrer une forme de masculinité en dehors des modèles habituels et, en dernier recours, la difficulté d'inventer de nouveaux scénarios, surtout pour le passé.

Enfin, en rendant compte des ouvrages de Nicole Pellegrin et de Wiep van Bunge, Suzan van Dijk nous invite à considérer les cadres fixés par le monde du savoir qui conditionnent notre perception des femmes écrivains et d'Isabelle de Charrière en particulier. Romancière, épistolière, telles sont les étiquettes sous lesquelles la critique l'a habituellement rangée. Isabelle de Charrière se serait donc illustrée prioritairement dans des genres littéraires particulièrement « féminins » : le roman, l'échange épistolaire. Mais les ouvrages analysés par Suzan van Dijk proposent une nouvelle façon de considérer le mariage « gender and genre » : en élargissant nos définitions des genres littéraires (discours philosophiques et histoire), en acceptant que ces genres opèrent de diverses manières et dans des contextes où on n'avait pas l'habitude de les reconnaître, il devient possible de voir autrement Isabelle de Charrière et de voir autrement l'histoire et la philosophie. Le monde du savoir a produit ses propres scénarios qui, tout comme les stéréotypes de la fiction, figent notre perception des hommes et des femmes auteurs et de leurs œuvres.

Histoires de lacunes

Concernant une vie aussi bien documentée par celle-la même qui l'a vécue, mais pour laquelle on sait aussi que beaucoup de documentation a été détruite, les lacunes sont nombreuses et, paradoxalement, augmentent avec chaque lettre retrouvée.

Ainsi Sue Carrell a trouvé une lettre adressée à Isabelle de Charrière, mais qui ne lui est jamais parvenue. Elle a été écrite par un personnage dont on ne savait pas jusqu'à présent qu'elle le connaissait, l'évêque de Blois¹⁷. C'est pour la comtesse de Sabran qu'il a écrit cette lettre de recommandation qui est restée dans la poche de celle-ci. Pour quelle raison ? N'a-t-elle plus eu envie, lors de son voyage en Suisse, d'aller rendre visite à Isabelle de Charrière ? Encore une fois : pour quelle raison ? Ce qui est curieux c'est que

¹⁷ Il n'est pas mentionné dans l'index de la Correspondance, ni dans les biographies des Dubois et de Courtney.

Madame de Sabran figure bien dans les écrits de Charrière. En effet, dans *Mes souvenirs sur Berlin, Potsdam et Sans Souci*, rédigés par Henriette L'Hardy avec Isabelle de Charrière sa mentore, il est question d'une visite rendue à la cour du roi de Prusse par le Chevalier de Boufflers et de Madame de Sabran. Elle se serait déroulée quelques mois après la rédaction par l'évêque de sa lettre de recommandation, au début des années 1790, et apparemment ne s'était pas trop bien passée :

[...] Si Madame de Sabran lit ceci, elle se rappellera peut-être la manière froide et sèche dont l'a reçue la Comtesse Donhoff. Elle se souviendra de l'embarras, de la contrainte qui régnait autour de la petite table ronde où nous prenions le thé [...].¹⁸

Lettre donc, qui propose (peut-être) un éclairage supplémentaire sur des faits connus, mais qui soulève surtout des questions (pourquoi Madame de Sabran est mentionnée comme lectrice potentielle ?). On aurait presque envie de passer à de l'interprétation, voire à de la fiction...

C'est ce qu'une revue néerlandaise s'intéressant à la vie des grands de ce monde, intitulée *Vorsten Royale*, n'a pas pu s'empêcher de faire à propos de la correspondance restée cachée dans des archives familiales. Un journaliste, Cor de Horde, y tirait en 2007 des conclusions un peu rapides de la lettre que la très jeune Belle de Zuylen aurait adressée au comte de Dönhoff, et dont Kees van Strien n'avait pas manqué de souligner le caractère d'exercice littéraire¹⁹. De Horde préfère l'interpréter comme une vraie lettre réellement adressée à un destinataire malheureux : il en qualifie ainsi le ton – « glacée » – et produit l'image d'une Belle de Zuylen insensible qui enchaîne en invitant à danser Constant d'Hermenches²⁰.

De même, à propos d'une lettre trouvée par Marjo Barthels : on y voit le frère de Gijsbert Jan van Hardenbroek, celui-là qui avait pendant de longues années collectionné des écrits de Belle de Zuylen et que Kees van Strien a présenté comme un soupirant de Belle de Zuylen, annoncer à son fils le mariage avec Charles-Emmanuel de Charrière. Il écrit cette lettre dès le lendemain de la cérémonie, et on peut

¹⁸ O.C., X, p. 304.

¹⁹ Van Strien, *Isabelle de Charrière*, p. 74.

²⁰ Cor de Horde, « Slot Zuylen. De gelukkige meisjesjaren van Belle », *Vorsten Royale* 13 (2007), p. 21.

être amené à se demander s'il a su les sentiments de son frère, si celui-ci avait été ému par ce mariage avec un autre, si c'est pour cette raison-là que son frère tient aussi rapidement à informer les membres de la famille ? Là aussi : une vacance biographique qu'un journaliste ou un romancier pourrait essayer de combler...

Nature aléatoire des sources

Avec cette livraison, les *Cahiers Isabelle de Charrière* amorcent ainsi une réflexion cruciale pour la réception d'Isabelle de Charrière et pour l'histoire de cette réception. De l'époque des Lumières à notre ère post-moderne, objectivité et subjectivité, fiction et réalité ont entretenu des rapports complexes dont l'histoire littéraire et la critique charrièreenne n'ont peut-être pas toujours assez tenu compte. Il ne faut pas oublier, en effet, que si aujourd'hui romancières et dramaturges font d'Isabelle de Charrière un « personnage », elle-même avait inauguré sa carrière littéraire par des jeux de rôles : on peut penser aux divers prénoms dont elle s'affuble dans ses lettres de jeunesse – Agnès pour d'Hermenches, Zélide pour Boswell – ou, plus tard, au « flirt » plus ou moins assumé entre réalité et fiction qu'elle entretient dans sa correspondance avec Benjamin Constant et dans celle, étudiée par Daniel Maggetti, avec Isabelle de Gélieu²¹. Cette complexité du « sujet » Charrière relève d'une sophistication littéraire et intellectuelle dont l'analyse est à peine entamée.

Cette analyse est nécessaire en particulier dans le cas de l'histoire littéraire des *femmes*. Leurs œuvres et leurs personnes ont pu être malmenées par des préjugés liés à ce qu'il faut bien appeler une domination masculine, dont les femmes écrivains cherchaient parfois elles-mêmes à contester les étiquettes et les hiérarchies sans être toujours bien comprises. Dans le cas d'Isabelle de Charrière, sans doute a-t-on, depuis Sainte-Beuve, accordé une attention disproportionnée à l'auteure « sentimentale » et larmoyante de *Caliste*, dont Isabelle de Charrière elle-même a tenu à se distancier à la fin de sa vie dans la longue lettre qu'elle écrivit en 1804 au baron Taets van Amerongen.

²¹ Daniel Maggetti, « A la frontière de la vie et du roman : la correspondance d'Isabelle de Charrière et d'Isabelle de Gélieu », in *Une Européenne en son siècle*, sous la dir. de Doris Jakubec et Jean-Daniel Candaux. Neuchâtel, Attinger, 1994, pp. 255-269.

Qu'il s'agisse de la scandaleuse Madame de Staël ou de la relativement sage Jane Austen, la postérité des femmes écrivains est aussi affaire de réputations familiales à préserver. L'entourage familial des écrivaines a souvent eu la haute main sur leur image. Les héritiers ont alimenté l'histoire littéraire de leurs propres fictions de sorte que, dans leur cas, la nature même des sources et des témoignages dans lesquels, habituellement, on va rechercher des « faits », nous attire déjà dans la fiction d'un personnage contrefait. Les documents notariés publiés par Jean-Daniel Candaux et Guillemette Samson révèlent, par exemple, que, dans un petit codicille du 2 juillet 1803, Isabelle de Charrière remet elle-même sa postérité littéraire aux bons soins non seulement d'Henriette L'Hardy, son « élève », mais aussi à ceux de ses belles-sœurs, gardiennes du nom Charrière : « Mlle Henriette L'Hardy avec la connaissance de mes belles sœurs Melles de Charrière rangera et brûlera mes papiers comme bon il lui semblera, gardant, donnant, brûlant sans que personne y ait rien à voir »²². Affaire de femmes, de famille et de censure, acte fondateur de sa réception, ce codicille nous rappelle la nature aléatoire des sources et des récits que l'on peut en tirer. Ainsi, lorsque les érudits établissent les « faits » d'Isabelle de Charrière, dépendent-ils, en dernière analyse, de ce que trois femmes, pour des raisons qui nous resteront à jamais inconnues, ont été d'accord de sauver des flammes.

²² Isabelle et Charles-Emmanuel de Charrière, *Correspondances et textes inédits*, édition critique par Guillemette Samson et Jean-Daniel Candaux. Paris, Champion, 2006, p. 393.

Cecil P. Courtney

De liefde dus :
Belle de Zuylen, reality and fiction¹

The theme on which I have been invited to speak is “Belle de Zuylen: reality and fiction” or, more precisely, Belle de Zuylen as the subject of biography and Belle de Zuylen as the subject of a novel.

This formula could suggest that the biographer is concerned only with facts, and the novelist only with fiction. But this is, of course, an oversimplification: a purely factual biography would be little more than a boring chronology, whereas in reality biographers *decide* which events are significant, and offer interpretations normally presented as a prose narrative in the style of the realist novel. As for the novelist, some novels are indeed pure fiction; but in the case of *De liefde dus* we have a work by a novelist who has an impressive knowledge of the biographical facts, both of primary and secondary material, including both the published writings of Belle de Zuylen and her manuscripts.

However, while biographers do more than record facts, there is an unwritten rule, at least in academic biography, that they must respect the available documentation and refrain, for example, from constructing imaginary conversations, inventing characters who never existed or events which never took place. This means that, when documentation is lacking, there is a problem.

1785

This problem is particularly serious in the case of the event in the life of Isabelle de Charrière which has inspired *De liefde dus*. We know, thanks to Benjamin Constant’s *Cahier rouge*, that in 1785 she fell in love with a young man who shortly afterwards abandoned her to marry a younger woman. According to Constant, the unhappiness and des-

¹ Text of the opening address at the annual meeting of the Association néerlandaise Isabelle de Charrière held in Utrecht, 27 September 2008.

pair which she experienced from this liaison was the inspiration of her novel *Caliste*. Constant's brief account is our principal source. We also know that at this time Isabelle de Charrière's relations with her husband were strained and that she left her home in Colombier on more than one occasion, eventually going to Paris where, among other things, she consulted Cagliostro. However, the picture is very incomplete.



What is the biographer to do in such a case? In fact, Pierre and Simone Dubois and myself devoted our energy to identifying the young man, and arrived independently at the conclusion that he was a banker called Charles Jean Samuel d'Apples. We also identified various references to d'Apples in the correspondence, but were unable to offer any detailed account of the liaison. My own conclusion was as follows: "We remain in the dark regarding details of the liaison, and *Caliste* retains its secret"².

Must we?

But must we really remain in the dark? Why are biographers, or at least academic biographers, so cautious about going beyond the

² Cecil P. Courtney, *Isabelle de Charrière (Belle de Zuylen). A Biography*, Oxford, Voltaire Foundation, 1993, p. 486.

available evidence? Perhaps the novelist can help; at least this seems to have been the opinion of Simone and Pierre Dubois – and we should remember that Pierre Dubois was himself a novelist.

This, as I see it, is the background to *De liefde dus*. The novelist cannot offer a fully documented account of what happened, but she can offer an account of what could have happened – an account based essentially on the novelist's insight into the mind and character of others and on her ability to construct, dramatize and analyse the kind of situation in which Isabelle de Charrière and d'Apples found themselves.

There are precedents for the novelist moving in where the historian or biographer is at a loss; there is, for example the whole tradition of the historical novel from Walter Scott onwards. However, a more interesting precedent is a recent work by Simon Schama, a professional historian who is known in the Netherlands on account of his historical studies of Dutch political and cultural history.

The work in question is *Dead Certainties*, first published in 1991, a historical biography which combines fact and fiction. Schama's subject is the death of General Wolfe, who conquered Quebec in 1759. There exists a fair amount of documentation on the subject, but Schama opens his biography with an account of the battle of Quebec given by an ordinary soldier. This account is fictional: the soldier never existed. As for his description of the battle, it is an imaginative reconstruction made up from bits and pieces of documentation from various sources.

Schama's work has been widely acclaimed, even though it administered a shock to conventional academic historians. It has been seen as a fresh approach to serious historical biography, a postmodern approach, postmodern not only because of the fictional content, but because in its presentation it breaks with a number of biographical conventions. For example instead of writing as a quasi-omniscient author who presents a tidy chronological narrative, Schama uses a number of different and indeed contradictory perspectives.

The correspondence as an archive

I am not suggesting that *De liefde dus* was inspired by *Dead Certainties*, but the comparison is interesting. Both works reflect the same postmodern approach. Their technique is similar: in each we find the use of different perspectives which, in the case of *De liefde dus*,

means presentation largely by means of letters and journals. And, just as Schama constructs his soldier from various sources, so in *De liefde dus* Isabelle de Charrière is constructed mainly from passages of her own works, particularly from her correspondence, which becomes a kind of archive drawn on for the purpose of the years 1785-1786. And in both the historian and the novelist there is no intention to deceive the reader: the distinction between fact and fiction is indicated with complete honesty.



It is by her skilful use of this archive, particularly the correspondence, that the novelist gives a picture of what, during this difficult period, Isabelle de Charrière must have thought, not only about love, marriage and friendship, but about a multitude of other subjects, including all those topics which she had discussed in her epistolary exchanges with Constant d'Hermenches and James Boswell. The reader who is acquainted with Belle de Zuylen's works will have no difficulty in identifying such passages and, indeed, may wonder whether one day someone will not publish an annotated

edition of *De liefde dus* using footnotes to identify the sources³. (The same thing has been said of Schama's *Dead Certainties*).

To return to the archive: as one identifies the sources one becomes aware of a certain playfulness on the part of the novelist, who takes liberties with the documentation. Thus, when she tells us that d'Hermenches was a man with an eyepatch (p. 56, p. 153), the novelist is making him more sinister in appearance than he really was – he wore, not an eyepatch, but a headband. Particularly playful is the passage where Cagliostro says to her: “Vous n’avez pas les talents subalternes” (p. 155); here the novelist attributes to him knowledge of a private letter Belle had written to Boswell some twenty years earlier. Again, when Isabelle de Charrière declares that nobility is nothing more than the right to hunt (p. 72), this is the young Belle de Zuylen (the author of *Le Noble*) speaking rather than her mature self.

Frightening freedom

While most of the pages of *De liefde dus* offer insights into the minds of the characters, there are also pages devoted to narrating important events, particularly those which bring the story to its tragic conclusion, namely the shipwreck and the incident where Isabelle de Charrière, having decided to emigrate to America with d'Apples, discovers him speaking to a young woman whom she mistakenly supposes to be his fiancée and this, to her horror, she sees as a betrayal. The shipwreck probably symbolises the financial ruin of d'Apples, which took place at a later date. As for the young woman whom Isabelle de Charrière took to be d'Apples' fiancée, in the novel she is none other than Germaine Necker, the future Madame de Staël who, on this occasion, was simply paying a social visit on behalf of her father. Several years later Madame de Staël would, indeed, come between Isabelle de Charrière and Benjamin Constant; it is this episode that inspired Joke Hermsen to portray her, already in 1786, as a malignant influence.

These episodes are, of course, pure fiction. They are an example of that freedom which is denied to the biographer, but to which the novelist has access. At this point the novelist emerges with a vengeance. She is not bound by strict biographical truth. By changing

³ Not only such sentences or passages as Joke Hermsen has inventoried on her website, but also the much smaller bits of text.

the chronology she stresses a different kind of truth: looking to the future, she sees that d'Apples will become bankrupt and that Madame de Staël will become Isabelle de Charrière's evil genius.

I find that there is something almost frightening in all this. The novelist has become omniscient, omnipotent and, indeed, godlike. First she offers a constructed or synthetic Isabelle de Charrière who is her creature and now she manipulates real events and time-scales, creating a mistaken identification and a shipwreck. But this is to say nothing more than that Joke Hermsen is writing in the well-established tradition of the novel. One of her reviewers compares her to Flaubert. One might also compare her to Balzac – there is the same imaginative power which creates a whole world where the novelist is godlike, the characters are the novelist's creatures and their destiny is in the hands of their creator. *De liefde dus* begins on a low key, very close in tone to biography, but by the end the novelist reveals her power, inventing the precise events which lead to the unhappy ending of the story.

The author has achieved her aim: she has offered us, not a biography, but a brilliant historical novel. One is reminded of Aristotle's distinction between history and poetry: the historian relates what happened, the poet tells us what could have happened; and Aristotle adds, in terms which I think will not displease Joke Hermsen: "for this reason poetry is something more philosophical and more worthy of serious attention than history".

Cecil P. Courtney is the author of *Isabelle de Charrière (Belle de Zuylen). A Biography* (Oxford, Voltaire Foundation, 1993) and of numerous studies on Belle de Zuylen, Benjamin Constant and other XVIIIth century authors.

Address: Christ's College, Cambridge, CB2 3BU. cpc1000@cam.ac.uk

Résumé

La lecture du roman de Joke Hermsen, *De liefde dus (L'amour donc)*, publié en 2008 et inspiré par un épisode obscur de la vie d'Isabelle de Charrière, a incité C.P. Courtney à réfléchir sur les liens entre réalité et fiction, entre biographie et roman. Après une brève comparaison des deux genres, l'auteur constate que le romancier, grâce à la liberté et aux pouvoirs que lui confère le genre romanesque, peut atteindre une vérité considérée par certains philosophes comme plus profonde que celle reposant uniquement sur des documents d'archive.

Jan Herman

**Le pacte tacite du roman biographique.
Sur *De liefde dus* de Joke Hermsen**

« Fiction n'est pas mensonge » disait J.-J. Rousseau¹. Cette idée était loin d'être partagée par tous les penseurs de l'époque, où deux conceptions radicalement contraires de la fiction, héritées des Anciens, continuaient à se combattre. Le courant de pensée qui condamne la fiction, parce que mensongère, se ramène à Platon qui non seulement chassait les poètes de la République, mais dépréciait la fiction comme une représentation qui éloigne de la seule vérité, celle des idées : si déjà la réalité elle-même n'est que le décalque de l'univers des idées, la fiction est une imitation au second degré et donc doublement « fausse ». Le courant qui accepte la fiction, voire la valorise, se ramène à Aristote, pour qui la fiction est susceptible de révéler une (ou la) vérité cachée des choses. La fiction donne accès à un degré de connaissance auquel la pure raison n'accède pas toujours. Elle se légitime en même temps par l'effet de catharsis qu'elle peut produire.

Cette distinction entre une conception de la fiction comme mensonge d'une part et comme catalyseur de vérité d'autre part est certes pertinente dès lors qu'on s'interroge sur la fiction (auto)biographique. A toute fiction de ce type se pose en effet un grave problème de légitimité : jusqu'où peut-on aller dans la reconstruction imaginaire de la vie d'un autre ou, plus modestement, d'un épisode de la vie d'un personnage historique, d'un écrivain par exemple ? Et comment la fiction peut-elle non seulement se rendre acceptable et crédible, mais également se légitimer en contribuant à une meilleure connaissance de la réalité qu'elle prend pour objet ?

¹ Jean-Jacques Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire* (1776), quatrième promenade.

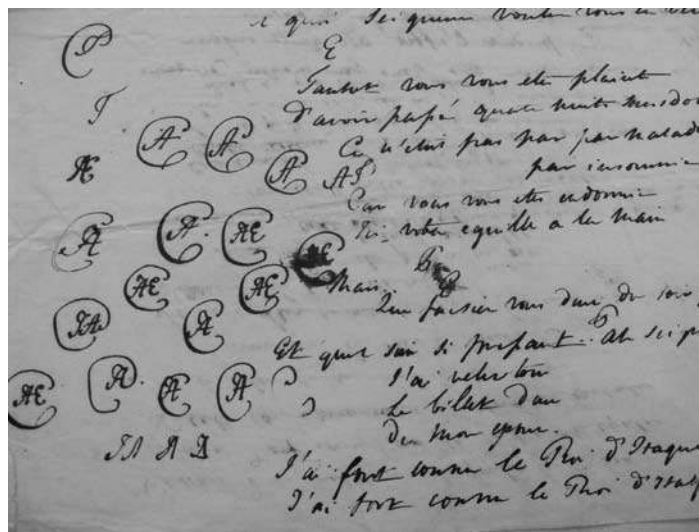
Fictions et réalité

Dans le cas d'Isabelle de Charrière, l'étude biographique a précédé de loin la fiction biographique. Il est désormais inutile de rappeler aux charriéristes les travaux de Pierre et Simone Dubois, de Cecil Courtney ou de Raymond Trousson, parmi beaucoup d'autres. Ce qui est peut-être moins connu : dans le domaine de la fiction néerlandophone, l'écrivaine Ethel Portnoy a publié, en 1978, une pièce intitulée *Belle van Zuylen ontmoet Cagliostro*². La pièce focalise sur un épisode peu connu de la vie de Belle, celui où, en proie à une crise sentimentale, elle quitte Colombier pour s'installer à Paris pendant plus d'un an, en 1785-86. L'intrigue de cette assez remarquable pièce se déroule sur deux niveaux diégétiques différents, dans la mesure où les acteurs incarnent d'abord un rôle (Belle, Cagliostro, Benjamin Constant, d'Hermenches, ...) mais aussi eux-mêmes. Théâtre dans le théâtre donc. La scène se dédouble aussi au niveau temporel car la pièce dans la pièce présente alternativement Belle à l'âge de 20 ans, amoureuse de d'Hermenches, et Belle en 1785-86, à l'âge de 45 ans, essayant de venir à bout d'une déception amoureuse suite à une relation avec un « jeune homme » qui n'est jamais nommé. C'est à ce moment qu'elle consulte Cagliostro. Tous ces niveaux se croisent quand il s'avère que l'actrice Harriet, qui incarne Belle à 45 ans, traverse elle aussi une profonde crise sentimentale, liée à l'infidélité de son mari, Leo (interprétant d'Hermenches), qui est tombé amoureux d'Anke, l'interprète de la jeune Belle.

La donnée en soi est intéressante comme exemple complexe de mise en abyme et d'effet spéculaire entre plusieurs niveaux scéniques, mais sur Isabelle de Charrière et l'épisode dramatique qui constitue le noyau de l'œuvre, cette « fiction biographique » ne nous apporte rien. Un épisode obscur de la vie d'Isabelle de Charrière sert ici de prétexte à une extrapolation qui relance la crise dans la réalité quotidienne des comédiens. L'actant principal est Harriet, et non pas Belle. La scène avec le très cocasse Cagliostro – où ce dernier, comme un magicien et moyennant force formules de grimoire, aperçoit dans son globe de cristal la vague figure d'un « jeune homme » – aboutit au conseil d'aller à Paris. Et aussitôt la scène transpose Belle à Paris où, aussitôt, elle rencontre Benjamin Constant. Il n'est jamais question de

² Ethel Portnoy, *Belle van Zuylen rencontre Cagliostro*, Amsterdam, Meulenhoff, 1978.

la crise elle-même, de l'identité de la personne que Belle a aimée, à l'âge de 45 ans, et qui l'a quittée. La scène se trouve pourtant au milieu de la pièce, qui s'organise, de façon complexe, autour d'un vide : un trou dans la biographie d'Isabelle de Charrière. La « fiction biographique » – si l'on peut dire – émerge d'une ellipse. La fiction, à peine « biographique » en l'occurrence, n'essaie à aucun moment de combler ce vide. La vacance biographique, tout au contraire, est le « presque rien » qui produit la complexe scène fictionnelle à laquelle le public assiste.



*Le manuscrit (fragment) du début de l'opéra Pénélope
Photo: Fanny Kiezenberg*

Une vacance biographique

Tout autre est la démarche de Joke Hermsen, dans un très remarquable roman *De liefde dus*³, publié en 2008. Pour Joke Hermsen, la création fictionnelle apparaît comme complémentaire à la recherche biographique et philosophique, à laquelle elle a consacré quelques années au niveau de la thèse de doctorat. La romancière apparaît quand la chercheuse baisse les bras. Et l'étincelle est ici encore la « vacance

³ Joke J. Hermsen, *De liefde dus* (L'amour donc), Amsterdam, Arbeiderspers, 2008. Toutes les citations dans cet article renvoient à cette édition.

biographique », ce même épisode mystérieux et très mal connu de la vie d'Isabelle de Charrière sur lequel le biographe est mal informé, à cause d'un manque presque total de lettres ou de témoignages autographes. Joke Hermsen prend soin, dans un épilogue, d'énumérer ses sources. Parmi celles-ci, un signe..., étonnant, se reproduisant une quinzaine de fois en marge du brouillon d'un début d'opéra, *Pénélope*, qui date très probablement de 1785-86. Ce signe, espèce de *probatio penae*, ressemble à première vue à une sorte d'arobase. Regardé de plus près, il semble correspondre à ce qu'on appelait au XVIII^e siècle un « chiffre », c'est-à-dire des initiales incrustées les unes aux autres : un C intégrant un A. C'est ce signe, magnifiquement mystérieux, qui a déclenché le travail fictionnel : l'hypothèse que ces initiales sont celles de Charles (Jean-Samuel) d'Apples n'est pas sans vraisemblance.

L'idée que c'est à ce jeune fils de banquier que songe distraitemment Belle en composant un livret d'opéra est saisissante. Elle motive, en profondeur, l'opération fictionnelle qui apparaît désormais comme légitime : qu'Isabelle de Charrière ait aimé ce « jeune homme » – qu'elle a effectivement connu, à qui elle a écrit des lettres, de qui elle parle dans ses lettres à Benjamin Constant – ne peut être prouvé, mais le mystérieux signe, « presque rien », motive et justifie l'entreprise romanesque⁴. On sait que Belle a traversé une dramatique crise en 1786, au moment même où Charles Jean-Samuel d'Apples épouse Nanette Scholl, la fille du bourgmestre de Bienne. Belle s'absentera de sa résidence à Colombier pendant un an et demi, qu'elle passera à Paris, la plupart du temps, où elle fera la connaissance de Benjamin Constant. La fiction naît d'une vacance biographique, d'un presque rien, d'un monogramme, qui la vraisemblabilise, la motive et la justifie. La vacance biographique attendait qu'on y inscrive un nom pour produire une hypothétique, mais magnifique histoire.

Le presque rien commence à remplir un vide que la fiction comblera. Cette fiction n'a rien de fantaisiste; c'est au contraire une quête intense des motifs et des intentions qui ont pu animer la

⁴ Joke Hermsen prend soin de signaler dans la postface de son roman (p. 327) que l'entreprise romanesque a été motivée par les suggestions faites par Pierre et Simone Dubois, dans *Zonder Vaandel* (Amsterdam, Van Oorschot, 1993, pp. 424-429, pp. 431-432, p. 477). De son côté, C. P. Courtney évoque lui aussi Charles d'Apples dans *Isabelle de Charrière (Belle de Zuylen). A Biography* (Oxford, Voltaire Foundation, 1993, pp. 484-486.)

malheureuse Isabelle de Charrière durant ce mystérieux séjour à Paris. La fiction romanesque pourra dès lors s'évertuer à briser la surface des choses, à descendre dans les coulisses de l'âme, à chercher à donner aux méandres d'une conscience l'expression qui convient. La fiction romanesque révèle dans l'admirable roman de Joke Hermsen une vérité vraisemblable mais hypothétique, cachée dans le délicieux interstice entre la vérité et l'imaginaire.

Le roman est construit de façon particulièrement ingénieuse. Au niveau formel, c'est de nouveau un document authentique, donné en avant-propos, qui déclenche l'écriture. Il s'agit d'une page du *Cahier Rouge* de Benjamin Constant (1807), dont le lecteur intéressé pourrait trouver l'original à la page 101 des *Œuvres* de Constant en Pléiade. L'auteur y parle de sa rencontre, en 1786, avec Madame de Charrière, « la première femme d'un esprit supérieur que j'ai connue, et l'une de celles qui en avait le plus que j'aie jamais rencontrées ». Cet extrait, trop long pour le citer ici en entier, n'est pas seulement le plus beau portrait littéraire d'Isabelle de Charrière qui puisse orner le frontispice d'un livre, il est en même temps une des cellules formelles à partir desquelles va, ici, se développer l'écriture.

La syntaxe complexe du roman est en effet générée à partir de trois cahiers : bleu, blanc et rouge. Les deux premiers sont fictionnels, le dernier, le *Cahier Rouge*, bien réel. La fiction ira rejoindre le réel, formant un tricolore dont on comprendra bientôt la valeur emblématique. Le lecteur découvre d'abord celui qui est bien réel, le journal de Benjamin Constant, qui contient le portrait de l'héroïne. Les deux autres constituent le journal tenu par Belle après chaque séance avec Cagliostro qu'elle est allée consulter à Paris. Dans la fiction, Belle est ce qu'elle est dans la réalité, quelqu'un qui ne peut pas s'empêcher d'écrire. Elle écrit des lettres et confie ses pensées intimes à un journal, dans des cahiers, blanc et bleu. La première couche textuelle, génétiquement parlant, émane donc de Belle elle-même. Ce sont des documents rédigés à la première personne. Les cahiers vierges, qui deviendront le support de ses pensées, lui ont été envoyés l'un après l'autre par un inconnu, qui s'avérera être Charles Jean-Samuel d'Apples lui-même. Ce dernier avait longtemps avant, au moment où il était fortement épris de Belle, acheté à Genève ces trois cahiers de couleurs différentes, qui reprennent celles du drapeau américain, emblématisant le rêve d'une vie en commun avec Belle sur un autre continent. Après que ses parents l'ont dissuadé de contracter

un mariage avec une femme mariée, Charles Jean-Samuel avait envoyé l'un après l'autre les trois cahiers, sans doute dans le secret espoir que Belle les remplirait des souvenirs de leur amour, après la rupture. Le lecteur peut dès lors s'imaginer qu'après avoir confié ses pensées intimes au cahier bleu, puis au cahier blanc, Belle donne le cahier rouge à Benjamin Constant, qui en fera l'usage que l'on sait. Que s'est-il passé entretemps ? Pourquoi Belle n'a-t-elle pas continué son journal ? Il y a d'abord un vol, qui ressemble à un viol. Les cahiers, bleu et blanc, contenant le rapport des séances avec Cagliostro, seront dérobés, par Charles Jean-Samuel d'Apples, lors d'une visite rendue à l'improviste à Belle, dont il avait découvert la résidence. En son absence, Charles se saisit des manuscrits et les lit enfin, après de longues hésitations, sur le bateau qui l'amène, seul, en Amérique. Le lecteur découvre donc les pensées intimes de Belle à travers la lecture de Charles. La traversée de l'océan est racontée à la troisième personne. Ainsi, la narratrice Joke Hermsen s'interdit respectueusement l'omniscience quand il s'agit des pensées de Belle. On n'en connaît que cette partie qu'elle-même a bien voulu confier au papier.

Quant aux pensées de Charles, pendant l'interminable traversée, le lecteur y accède directement. Lisant les cahiers, Charles découvre aussi un terrible malentendu qui de façon dramatique aura impliqué la rupture irréparable. Le journal de Belle, que le lecteur découvre à travers la lecture qu'en fait Charles, contient en effet des copies de lettres. Une de ces lettres avait été envoyée par Charles, qui ne la reconnaît que trop. Il y avait fait à Belle une proposition de mariage, bravant les préjugés, et y avait développé le projet de partir ensemble en Amérique pour y commencer une nouvelle vie. Charles découvre à travers la lecture des cahiers dérobés comment cette proposition avait été accueillie par Belle : elle était restée comme morte sur son lit pendant deux jours, pour finir par accepter la proposition. Mais au moment de se rendre à l'hôtel de son amant, prête à tout abandonner pour lui, elle l'avait aperçu donnant la main à une belle jeune femme qui descendait d'un carrosse. Belle l'avait prise pour la fiancée de Charles et était rentrée chez elle, bouleversée, et renonçant à tout jamais à Charles, qu'elle avait pris pour un traître et un hypocrite. A la lecture de cette dramatique scène, Charles est à son tour bouleversé : comment Isabelle de Charrière a-t-elle pu se tromper ? Celle à qui il

donnait si courtoisement la main, n'était pas sa fiancée, avec qui il avait rompu, mais Germaine de Staël.

Tout est désormais fini. Un retour est impossible. Matériellement d'abord, car Charles se trouve en plein océan. Mais de plus, comment Belle pourrait-elle jamais pardonner à Charles d'avoir rompu les sceaux de son journal intime ? A un romancier bien au courant des topoi narratifs du XVIII^e siècle, une telle situation n'offre qu'une issue : le naufrage. Et en effet, la tempête qui s'annonçait depuis un certain temps déjà et qui devient plus violente à mesure que le dilemme du héros s'achemine vers ce dénouement, sera enfin fatale au bateau, qui sera englouti dans le Golfe de Biscaye, avec une bonne partie de ses passagers. Charles Jean-Samuel sera sauvé de justesse, mais tout son or sera perdu, avec ses bagages. Les deux cahiers de Belle, dont il vient d'achever la lecture, se trouvent désormais au fond de l'océan.



Photo: Fanny Kiezenberg

Le récit s'était jusqu'ici évertué à expliquer, dans la fiction même, sa propre possibilité. Au départ du récit, il y a la nécessité ressentie par Belle de confier au papier ses pensées les plus intimes, il y a ensuite le vol de son manuscrit, et sa lecture par Charles et, par-dessus son épaule, par le lecteur. Mais ici le récit se tourne soudain contre lui-même ; il s'écrit tout à coup contre sa propre possibilité : le livre

que nous lisons, et dont le récit avait expliqué si soigneusement la possibilité, est impossible. Il ne peut pas y avoir, logiquement parlant, de lecture par le lecteur, car le manuscrit est définitivement perdu. Ainsi, la fiction biographique émerge de cette fissure entre, d'une part, un soigneux échafaudage de la genèse du récit qui apparaît comme vraisemblable et, d'autre part, la déconstruction subséquente de cette même vraisemblance. Le récit est tout à fait vraisemblable, mais il est impossible qu'il soit devenu le livre que nous lisons. De cette faille émerge la fiction biographique, qui ne peut se légitimer qu'à travers un pacte contradictoire : le récit biographique doit être vraisemblable pour être crédible, mais cette crédibilité ne peut exister qu'au sein d'une entreprise d'écriture qui se désigne elle-même comme fiction. C'est à ce pacte paradoxal, propre à la fiction biographique et sans lequel la fiction serait mensonge, que Joke Hermsen souscrit avec brio.

Les motifs de Belle

Mais quelles sont donc les pensées de Belle ? Comment la romancière reconstruit-elle dans la fiction les motifs de la fuite de son héroïne, quel est le rôle de Cagliostro dans le processus de guérison et quelle est au juste la maladie dont souffre Belle ? La reconstruction de l'univers intime d'Isabelle de Charrière est fondée sur une connaissance approfondie de ses romans et de sa correspondance. Joke Hermsen déclare dans sa postface qu'elle a emprunté certaines de ses formulations à la correspondance d'Isabelle de Charrière. Elle prend soin d'en donner les références. Quand elle s'identifie à son héroïne en prenant la plume à sa place, dans les lettres fictives et dans le journal, le lecteur apprécie la profonde affinité entre romancière et héroïne. Il faut ici citer quelques passages qui sont parmi les plus saisissants du roman. Notre traduction n'en rend compte que très imparfaitement.

L'écriture, pour l'héroïne, est une quête qui possède aussi une valeur thérapeutique :

Connais-toi toi-même. Qu'est-ce que cela signifie exactement ? Est-ce passer outre aux attentes du monde, aux prescriptions et idéaux imposés, pour déterminer seulement après qui l'on est, en pelant les différentes couches de soi-même ? Ecrire est pour moi l'occupation qui répond le mieux à cette idée. C'est une quête du revers caché des choses, de ce qui n'a pas encore été vu, dit et éprouvé. Ce n'est par ailleurs pas une occupation agréable, et encore moins heureuse, puisque le plus souvent elle est marquée par l'abandon de nombre de sécurités et de convictions. Mais quand, quelquefois, on

réussit à éprouver ce qui était là depuis un certain temps, sommeillant sous la surface, alors, oui, je peux un moment me sentir heureuse. Ecrire donc. Et bien sûr l'amour, mais cela est une tout autre histoire... Dans le premier cas on se pèle soi-même, dans le second cas, on est pelé.⁵

Dans la progressive analyse qu'elle fait de son passé et de sa crise, Belle en vient à constater que son cœur n'est jamais d'accord avec son esprit. Cela elle le savait depuis longtemps, au moins depuis le moment où elle a épousé Charles-Emmanuel. Le lecteur des écrits d'Isabelle de Charrière le sait aussi, bien évidemment. Mais la fiction biographique lui fait découvrir autre chose, un revers caché des choses, qu'elle ne pouvait dire que dans une fiction dont elle est devenue elle-même le sujet. Dans le carrosse qui l'amène à Paris et dans la tranquillité de la chambre que Cagliostro lui a procurée dans sa maison, elle découvre aussi, à travers l'écriture, que le corps sait plus que l'esprit. Belle interroge son corps, sachant qu'entre l'âme et le cœur, il y a autre chose qui définit l'être humain : « A l'endroit où devraient se trouver mes intestins, se trouve une bulle d'air qui enveloppe ce qui manque et ce manque est tel que je suis sur le point d'éclater »⁶. Cette bulle qu'elle se sent au ventre empêche l'auto-analyse, comme un obstacle. La guérison consiste à dégonfler le ventre. Elle comprend que pour ne pas éclater, et pour pouvoir de nouveau accéder à elle-même, elle a besoin du regard de quelqu'un d'autre. L'écriture a besoin du complément de la conversation : « J'ai passé de longues heures dans la solitude. Je me suis regardée trop longtemps et trop intensément, j'ai besoin de distance et du regard d'un autre pour voir enfin les choses clairement »⁷.

Belle tient son journal après chaque séance avec Cagliostro, qui interprète ses rêves, l'interroge sur ses désirs, sur son passé et, par intermittences, développe sa conception de l'être humain :

Le siège du bien-être physique, de la force vitale, se localise à mon avis dans le ventre. Là le sens de la vie prend sa source, comme l'impulsion de créer, là se manifeste pour ainsi dire le désir d'être. Le ventre est en d'autres termes la source de tout commencement, la porte entre être et non-être; il est à la fois le noyau et le coup d'envoi de tout ce qui est vivant. Mais nous avons voulu ramener le ventre, féminin en l'occurrence, à des routes polies,

⁵ Hermsen, *De liefde dus*, pp. 80-81. Les traductions du néerlandais sont de l'auteur (J. Herman).

⁶ Hermsen, *De liefde dus*, p. 59.

⁷ Hermsen, *De liefde dus*, p. 72.

nous l'avons resserré avec les liens de la bonne conduite et des prescriptions morales, nous avons, enfin, saisi le ventre féminin dans un corset et devons maintenant payer le prix pour cette oppression contre nature.

[...]

La grande importance que ce temps accorde aux capacités intellectuelles n'a pas seulement aliéné l'homme de la partie inférieure de son corps, mais a en même temps conduit à la conception du corps humain comme une machine, alors qu'il est un mécanisme vivant.

[...]

Je pars de l'idée que nous devons voir l'homme non seulement comme corps, mais aussi comme âme et esprit. Je pense que toute maladie, comme je vous l'ai dit hier, est une perturbation de l'équilibre harmonieux et primitif de ces trois éléments. Une maladie n'est pas un manquement isolé, elle nous raconte l'histoire d'une perturbation plus générale. Le ventre est le siège et la serre chaude de cet équilibre, parce que nous sommes des êtres guidés par l'appétit vital. En particulier les femmes.⁸

A ces différents constituants de la nature humaine, Cagliostro ajoutera la volonté, dont le siège est le ventre. La volonté pure ne provient pas du cœur, ni de l'âme, mais du ventre :

Comprenez-moi bien. Je ne vois pas le ventre comme un organe du désir, mais comme le lieu qui préserve l'équilibre naturel. Ce n'est pas par hasard que le ventre se trouve au milieu du corps [...]. Il me semble nécessaire de rétablir l'équilibre de l'homme qui est devenu tout entier tête. Cela est possible si on le rend conscient de sa volonté, de ses désirs et de son appétit vital. Il doit prendre celui-ci au sérieux et le faire peser dans les décisions qu'il prend et les choix qu'il fait, bref, dans la façon dont il organise sa vie.⁹

Ecouter le ventre

Après une des séances avec Cagliostro, très tard dans la nuit, Belle prend la décision, thérapeutique, de composer un petit roman, qui sera la transposition fictionnelle de son histoire avec Charles Jean-Samuel d'Apples. Ce petit roman sera la suite des *Lettres écrites de Lausanne*. Il s'intitulera *Caliste*. « Caliste » parce que ce nom commence par les deux initiales de Charles d'Apples, le fameux monogramme. Ce sera l'histoire d'un homme, William, qui n'aura pas réussi à faire passer sa volonté avant celle de son père. Ce sera l'histoire d'un homme à jamais malheureux de ne pas avoir eu le courage de suivre celle qu'il aimait, faute d'avoir écouté le ventre. Dans son journal, Isabelle s'explique à elle-même comment cette histoire est la sienne tout en

⁸ Hermsen, *De liefde dus*, p. 97.

⁹ Hermsen, *De liefde dus*, p. 166.

étant en même temps tout à fait différente. Et ainsi le roman de Joke Hermsen est aussi l'histoire de la genèse hypothétique du grand chef d'œuvre d'Isabelle de Charrière. Ce n'est pas le moindre de ses mérites.

Le roman de Joke Hermsen est une vraie réussite technique. C'est aussi un roman admirablement écrit, avec une grande maîtrise de la langue néerlandaise, dont on découvre ici toute la riche sobriété. La traduction en français, hautement souhaitable, serait une gageure. C'est enfin un roman biographique qui répond admirablement au pacte tacite de ce genre, qui consiste à révéler une hypothétique vérité qui apparaît à la fois comme vraisemblable et impossible. Fiction n'est pas mensonge.

Jan Herman est professeur de littérature française à la Katholieke Universiteit Leuven, où il dirige le *Centre de recherches sur le Roman du XVIII^e siècle (R18)*.

Il est l'auteur d'une thèse sur le roman épistolaire, et l'éditeur de deux recueils de préfaces de romans du XVIII^e siècle ainsi que d'une quinzaine d'ouvrages collectifs sur le roman à l'Age classique. Il a récemment signé, avec Mladen Kozul et Nathalie Kremer, *Le Roman véritable. Stratégies préfacielles au XVIII^e siècle* (Oxford, 2008) et vient de publier *Le Récit génétique au XVIII^e siècle* (Oxford, 2009). Il prépare actuellement une étude sur « La voix d'outre-tombe » et une édition des *Ecrits autobiographiques* de Voltaire, avec André Magnan.

Il est directeur de la collection « la République des Lettres », chez Peeters (Louvain-Paris).

Adresse : jan.herman@arts.kuleuven.be.

Abstract

The article is centered around what its author calls the “tacit pact of the autobiographical novel”: in the course of the narration of an episode in a historical figure's life a hypothetical truth is revealed that seems to be both plausible and impossible. The novel attempts to fill a biographical gap. On the one hand, the story's plausibility aims to convince the reader of the correctness of the events that are told. On the other hand, the author creates, implicitly, a certain distance, thus indicating that the entire text is to be read as a fiction. In this dialectic between verisimilitude and impossibility biographical fiction, which risks at any moment to slide into vagueness, becomes legitimate. In light of this “pact” Jan Herman analyzes Joke Hermsen's recent novel, *De liefde dus* (2008), which focuses on a mysterious episode in Isabelle de Charrière's life.

Valérie Cossy

**Entretien avec Anne-Lise Tobagi,
auteur de la pièce *La Dame du Pontet,
Isabelle de Charrière (2007)***

Entre décembre 2007 et janvier 2008, Isabelle de Charrière a fait l'objet d'un spectacle monté au Théâtre de Colombier à l'occasion de sa réouverture, après plusieurs années de travaux de rénovation. Son nom et sa personne se sont ainsi trouvés associés à un événement d'importance pour les habitants de cette commune, où elle-même a vécu à partir de son mariage avec Charles-Emmanuel de Charrière, de 1771 jusqu'à sa mort en 1805. Ce spectacle était présenté par la Compagnie théâtrale « La Colombière » qui, depuis 1980, offre aux habitants de la région des spectacles ambitieux et de qualité à partir de textes classiques ou de création, mêlant théâtre et comédie musicale.

Le spectacle a fait l'objet de dix représentations entre le 29 décembre 2007 et le 20 janvier 2008. Presque toutes elles ont fait salle comble et le bouche à oreille a fonctionné à plein, les participants à cette aventure théâtrale ayant reçu et recevant aujourd'hui encore de nombreux témoignages de reconnaissance de la part de ceux qui y ont assisté. La Compagnie est composée d'acteurs amateurs expérimentés et de jeunes musiciens en formation. Ils étaient encadrés pour la circonstance par des professionnels, Charlotte Huldi pour la mise en scène, Yves Senn pour la direction musicale, et comme maîtres d'œuvre de l'ensemble Anne-Lise et Georges Tobagi.

Il n'est pas exagéré de dire qu'Isabelle de Charrière est longtemps demeurée, pour les habitants de la région, une illustre inconnue. Et on peut se demander pourquoi avait été choisie cette étrangère, aristocrate, femme du passé, pour inaugurer un lieu festif, populaire et typiquement local comme le théâtre de Colombier ? Un des buts de « La Colombière » était sans conteste de permettre aux habitants de la région, notamment à ceux qui passent régulièrement devant la maison du Pontet et devant la plaque à la mémoire d'Isabelle de Charrière qui

y a été apposée, de s'approprier cette figure dans ce qu'elle a pu avoir de familier : un auteur, certes, mais également une femme ayant investi des lieux qui font partie de leur quotidien. Son œuvre a beau, en effet, être lue et régulièrement enseignée à l'Université de Neuchâtel, une enquête même sommaire auprès des habitants de la région a tôt fait d'indiquer que son nom n'évoque strictement rien dans la mémoire collective, alors que celui de Rousseau – bien sûr – mais aussi ceux d'Alexandre du Peyrou, de Benjamin Constant ou du Grand Chaillet suscitent immédiatement des associations de lieux et de personnes, des images et des anecdotes en cascade.

Ce spectacle remplissait donc la lourde tâche de donner vie littéralement à celle qui, dans la conscience du plus grand nombre, n'était au mieux qu'un nom sur une plaque. En cela, ce spectacle ne peut laisser indifférents ceux qui s'intéressent à l'œuvre d'Isabelle de Charrière. Au vu du succès qu'il a rencontré, il est évident qu'il marque un temps fort de l'inscription d'Isabelle de Charrière dans l'histoire locale, celle dans laquelle les gens se reconnaissent. Pour les lecteurs et pour les diffuseurs « académiques » de son œuvre il soulève une foule de questions sur les termes dans lesquels s'opère cette inscription à l'ère de l'image, des films « biopic »¹ et des « people », qui est celle aussi du recul du texte. Quel lien entre un tel spectacle et la rigueur académique dont se targuent, sources à l'appui, les universitaires ? N'assiste-t-on pas à une résurrection de la biographie, dont la critique littéraire du XX^e siècle nous avait justement affranchis ? Comment situer une telle entreprise par rapport aux mises en garde de la critique féministe qui a montré comment, au XIX^e siècle, les femmes auteurs suscitent l'intérêt pour elles-mêmes, pour leurs personnes, *aux dépens* de leurs œuvres² ? Comment doivent se situer les critiques, dans ce contexte où la réception des œuvres passe à nouveau, un peu comme au XIX^e siècle, par l'image que l'on se fait de l'auteur ?

La rédaction des *Cahiers Isabelle de Charrière* ne prétend pas apporter de réponses à ces questions, mais elle a estimé qu'il pouvait

¹ Cf. le film de Digna Sinke intitulé *Belle van Zuylen – Madame de Charrière* (1993), ou, plus récemment, le film *Becoming Jane* (2006) de Julian Jarrold avec Anne Hathaway dans le rôle de Jane Austen, ou *Iris* de Richard Eyre (2001) avec Kate Winslet et Judi Dench dans le rôle d'Iris Murdoch.

² Christine Planté, *La Petite Sœur de Balzac, Essai sur la femme auteur*, Paris, Seuil, 1989, pp. 265-273.

être éclairant de rencontrer Anne-Lise Tobagi, auteur de la pièce *La Dame du Pontet, Isabelle de Charrière* et de lui demander de nous expliquer sa démarche et sa vision des choses. Comme preuve que les termes du débat ne vont pas de soi, on trouve sous sa plume non pas une, mais deux déclinaisons distinctes du lien entre réalité et fiction qui nous préoccupe dans ce numéro. Ainsi, la page 15 du programme porte l'avertissement suivant :

Avec cette création, nous découvrons la vie d'Isabelle de Charrière, de son époux, de ses proches et de ses relations amicales et littéraires. Les personnages portent leurs noms et prénoms réels. Tout est vrai sauf quelques prénoms que portent certains domestiques ou le messenger ainsi que le personnage de l'Oiseleur. Souvenons-nous toutefois que le théâtre n'est qu'illusion : où finit la réalité, où commence la fiction ? Qui sait, pour servir le scénario, il faut bien s'offrir quelques libertés, donc, même si cette histoire est vraie, cette création demeure une fiction !

Dans le préambule à la pièce, dont le script a été déposé auprès de la Société suisse des auteurs et des autrices en 2005, Anne-Lise Tobagi avait choisi des termes légèrement différents et moins équivoques :

L'histoire est véridique, elle retrace l'existence d'Isabelle de Charrière au Manoir du Pontet à Colombier. On la découvre au quotidien avec ses amis proches et les gens du Manoir. Les noms des personnages correspondent à la réalité.

Ainsi, selon qu'Anne-Lise Tobagi s'adresse au public du spectacle ou aux acteurs lecteurs du script, elle-même décrit très différemment le rapport à l'authenticité comme si, pour elle, il s'agit de rappeler aux acteurs les contraintes des faits avérés qui déterminent leurs personnages, alors qu'il faut plutôt inciter les spectateurs à faire la part des choses entre faits et représentation.

L'affiche, due au peintre Yvan Moscatelli, suggère d'emblée que le rapport au lieu est central dans la pièce. Elle montre, dans des tons de nuit américaine, le Pontet de nuit avec une seule fenêtre éclairée, celle du salon de musique située au-dessus du porche de l'entrée. Si les universitaires décryptent cette image comme une allusion à la *Chambre à soi* de Virginia Woolf et au labeur de la femme écrivain, ils auront peut-être été désarçonnés par le propos de la pièce. Celle-ci ne construit pas le personnage d'Isabelle de Charrière avec une plume à la main, mais bien en tant qu'habitante du Pontet, épouse

Charrière, belle-sœur d'Henriette et Louise et maîtresse de maison. Le pari d'Anne-Lise Tobagi est d'amener le public à l'écrivain en lui montrant d'abord la femme qu'elle a été au jour le jour.

Pourquoi ?

Cahiers Charrière (CC) : Pourquoi une pièce sur Isabelle de Charrière, une figure historique, une écrivaine ?

Anne-Lise Tobagi (ALT) : Il y a d'abord la question du lieu. Je vis à Colombier où Isabelle de Charrière a elle-même vécu. Je trouve important de s'intéresser aux gens qui ont fait Colombier, dont les rues portent encore parfois les noms. Et puis, c'est évident, Isabelle de Charrière attise ma curiosité parce que c'est une femme. J'avais tout simplement envie de savoir qui elle était, sa personne m'attirait, plus que sa vie dans son déroulement, plus que son œuvre. Je me suis intéressée à la manière dont elle a réagi aux événements. Elle m'interpelle à un niveau personnel. Et puis, sans vouloir être grandiloquente, mon but était aussi de procurer une image d'elle à une communauté, à une conscience collective. Et là je crois que j'ai atteint mon but. J'ai eu toutes sortes de retours intéressants après la pièce, beaucoup plus que pour d'autres spectacles. Beaucoup de gens parlent de cette pièce, ont pris la peine d'aller voir la maison du Pontet depuis. Plusieurs personnes m'ont aussi dit avoir vu la pièce avec leurs filles adolescentes, notamment, et avoir eu des conversations riches et inattendues avec elles suite au spectacle. Il faut ajouter que si pour moi le lien avec Colombier était la raison principale à l'origine de ma pièce, il n'a pas été facile pour autant de convaincre les autorités et les officiels qu'elle constituait un sujet approprié pour l'inauguration du théâtre. Il a fallu défendre le projet – pourquoi Isabelle plutôt que la fanfare ? –, expliquer qu'une pièce comme celle-ci relevait aussi de nos racines. L'exécutif de la commune de Colombier a été assez vite convaincu et a défendu le projet devant l'organe législatif. Les femmes de l'exécutif, notamment, Mmes Favre et Germanier, ont été sensibles à la pièce et se sont bien engagées pour la soutenir. Elles et le président de la commune, M. Ehrard, ont su persuader, expliquer qu'une communauté peut se retrouver autour d'un personnage comme Isabelle de Charrière et que ce personnage peut constituer quelque chose de fort pour l'identité collective.

(CC) Vous avez déjà écrit d'autres pièces. Est-ce qu'avec *La Dame du Pontet* le travail d'écriture a été foncièrement différent ?

(ALT) Oh ! oui. Plus dur que toutes mes autres pièces. Ecrire une pièce à partir d'une biographie c'est forcément difficile. La première difficulté réside bien sûr dans le fait que le matériel n'est pas l'imaginaire mais la vie de l'autre. On doit donc travailler avec un matériel d'écriture plutôt maigre. Et puis, vous avez deux heures pour présenter des personnages qui rentrent en conflit et le conflit – qui est le moteur du théâtre – doit se dénouer. Mais dans la biographie il n'y a pas forcément de conflit, ou, en tout cas, pas de ceux qui assurent le succès d'une pièce, pas nécessairement intéressant du point de vue de la dramaturgie. Au théâtre c'est la finalité qui compte, la fin est toujours dix fois plus importante que le début. Or la mort d'Isabelle de Charrière est en quelque sorte banale, ce n'est pas une fin de théâtre. J'ai fini par structurer l'intrigue autour d'Henriette Monachon, la servante enceinte d'un homme qu'elle refusait de nommer, et qu'Isabelle de Charrière refusait de renvoyer malgré les pressions qu'on exerçait sur elle.

Le public ?

(CC) Visiez-vous un public en particulier ?

(ALT) Oui, le public de Colombier et de Neuchâtel, un public familial et régional, qui englobe le médecin et l'ouvrier, que je connais bien et qui m'est cher. Les gens sont très fidèles à la Compagnie de « La Colombière ». Bien sûr ce public impose des contraintes : il faut notamment faire attention au vocabulaire. Pour moi une des difficultés a été de trouver comment faire parler Madame de Charrière en demeurant fidèle à l'impératif que je m'étais fixé de ne pas la trahir. J'ai choisi, par conséquent, de la faire *peu* parler plutôt que de la faire s'exprimer avec des formules trop simples. Je me sentais plus libre avec les autres personnages. En plus des aspects proprement dramaturgiques, j'écris avec ce public en tête, avec le souci que le message passe auprès de lui.

(CC) Comment évaluez-vous la réception de la pièce ?

(ALT) Je pense avoir touché le public visé, atteint ce que je voulais. J'ai enregistré beaucoup de réactions positives, soit pendant les représentations auxquelles j'ai assisté incognito dans la salle ou après, au village et à Neuchâtel. J'avais peur de la soirée officielle, celle au cours de laquelle on inaugurerait le théâtre rénové en présence des autorités locales et cantonales. Ces gens étaient là par obligation, dans un théâtre dont la rénovation a suscité la controverse, mais tout s'est bien

passé, ce public-là aussi était content. On a commencé à dire, par exemple, que si on avait su plus tôt qui était Isabelle de Charrière, on aurait agi différemment en ce qui concerne la protection de son jardin (ndlr : sur lequel on vient de construire des immeubles locatifs). Je crois donc que la pièce a eu un impact sur la perception d'Isabelle de Charrière dans la région. On m'a déjà demandé si nous allions rejouer la pièce...

(CC) Isabelle de Charrière est-elle devenue une célébrité, une « people » ?

(ALT) Oui, je crois que grâce à la pièce elle est maintenant inscrite au patrimoine suisse dans la tête des gens. La présentation de la pièce correspond aussi à la mise sur pied de concerts et d'activités culturelles au salon de musique du Pontet. Je crois que le public est content d'aller assister à un concert au Pontet en sachant ce qui s'y est passé. Le lieu prend une nouvelle dimension. Certaines personnes s'étonnent aussi que l'on n'ait pas préservé la tombe d'Isabelle de Charrière au moment du transfert du cimetière. Elle n'a plus de sépulture à Colombier depuis que le tennis a remplacé l'ancien cimetière.



Virginie Pache dans son rôle d'Isabelle de Charrière, dans La Dame du Pontet. Photo: Fanny Kiezenberg

Choix ?

(CC) Quels éléments de la biographie d'Isabelle de Charrière avez-vous choisi de mettre en avant et comment avez-vous opéré vos choix ? On ne peut pas montrer toute une vie en deux heures avec quelques acteurs ?

(ALT) Ce qui est sûr, c'est qu'on ne peut pas montrer une écrivaine. Sur scène, rien de plus lassant que quelqu'un qui écrit. Plusieurs épisodes de sa vie m'ont touchée personnellement. En tant que femme sans enfant, je me suis identifiée à sa propre souffrance de femme sans enfant. Son rapport avec sa servante Henriette relève pour moi d'une forme d'héroïsme : non seulement celui qui consiste à s'opposer aux opinions courantes et aux lois de son époque mais aussi un héroïsme personnel, une générosité. Ne pas avoir d'enfant et être solidaire d'Henriette quand même. C'est grand. Et puis il y a la question des réfugiés : j'ai de l'aisance et l'attitude d'Isabelle de Charrière vis-à-vis des émigrés m'interpelle. Elle m'oblige à me demander si je serais capable d'ouvrir ma maison. J'ai voulu souligner le côté fou de sa disponibilité, de son ouverture. Je suis impressionnée par la manière dont elle se défait de ses biens. Et tout ça sans motivation religieuse, sans soutien spirituel. Elle n'allait pas à l'église, ce qui n'allait pas non plus de soi dans un village comme Colombier au XVIII^e siècle. Elle s'exposait, elle a assumé son incrédulité.

(CC) En somme vous vous êtes forgé une Isabelle « à vous » ?

(ALT) Oui, et mon Isabelle n'est pas la vôtre ni celle de Virginie Pasche, l'actrice qui tenait le rôle, elle n'est pas non plus celle de Charlotte Huldi, la metteuse en scène. Quand j'ai donné la pièce à la Compagnie, elle ne m'appartenait déjà plus. Après la première lecture, je pleurais. Je me défaisais de ma pièce. Elle donne lieu à des versions compatibles mais divergentes d'Isabelle de Charrière. Et puis il y a l'importance du visuel au théâtre. L'Isabelle du spectacle est produite par l'équipe plus que par le texte du script.

L'invention ?

(CC) Comment évaluez-vous la part de recherche et la part de création ou d'invention dans cette pièce ?

(ALT) J'ai beaucoup lu. Son œuvre bien sûr, mais aussi les diverses biographies, celle de Philippe Godet, notamment³, Trousson m'a aussi été utile⁴. Je me suis fait des résumés, et puis je me suis peu à peu débarrassée de ce travail préliminaire. Je vivais avec mon personnage, allais faire des promenades au Pontet pour m'inspirer du lieu. Ma participation au comité de l'Association suisse Isabelle de Charrière m'a également nourrie, de façon indirecte... Le fait d'entendre parler d'elle, c'est un peu de sève qui vient. Peu à peu cela devient une atmosphère dans laquelle on vit en pelant ses carottes, au point d'avoir toujours « ça » en tête. La pièce quant à elle se construit à partir d'idées de « scènes ». Il faut trouver la structure de la pièce, c'est par là qu'on commence : acte par acte, puis scène par scène, puis l'avancement des dialogues. La pièce a été réécrite cinq fois. Pour qu'elle tienne la route, il fallait un point de rupture dans chaque acte. Dans l'acte I c'est la première grossesse d'Henriette Monachon, qui doit immédiatement susciter la sympathie du public. A l'acte II, c'est la colère de Madame de Charrière et à l'acte III le renvoi, quand même, de cette Henriette, qui fournit donc le fil rouge de la pièce. Pour moi il était important que le mot « Pontet » figure dans le titre, car il inclut les autres personnages. Ce n'est pas tant l'histoire d'Isabelle, mais son histoire en fonction des autres, pas forcément en fonction de son œuvre seulement.

(CC) Y a-t-il un aspect de la vie d'Isabelle de Charrière qui a plus particulièrement retenu votre attention ?

(ALT) Le rôle de son mari, et la question d'un éventuel divorce, d'une séparation envisagée entre elle et son mari, par exemple, m'intéressait beaucoup et il me semblait que, par rapport à la construction de ma pièce, je ne pouvais pas ne pas l'évoquer. Mais je ne voulais pas non plus que cet aspect déséquilibre ma pièce au point d'en faire une pièce sur la vie conjugale d'Isabelle de Charrière. Choisir en fin de compte de l'évoquer par le biais des domestiques a été, par exemple, un choix entièrement dicté par des impératifs dramaturgiques. Autrement cette question aurait ruiné la continuité de la pièce. Elle est intéressante au niveau philosophique et littéraire, mais pas au niveau théâtral. Et aussi : comment elle a réagi à l'absence d'enfant. A quarante ans, c'est

³ Philippe Godet, *Madame de Charrière et ses amis d'après de nombreux documents inédits (1740-1805)*, Genève, A. Jullien, 1906, 2 vols.

⁴ Raymond Trousson, *Isabelle de Charrière, Un destin de femme au XVIII^e siècle*, Paris, Hachette, 1994.

dur, et puis on pleure un bon coup. Elle a su mettre un point final, et elle a commencé à faire autre chose. Elle s'est mise à créer et puis elle s'est investie dans l'éducation de jeunes gens autour d'elle.

(CC) Pour une chercheuse académique, tout ce qui est dit sur Isabelle de Charrière doit être justifié par des sources. Comment décririez-vous votre travail de dramaturge par rapport à cette contrainte ? Comment décririez-vous le travail de l'imagination ou de la subjectivité à partir des sources ?

(ALT) Evidemment je m'approprie le tout en tant que dramaturge, souvent par le biais des personnages. Et, du point de vue de la dramaturgie, Henriette Monachon est un véritable cadeau, les deux sœurs Charrière aussi. Certains personnages se prêtent mieux que d'autres à l'écriture dramatique. Avec les deux sœurs, l'écriture était du pur bonheur : elles font entrer l'humour dans la pièce, permettent d'éviter la note grave. Et puis ça m'a plu de suggérer un soupçon d'amour entre le Grand Chaillet et Louise de Charrière. D'après Godet, il venait tous les jours manger au Pontet ! Le milieu des domestiques auquel appartient Henriette Monachon est un milieu facile à gérer au niveau dramaturgique car je peux lui appliquer un langage « simple », moderne. Il faut en effet trouver un vocabulaire adapté aux personnages, d'où l'intérêt des personnages de domestiques. Le vocabulaire d'Isabelle de Charrière m'a beaucoup angoissée. J'avais donc choisi de la faire assez peu parler mais la pièce contient quelques lectures de lettres authentiques. J'y tenais beaucoup, alors que Charlotte Huldi, la metteuse en scène, n'était pas d'accord. Elle a beaucoup d'expérience dans les spectacles pour jeune public et voyait dans ces lettres un risque « d'embêter », de perdre l'attention du public. Par honnêteté je tenais à ne pas couper ces lettres. Heureusement nous avons pu compter sur l'expérience déterminante de Virginie Pasche dans la lecture des textes d'Isabelle de Charrière⁵.

(CC) En quelques scènes, la pièce recouvre une longue période de la vie d'Isabelle de Charrière, de son arrivée au Pontet, en 1771, juste après son mariage à sa mort, en 1805. On la voit quelques fois écrire des lettres, mais son activité littéraire est peu évoquée. Pourquoi ce choix ?

⁵ Virginie Pasche avait participé, en 2005, à un autre spectacle consacré à Isabelle de Charrière, la mise en scène des *Lettres trouvées dans la neige*, dans laquelle elle tenait déjà le rôle d'Isabelle de Charrière.

(ALT) C'est que non seulement une activité littéraire n'est pas intéressante théâtralement parlant, mais que justement Charrière intéresse par la cohérence qu'il y a entre ses gestes et ses idées, entre sa vie et sa philosophie, ses prises de décision. On peut donc montrer ses actes, qui « dérivent » de ses écrits. J'ai une immense admiration pour ce qu'elle a *fait* en accord avec ses idées. Alors que le littéraire lui-même n'est pas « montrable », j'ai essayé de la montrer réagissant face aux événements de son temps. Mais il est fort probable qu'elle n'aurait pas réagi comme elle l'a fait si elle n'avait pas également écrit.

(CC) Des personnages comme Henriette L'Hardy ou Isabelle de Géliou ne figurent pas dans la pièce. A-t-il été difficile de les laisser de côté ? Représentaient-elles un aspect d'Isabelle de Charrière moins important à vos yeux ?

(ALT) C'est que j'ai dû faire des choix. Il faut comprendre qu'on ne peut pas mettre un personnage en scène si on ne lui donne pas son histoire à lui/elle, si on ne lui donne pas un peu d'épaisseur, des racines, etc. Je ne pouvais pas, en l'espace d'une pièce, donner leur histoire. J'y ai beaucoup réfléchi, et j'ai fait un choix entièrement dicté par l'économie dramaturgique. Je sais que les connaisseurs d'Isabelle de Charrière ont regretté l'absence d'Isabelle de Géliou. La famille Huber a aussi été évincée, tout comme Caroline de Sandoz-Rollin... Le fait est qu'on ne peut pas faire aimer un nombre infini de personnages dans une pièce de deux heures.

Les hommes ?

(CC) A lire le script et aussi à voir le spectacle, on sent une réelle empathie pour Charles-Emmanuel de Charrière. Est-ce l'impression que vous avez voulu donner ?

(ALT) Oui, je ne m'en cache pas. J'ai passé une nuit blanche à réfléchir sur cet homme. Godet est dur avec lui, en dit du mal, Trousson aussi, tout le monde au fond⁶. Mais je pense que vivre avec Isabelle de Charrière, ce n'était pas facile. Pour moi il est un grand homme. Il a très vite réalisé l'intelligence de sa femme et il est allé dans son sens. Je ne crois pas à la fidélité d'Isabelle de Charrière. D'après moi elle a été attirée par d'autres hommes, elle a pu avoir des relations amoureuses, des aventures, il a probablement dû avaler des couleuvres. Mais,

⁶ Voir aussi: Janet Whatley, « The Engaged Life of a Quiet Man: Charles-Emmanuel de Charrière », *Cahiers Isabelle de Charrière* 2008 (3), pp. 11-23.

au-delà du conjugal, Charles-Emmanuel de Charrière est pour moi l'exemple de l'amour universel : je t'aime comme tu es, qui tu es, là où tu dois aller, sans rien demander pour moi-même. Peut-être qu'elle n'aurait pas été ce qu'elle est sans lui, sans cette présence à ses côtés ? Intellectuellement il était aussi quelqu'un d'intéressant. Il était réellement un excellent mathématicien, mais probablement pas au bon endroit pour que ses travaux aient de l'écho. Pourquoi l'a-t-on sous-estimé ? Est-ce que, dans l'écriture biographique, le mari doit nécessairement servir de faire valoir à Constant d'Herminches ou à Benjamin Constant ? Je sais en tout cas que l'acteur a eu du mal à assumer ce personnage du mari en retrait, peut-être parce que ce type de rôle masculin n'est pas valorisé, voire est carrément dévalorisant... Le jeu d'acteur était peut-être moins empathique que le texte. Charles-Emmanuel de Charrière soulève en tout cas des questions au niveau de la représentation de la masculinité. Il ne correspond à aucun modèle...

Les femmes ?

(CC) La pièce, on l'a dit, accorde une très grande place à Henriette Monachon. Qu'est-ce que son personnage permet de dire sur Isabelle de Charrière ? Pourquoi tant de place pour cette servante ?

(ALT) Avec l'histoire d'Henriette, on peut montrer le courage d'Isabelle de Charrière. Personnellement, je ne suis pas prête, comme elle, à perdre aujourd'hui tous mes amis pour ma femme de ménage. Du point de vue de l'histoire des mœurs dans la région, l'affaire d'Henriette constitue un tournant. Par ses démarches, Isabelle de Charrière a sensibilisé le Conseil d'Etat, l'Eglise, les autorités, sur le sort de cette fille enceinte, qui doit avoir le droit de rester là où elle est. Après Madame de Charrière, les autres bonnes enceintes ont pu rester sur place. Il y a une autre femme intéressante dans cette affaire, qui est mentionnée en passant dans la pièce : la sage-femme Ambos, chez qui Henriette va accoucher à l'initiative de M. de Charrière. La sage-femme voulait avoir la caution d'un homme et Charles-Emmanuel de Charrière a aussi joué son rôle dans le soutien à Henriette Monachon. Le placement de son enfant à Colombier constitue un geste intéressant de la part du couple Charrière : ils sont libérés de l'enfant à la maison, mais Henriette pouvait le voir. L'histoire d'Henriette est touchante en soi, il n'y a rien eu à inventer : une gamine orpheline et intelligente, son contact avec Madame de

Charrière, qui l'instruit, puis qui la soutient pendant ses grossesses... c'est une histoire vraie et géniale.

(CC) Vous faites également parler Isabelle de Charrière de son désir d'enfants ? La correspondance est pourtant discrète à ce sujet.

(ALT) A l'Acte II, elle jette tout par terre en exprimant sa douleur : sur cette scène j'ai construit l'acte. Les points de rupture de chacun des actes doivent être en lien et cette souffrance donne du sens à toute la pièce. Je m'interroge sur sa vie, sa vie d'écrivain, à partir de cette absence qui, au théâtre, doit être exprimée pour exister, en l'occurrence par un monologue. Si elle avait été mère, sa vie aurait été différente. Son rapport à l'écriture également.

(CC) Il y a des personnages comme celui de Madame du Peyrou pour lesquels vous avez dû inventer des discours de A à Z.

(ALT) C'est ce qu'il y a de plus facile. Elle a un côté Pompadour, c'est drôle, c'est sympathique, c'est sensuel. Elle a aussi un côté « m'as-tu vu » qui contraste avec le personnage d'Isabelle de Charrière. Par contre je n'ai pas inventé les propos que je lui fais rapporter. Ce n'est pas moi qui ai inventé la présence de la comtesse de Dönhoff à Neuchâtel, enceinte en même temps qu'Henriette Monachon. Avec son côté superficiel, Madame du Peyrou est le personnage idéal pour faire passer ce message de l'inégalité de traitement des femmes dans les affaires de mœurs, entre la favorite du roi de Prusse chez qui on rêve d'être reçu et la servante qu'on ostracise. Et puis Madame du Peyrou fait partie de l'histoire locale, des anecdotes ont passé dans les familles et circulent encore aujourd'hui : elle a tout dépensé, elle a fini dans la misère et l'Etat a racheté l'Hôtel du Peyrou....

Faits et fiction

(CC) Comment voyez-vous le lien entre l'invention et les faits avérés ? La pièce suggère, par exemple, que le premier enfant d'Henriette, dont la filiation est toujours restée secrète, aurait pour père un membre de la famille van Tuyl...

(ALT) Oui, ça a donné lieu à de nombreuses discussions entre moi et Virginie Pasche, qui est non seulement actrice mais également spécialiste de l'œuvre. Je ne dis pas que c'est vrai, je dis pourquoi pas... Willem-René était certes trop jeune, mais pourquoi pas un autre neveu, dont la visite au Pontet ne figurerait pas dans les lettres conservées... Ce qui m'intrigue c'est qu'Isabelle de Charrière ait choisi

d'être la marraine de cet enfant. A partir de là chacun fait des hypothèses.

(CC) La Compagnie de « La Colombière » se compose d'acteurs amateurs expérimentés. Avaient-ils déjà incarné des personnages historiques ?

(ALT) Oui. Mais ça n'a pas été facile pour autant d'entrer dans certains rôles. Ils n'ont pas tous lu les ouvrages d'Isabelle de Charrière, mais ils ont écouté ensemble une émission de radio⁷. L'actrice qui a incarné Madame du Peyrou, Lorédana von Allmen, a adoré son rôle. Le duo des sœurs a également très bien fonctionné entre Laurence Bussi (Louise) et Andrea Iuvara (Henriette). L'acteur qui incarnait le Grand Chaillet, Eugène Antille, est une figure bien connue dans la région de par son engagement au parti libéral et sa carrière de prof de français. Il permet au public d'être proche de la pièce et des personnages. L'actrice qui jouait Henriette Monachon, Leana Durney, était une professionnelle du chant, elle était heureuse d'acquérir une expérience théâtrale. Trois acteurs ont été en difficulté par rapport à leur personnage. L'acteur qui jouait M. de Charrière, Sergio Pellegrini, a souffert. Il avait eu l'occasion de jouer des rôles de macho dans lesquels il avait été magnifique. Là il a trouvé dur, comme si le personnage manquait de lisibilité pour lui. Les autres personnages le rendaient ridicule et bête, presque de manière spontanée, un peu comme les biographes d'Isabelle de Charrière l'ont fait. Ce n'est qu'à la fin de l'expérience qu'il a admis qu'il « commençait à savoir où il mettait les pieds... ». Mais il a dit : « plus jamais ça ! » Virginie Pasche a eu beaucoup de difficulté et beaucoup de plaisir. C'est elle qui a le plus travaillé. Elle a pris son rôle très à cœur, était un peu inhibée par le personnage. Elle n'aimait pas l'hypothèse du neveu. Elle a beaucoup lu et elle servait aussi magnifiquement le rôle, physiquement parlant. Ce n'a pas été facile pour elle de s'approprier cette Isabelle de Charrière qui parlait peu, qui était souvent une présence sans parole. Il faut vraiment se composer une personne, une stature. Par contre elle a aimé la tirade dans la scène de rupture du deuxième acte. Et puis Julien Invernizzi a trouvé difficile d'être le pasteur Chaillet, d'être celui qui accuse et quitte Madame de Charrière parce qu'elle aide sa servante à ne pas devoir abandonner son enfant. Cette

⁷ *L'Humeur vagabonde: Isabelle de Charrière* : émission musicale en direct de Neuchâtel par Charles Sigel, le 3 septembre 2005, de 10 à 12 heures.

question de l'abandon et de l'adoption le touche beaucoup et il n'a pas aimé devoir jouer ce rôle.

Et puis on ne peut pas montrer Isabelle de Charrière au Pontet sans musique. Il ne fallait pas oublier son côté claveciniste. Yves Senn a découvert sa musique, qu'il a travaillée avec le claveciniste, Francisco Leal Gomez. Georges Tobagi s'est occupé d'aller chercher les œuvres qu'elle aimait bien : du Pergolèse et du Mozart. Mais la question reste pour nous de savoir à quoi ressemblait concrètement son expérience de la musique. Sa musique a beaucoup plu au public. Et puis la musique permettait aussi de structurer le spectacle. Je ne voulais pas d'un conteur mais il fallait pourtant tenir compte du fait, en quelque sorte, « que l'on connaît déjà l'histoire ». C'est pour ça que j'ai inventé le personnage de l'Oiseleur qui permet de « sauter les étapes ». Sa présence sur scène était toujours accompagnée par de la musique moderne, contemporaine (flûte et saxophone) qui signifiait clairement au public qu'on était alors hors des événements, hors du temps de Madame de Charrière et de la pièce.

(CC) Comment choisir une Isabelle ?

(ALT) Physiquement tout d'abord, c'était une évidence. Mais quand j'écrivais la pièce je pensais en fait à la mère de Virginie Pasche qui a également une solide expérience du théâtre. On pouvait aussi envisager que l'une joue Isabelle jeune et l'autre Isabelle plus âgée... J'ai laissé la mère et la fille choisir et finalement elles ont décidé que Virginie porterait le rôle de bout en bout. Je crois que c'est une bonne décision. Je préfère que le public s'attache à une actrice par personnage. Un changement d'actrice au milieu de la pièce peut générer de la frustration.

(CC) La Révolution et les émigrés sont aussi évoqués dans la pièce par le biais d'une chorégraphie. La question des réfugiés politiques est aussi très présente dans l'opinion publique en Suisse aujourd'hui. Avez-vous voulu inciter le public à tisser des liens ?

(ALT) C'est difficile de suggérer la Révolution et pourtant elle est incontournable. Je n'avais pas le temps, dans l'économie de la pièce, de développer un personnage d'émigré particulier, de susciter de l'émotion sur une expérience individuelle. C'est donc bien une *idée* des « réfugiés » que j'ai voulu suggérer, avec un chœur parlé plutôt qu'une voix off. Un ancien responsable de l'Office de réfugiés de la Confédération suisse a vu la pièce, et c'est évidemment une partie du

spectacle qui l'a touché. Il en a conclu qu'effectivement les problèmes et les réponses se ressemblent, entre hier et aujourd'hui...

Valérie Cossy est professeure associée en études genre à la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne. Elle s'intéresse à l'histoire littéraire dans une perspective comparée. Elle a consacré de nombreuses recherches à Isabelle de Charrière et rédige actuellement une monographie à son sujet.

Adresse : Valerie.Cossy@unil.ch

Abstract

In this interview, Anne-Lise Tobagi answers our questions about the play she has written about Isabelle de Charrière and its production in the village of Colombier between December 2007 and January 2008 by the company « La Colombière » : *La Dame du Pontet, Isabelle de Charrière*. What she says of her experience addresses the key issue of the troubled relationship between facts and fiction while inviting academics to consider the modalities through which an XVIIIth-century woman writer like Isabelle de Charrière can be made relevant to the expectations of today's general public.

Heidi Bostic

Between fact and fiction: telling the stories of XVIIIth-century women

“Which is more powerful, fact or fiction?” This is the key question with which Marjorie Garber opens a chapter of her book *Shakespeare and Modern Culture*. Emphasizing the current obsession with truth and falsehood, in academic criticism and the popular press alike, Garber’s illuminating analysis of *Richard III* opens up a number of avenues for further reflection¹. For example: What is the relation between truth, fact, and fiction? What can we learn from fiction? How do fictional works express ideas with currency in the real world? Garber wryly observes that, in the wake of public scandals and official government explanations later revealed to be fanciful constructions: “When public discourse is ‘the fiend that lies like truth,’ fiction is the ground on which we seek for (allegorical) fact”².

Questions surrounding fact and fiction, including the ability of literature to illuminate reality, are not new. XXIth-century authors approach these questions in ways that both reflect and transcend the immediate context. The same may be said about their XVIIIth-century counterparts. In fact, as this essay will propose, the work of Belle van Zuylen/ Isabelle de Charrière offers a rich occasion to explore several aspects of the fact/fiction dyad. Although Charrière was original in many respects – and that is why we continue to read her and to recognize her contributions – she is also emblematic of the work and the situation of many XVIIIth-century women writers of French expression. Her works and their reception compel us to ask: whose interpretation, and what kind of interpretation, counts as the truth?

¹ Marjorie Garber, “*Richard III*: The Problem of Fact,” chapter 5 in *Shakespeare and Modern Culture*, New York, Pantheon, 2008, p. 108.

² Garber, “*Richard III*,” p. 123. The intercalated quotation is from *Macbeth*. For another, related perspective on this issue, see Rachel Donadio, “Truth Is Stronger Than Fiction,” *The New York Times Book Review*, August 7, 2005, p. 27 (L).

In other words, Charrière helps us to better understand the stories of XVIIIth-century women writers: the stories they told (and still tell us), and the stories we (and others) tell about them. As Paul Ricœur reminds us in *Time and Narrative* “[w]e tell stories because in the last analysis human lives need and merit being narrated” (“Nous racontons des histoires parce que finalement les vies humaines ont besoin et méritent d’être racontées”)³. Telling stories is perhaps the preeminent human strategy for making meaning. Stories are said to be “telling” when they are uniquely revealing of some truth.

And here we find ourselves face to face with the topic of this issue of the *Cahiers Isabelle de Charrière / Belle de Zuylen Papers*: the relation between fact and fiction. Scholars from various disciplines have taken an interest in this crucial relation. Analytic philosophers, especially, have asked questions about the “truth” value of fiction, the referential function of literature, and the relationship between literary texts and more traditional philosophical texts⁴. The approach adopted here is rather different. Although the present essay can do no more than hint at these wider concerns, I would suggest that “fact” and “fiction” are understood as opposites *only* if we subscribe to a correspondence theory of truth. If, instead, we adopt a hermeneutic approach, fact and fiction may be understood as *complementary*. The understanding of truth within the hermeneutic tradition, illustrated by Ricœur’s work for example, is presented in a section of Martin Heidegger’s *Being and Time*. Drawing upon the Greek concept of *aletheia*, Heidegger argues in favor of an understanding of truth as unconcealment, uncovering, something revealed⁵. Stories of all kinds – these could include works of literature, essays, letters, films, and many other forms – reveal meaning and thus create truth.

³ Paul Ricœur, *Time and Narrative I*, trans. Kathleen McLaughlin and David Pellauer, Chicago, University of Chicago Press, 1984, p. 75. Paul Ricœur, *Temps et récit I*, Paris, Seuil, 1983, p. 143.

⁴ For example, see Peter Lamarque and Stein Haugom Olsen, *Truth, Fiction, and Literature: A Philosophical Perspective*, Oxford, Clarendon Press, 1994; M.W. Rowe, “Lamarque and Olsen on Literature and Truth,” *The Philosophical Quarterly* 47, no.188 (1997), pp. 322–341; and Ruth Ronen and Efrat Biberman, “The Truth about Narrative, or: How Does Narrative Matter?” *Philosophy and Literature* 30, no.1 (2006), pp. 118–139.

⁵ Martin Heidegger, *Being and Time*, trans. John Macquarrie and Edward Robinson, Oxford, Blackwell, 1993, p. 57 (H. 33).

To overcome the simplistic idea that fact and fiction exist in opposition, I will propose that we shift our focus to *narrative*. Here, “narrative” is synonymous with “stories” and “storytelling” broadly understood as “the dramatic imitating and plotting of human action [that] gives us a shareable world”⁶. The shift of focus to narrative reminds us that there is no pure History. It also reminds us that there is no pure Fiction. By the latter statement, I mean that if a tale bore no resemblance to something we have already experienced, it would be utterly unrecognizable and therefore incomprehensible. The hermeneutic tradition also reminds us that interpretation is always a function of perspective. The ways in which we read an author or interpret an event can say as much about us as about the author or event. This state of affairs is the very basis for approaches such as *Rezeptionstheorie* and reader response theory. It is probably normal, and thus inevitable, that an author and his or her work “become” something different for successive generations.

Existing stories about the Enlightenment, like all narratives, hover somewhere between the factual and the fictional. For example: the ideas of Voltaire, Rousseau, and their contemporaries caused the Revolution of 1789. Or: only male thinkers participated in the Enlightenment. Or, finally: XVIIIth-century women writers were solely concerned with sentiment and personal matters. All three of these interpretations were once in vogue. And all three have been convincingly called into question, in part by pointing toward the interpretive context in which such stories have functioned.

Within the more specific context of Isabelle de Charrière’s reception, we quickly encounter a list of “facts” waiting to be exposed as fiction. For example, in his introduction to the anthology *Romans de femmes du XVIII^e siècle*, Raymond Trousson claims that Charrière and other female authors wrote about women protagonists because of their “incapacity to represent a truly different character.” According to Trousson, these women authors do not create anything original but merely “say what they lived and felt”⁷. Other such “facts” state that Charrière was a “sentimental” (not philosophical) writer. That she is only of interest as a historical curiosity. Or, finally, that Charrière is

⁶ Richard Kearney, *On Stories*, London, Routledge, 2002, p. 3.

⁷ Raymond Trousson, preface to *Romans de femmes du XVIII^e siècle*, ed. Trousson, Paris, Laffont, 1996, p. xxvii. Translation by the author here as elsewhere, except as otherwise indicated.

best understood in terms of her relationship to contemporary male authors.

Isabelle de Charrière and the stories of Enlightenment

Formal aspects of Charrière's work highlight the matter of fact and fiction. For example, Charrière favored the epistolary form, which blends fact and fiction: fictional works use letters to create a sense of reality, while real-world letters themselves are stories constructed through choice, omission, and interpretation – thus they are, in some sense, fictional. Thematically, too, many of Charrière's literary works explicitly engage the issue of fact and fiction. A key example is the 1798 novel *Trois femmes*, which is framed as a truthful recounting by the Abbé de la Tour about three women he met⁸. That novel's character Théobald observes humorously: “[W]e are all mad for experimental metaphysics” (“Nous sommes fort en goût de métaphysique expérimentale”)⁹. The context of this remark is a case of two babies possibly switched at birth – and the question of whether, given an equal education, their respective noble and common lineages will emerge nevertheless. But beyond that specific context, Charrière's literary texts often function on the register of “experimental metaphysics,” drawing philosophical truths from everyday observations.

In a letter, Charrière describes the genesis of her 1784 novel *Lettres neuchâteloises* as follows: “I had just seen in *Sara Burgerhart* [a Dutch novel¹⁰] that by depicting places and customs one knows well, one may lend to fictional characters a precious reality” (“Je venais de voir dans *Sara Burgerhart* [roman hollandais] qu'en peignant des lieux et des mœurs que l'on connaît bien, l'on donne à des personnages fictifs une réalité précieuse”)¹¹. This is Charrière's own acknowledgement of the “reality effect” of fiction. Guillemette

⁸ *O.C.*, IX, p. 41.

⁹ *O.C.*, IX, p. 116. The English translation of this novel, here as elsewhere, comes from Isabelle de Charrière, *Three Women*, trans. Emma Rooksby, New York, Modern Language Association, 2007, p. 157.

¹⁰ By two female contemporaries: Elisabeth Wolff-Bekker and Agatha Deken: *Historie van Mejuffrouw Sara Burgerhart*, 1782.

¹¹ *O.C.*, VI, p. 558.

Samson explains Charrière's frequent choice of the novel form in terms of "a desire to anchor the matter in reality"¹².

Charrière's focus on the details of women's experience foreshadows the epistemological turn in feminist theory evinced in standpoint theory and other critical appeals to experience¹³. Cecil Courtney remarks that Charrière was not concerned with constructing a system, but rather, like Voltaire or Diderot, was interested in "relating philosophical ideas to lived experience"¹⁴. The evidence suggests an assertion of epistemological validity for women's experiences. Margriet Bruijn Lacy lists the following among the topics with which Charrière engaged: "religion, marriage, the relationship between parents and children, and education." Lacy remarks that not only were these issues important in the author's life, but "she discussed them at the same time in a more theoretical or philosophical manner" in her narrative writings; thus, "her insights [are] as meaningful to us, today, as they were to her"¹⁵. Along similar lines, Yvette Went-Daoust has gone so far as to describe some of Charrière's fictional works as "essays"¹⁶. Charrière's works illustrate an aspect of what is called the hermeneutic circle: we draw lessons (or interpretations) from our lived experience, and our interpretations in turn influence those experiences.

The focus here will be on two representative works from different genres: a short novel, *Lettres de Mistriss Henley publiées par son amie* (1784), and a three-act comedy, *Elise ou l'université* (1794).

¹² Guillemette Samson, "La Loi dans *Henriette et Richard* de Mme de Charrière," *Eighteenth-Century Fiction* 9, no. 4 (1997), p. 467.

¹³ For example, see Sandra Harding, ed., *The Feminist Standpoint Theory Reader: Intellectual and Political Controversies*, New York, Routledge, 2004, and Paula Moya, *Learning from Experience: Minority Identities, Multicultural Struggles*, Berkeley, University of California Press, 2002.

¹⁴ Cecil Courtney, *Belle van Zuylen and Philosophy*, Utrecht, Faculteit der Letteren, Universiteit Utrecht, 1995, p. 28.

¹⁵ Margriet Bruijn Lacy, "Belle van Zuylen/ Isabelle de Charrière (1745): Tradition and Defiance," *Canadian Journal of Netherlandic Studies* 11, no. 2 (1990), p. 33.

¹⁶ Yvette Went-Daoust, "Genres romanesques et modalités de l'inachèvement chez Madame de Charrière" in *L'Œuvre inachevée*, ed. Annie Rivara and Guy Lavorel, Lyon, C.E.D.I.C., 1999, p. 204; qtd Suzan van Dijk, "La temporalité au féminin: à propos d'Isabelle de Charrière et de quelques autres romancières" in *Tempus in fabula: topoi de la temporalité narrative dans la fiction d'Ancien Régime*, ed. Daniel Maher, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, p. 47.

These two works seem appropriate for a number of reasons, most notably because, even more clearly than the others, they revolve around the question of fact and fiction. They each examine a woman's situation in society as she deals with constraints particular to her sex. The two texts make an interesting pair: although they share a number of similarities, their differences point to the range of Charrière's works. Her works of narrative fiction comprise short tales and novellas as well as several novels. Her earlier novels tend to focus on issues facing women when dealing with families, friends, and romances, while her novels of the Revolutionary era are more overtly political. Charrière's theatrical works include some twenty-six texts comprising the genres of comedy, opera, and lyric tragedy. Most of the plays are comedies, focusing on themes like family, marriage, and women's place in society. *Lettres de Mistriss Henley* evinces the author's desire to intervene in the real world (thus suggesting that fiction can influence reality). *Elise ou l'université* focuses on the question of appearance and reality (thus suggesting that fiction can appear real).

Lettres de Mistriss Henley

Lettres de Mistriss Henley is one of the narrative works that Charrière produced within an especially productive four-year period in the mid-1780s. Following her marriage in 1771, Charrière continued to write letters, but "turned more and more to writing fiction"¹⁷. What is the significance of this correlation? Perhaps fictional narrative afforded the author a relatively low-risk opportunity to portray scenarios evocative of the lives of real women. These scenarios could have a profound effect on the author's readership. *Mistriss Henley* is the brief, unhappy tale of a sensitive woman recently married to a "reasonable" but unfeeling man. She recounts her trials to an unnamed female friend. This epistolary novel ends with the heroine's very survival hanging in the balance. According to Charrière, *Mistriss Henley* "caused a schism in Genevan society" ("causa un schisme dans la société de Genève")¹⁸. This observation, and the fact that Charrière felt moved to record it, is a testament to her awareness that literature can entail effects in the world beyond the text.

¹⁷ Lacy, "Tradition," p. 35.

¹⁸ *O.C.*, VI, p. 559. Letter to Baron Gerard Godard Taets van Amerongen van Schalkwijk, January 1804.

There are a number of ways in which *Mistriss Henley* speaks to the question of fact and fiction. The novel is framed overtly as a response to another literary work, Samuel de Constant's novel *Le mari sentimental* (1783), in which an unhappy husband is driven to suicide by an overbearing wife. Charrière's heroine has read Constant's novel (whose heroine was likewise a novel-reader) and calls it "appealing and cruel" ("aimable et cruel") in the first line¹⁹. Constant's novel had so struck the public as "real" that a certain Madame Caillat issued a notarized statement disavowing any perceived similarity between the sentimental husband's suicide and her own spouse's demise. The links with the fact/fiction dyad do not stop there. Mistress Henley writes to her friend: "I think many women are in my situation. I should like, if not to correct, then at least to caution husbands; I should like [...] for each one to see himself as he is" ("Je crois que beaucoup de femmes sont dans le même cas que moi. Je voudrais, sinon corriger, du moins avertir les maris; je voudrais [...] que chacun se rendît justice")²⁰. This passage illustrates Charrière's desire to use her writing to intervene in the world beyond the text. As Marjorie Garber notes, "[f]ictional characters [...] often have as much influence upon how we behave as do models from 'real life' and history"²¹. During a disagreement about the best way for Mistress Henley to educate his daughter, Monsieur Henley says: "Perhaps it were best to fill her head with truths before stuffing it with fictions" ("il vaudrait mieux peut-être mettre dans sa tête des vérités avant d'y mettre des fictions")²². He questions the educational value of fiction, a line of thinking that Charrière's readers are likely to reject.

Not only does *Mistriss Henley* respond to Constant's real-world novel and to the fictional world of that novel, it responds to the "real world." The characters reach beyond the pages of the text. We hear Mistress Henley saying: consider this! Mistress Henley's goal for the reception of her life-story is implicitly also Charrière's goal for fiction: to have an effect on the reader. The issue of truth – that is,

¹⁹ *O.C.*, VIII, p. 101. The English translation of this novel, here as elsewhere, comes from Isabelle de Charrière, *Letters of Mistress Henley Published by Her Friend*, trans. Philip Stewart and Jean Vaché, New York, Modern Language Association, 1993, p. 3. Charrière's spelling has been modernized here as elsewhere.

²⁰ Charrière, *Letters of Mistress Henley*, p. 5. *O.C.*, VIII, p. 102.

²¹ Garber, "Richard III," p. 117.

²² Charrière, *Letters of Mistress Henley*, p. 11. *O.C.*, VIII, p. 105.

whose interpretation counts as the truth – haunts the entire novel. Its heroine repeatedly says to her husband, “You are quite right, sir” (“Vous avez raison, Monsieur”) but we, the readers, are likely to come away with a different impression. Mistress Henley also writes of her husband: “what I say is true; but I am wrong, for it hurts him” (“je dis vrai; mais j’ai tort, car je lui fais de la peine”)²³. And: “his fists would hurt me less than all this reasoning” (“des coups de poing me seraient moins fâcheux que toute cette raison”)²⁴. In one letter’s postscript, she asks plaintively: “Could he be right, my dear friend? Could I be wrong again, always wrong, wrong in everything? No, I cannot believe that” (“Aurait-il raison? ma chère amie. Aurais-je eu encore tort, toujours tort, tort en tout? Non, je ne veux pas le croire”)²⁵. The matter of fact and fiction, right and wrong, fills Mistress Henley’s thoughts and questions: she illustrates that truth depends upon perspective.

The relation between fact and fiction extends to an XVIIIth-century reviewer’s claim that Charrière was unable to do justice to the truth. A review of *Mistriss Henley* that appeared in the *Année littéraire* in 1785 expressed doubt about the novel’s verisimilitude: “We would be right to believe that there is nothing in what the author reports that would cause someone to die of sorrow. No matter one’s sensitivity, this novel carries it much too far; and *I doubt* that husbands and wives today would take things so hard.” (“On pourra croire cependant avec raison qu’il n’y a pas dans tout ce que rapporte l’auteur de quoi se laisser mourir de chagrin. Quelle que soit la sensibilité, c’est la porter beaucoup trop loin; et *je doute* que les maris et les femmes de nos jours prennent les choses aussi vivement”)²⁶. We may read this comment as a (presumably male) reviewer’s rejection of a female author’s depiction of reality. Below, the discussion will bring us back to this question of plausibility and verisimilitude.

Crucially, Mistress Henley acknowledges the power of fiction to shape understanding. Commenting on her husband’s reaction to Constant’s novel, and specifically on the novel’s unhappily married protagonists, she notes: “He lived and judged me, so to speak, one day

²³ Charrière, *Letters of Mistress Henley*, p. 16. *O.C.*, VIII, p. 107.

²⁴ Charrière, *Letters of Mistress Henley*, p. 17. *O.C.*, VIII, p. 107.

²⁵ Charrière, *Letters of Mistress Henley*, p. 25. *O.C.*, VIII, p. 111.

²⁶ *L’Année littéraire* 8 (1785), p. 180; also in Jean-Daniel Candaux, “Madame de Charrière devant la critique de son temps”, *Documentatieblad Werkgroep Achttiende Eeuw* 1975, nos. 27-29, p. 214. Italics are mine.



*Portrait of Belle van Zuylen par Jens Juel
Fondation Custodia, Paris*

at a time, until the day Mr. and Mrs. Bompré came to render him rather more satisfied with himself and more dissatisfied with me” (“Il vivait et me jugeait, pour ainsi dire, au jour la journée, jusqu’à ce que Monsieur et Madame Bompré le soient venus rendre plus content de lui et plus mécontent de moi”)²⁷. A fictional husband’s response to a novel may seem insignificant. In fact, Mistress Henley self-deprecatingly refers to all of the details that she includes in her letters. At one point, she writes: “Listen once more to a lot of little things” (“Ecoutez donc encore un tas de petites choses”)²⁸. Joan Hinde

²⁷ Charrière, *Letters of Mistress Henley*, p. 19. *O.C.*, VIII, p. 108.

²⁸ Charrière, *Letters of Mistress Henley*, p. 26. *O.C.*, VIII, p. 112.

Stewart somewhat dismissively argues that Charrière's "major works" (the novels of the 1780s, including *Mistriss Henley*) focus on "the minutiae of daily life"²⁹. But Stewart also comes to Charrière's defense when she writes: "On more than one score her fiction was accused of triviality, that very triviality of concerns in which we might see an attentive evocation of women's lives"³⁰. In other words, we may interpret Charrière's attention to women's experience more positively, as a way of linking fiction and lived experience, a way of drawing something closer to the textual surface.

Elise ou l'université

Charrière's narrative works are the most obvious examples of the truth-creating function of literature, but her works for the theater also offer good evidence. These theatrical works still remain largely unknown. Guillemette Samson's excellent book *La présence masculine dans le théâtre d'Isabelle de Charrière* is the first monograph devoted entirely to this aspect of Charrière's work; with luck, it will be followed by other studies inspired by this ground-breaking effort³¹.

The comedy *Elise ou l'université* seems to offer just a simple tale of love, but in reality it engages the issues of social mobility and a child's right to self-determination in the face of objections by a parent. It also turns on the question of appearances and reality, or fiction as it relates to fact. The basic plot focuses on a young woman, Eugénie, the intelligent daughter of a university professor, who is reputed to be a coquette. The young woman meets and falls in love with a man, Walter, who admires her mind. The pair overcomes obstacles and the play ends with marriage on the horizon. Through her self-assured protagonist, Charrière seems to suggest that young women may forge a path toward their own happiness³².

In one scene, Eugénie considers the state of soul of an unhappy person: "Her situation is chaos; she herself is a labyrinth" ("C'est un

²⁹ Joan Hinde Stewart, *Gynographs: French Novels by Women of the Late Eighteenth Century*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1993, p. 96.

³⁰ Stewart, *Gynographs*, p. 100.

³¹ Guillemette Samson, *La présence masculine dans le théâtre d'Isabelle de Charrière*, Paris, Honoré Champion, 2005.

³² That idea is also expressed in her 1788 novel *Lettres écrites de Lausanne*, in which the mother of the young protagonist, Cécile, imagines how, if she were king, she would rearrange social conditions to the advantage of women. *O.C.*, VIII, p. 142.

chaos que sa situation [;] elle-même est un labyrinthe”³³. This description is reminiscent of Ricœur’s argument that we create narratives to make meaning out of the confusion of our experiences. He notes: “I see in the plots we invent the privileged means by which we re-configure our confused, unformed, and at the limit mute temporal experience” (“Je vois dans les intrigues que nous inventons le moyen privilégié par lequel nous re-configurons notre expérience temporelle confuse, informe et, à la limite, muette”)³⁴. This process, however, is also reciprocal: the stories we create, in turn, affect our lived experiences, playing their part in the hermeneutic circle.

The play intersects most completely with the question of fiction and reality when it treats the matter of women’s reputation. This was a lively topic during the XVIIIth century, epitomized in Rousseau’s infamous claims in Book 5 of *Emile*, for example: “it is not enough that a wife should be faithful; her husband, along with his friends and neighbors, must *believe in* her fidelity” (“[i]l n’importe [...] pas seulement que la femme soit fidèle, mais qu’elle soit *jugée telle* par son mari, par ses proches, par tout le monde”)³⁵. Here again, it is a matter of interpretation: in this case, the interpretation offered by the husband, his associates, and the society at large.

Through texts like *Elise* (both in her writing of the text and in its plot and characters), Charrière reclaims for women the power of interpretation and judgment, the power to separate fiction from fact. Put another way, this is the power to question supposed facts through the more revealing (or truthful) lens of narrative. A review of the play noted that its main character is “a refined coquette” who “changes in the end in an *unlikely* way”³⁶. Unlikely based upon evidence internal and intrinsic to the text? Or based upon the (again: probably male) reviewer’s knowledge and attitudes concerning young women in the real world? Eugénie, indeed, has the reputation for being a coquette³⁷. But this reputation is ultimately revealed as a fiction.

³³ *O.C.*, VII, p. 454.

³⁴ Ricœur, *Time and Narrative I*, p. xi. *Temps et récit I*, p. 12.

³⁵ Jean-Jacques Rousseau, *Emile, ou de l’éducation*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 471. Rousseau, *Emile*, trans. Barbara Foxley, London, Dent, 1957, p. 325 (my italics).

³⁶ *Allgemeine Literatur-Zeitung* no 94, I, pp. 747–748. Quoted in *O.C.*, VII, p. 411 (my italics).

³⁷ *O.C.*, VII, p. 415.

Plausibility

The reviewer's comment, which is really a claim about a perceived lack of verisimilitude, deserves further scrutiny. In an important essay entitled "Emphasis Added: Plots and Plausibilities in Women's Fiction," Nancy K. Miller argued that women's fiction is often critiqued along such lines. She writes that women's literature in French "has from its beginnings been *discredited*," that is, "literally and literarily denied credibility"³⁸. Miller notes that "when [...] modalities of difference are perceived, they are generally called implausibilities" and that "the implausible twists of plot" often found in women's narratives are reflective of women's experiences and their relation to writing. Miller reminds us that "the dominant culture" is the source of pervasive ideas of verisimilitude, or "the maxims that pass for *the truth of human experience*"³⁹. According to this interpretation, women's texts are called implausible because they are engaged in a process of creating other truths than male.

In *Elise ou l'université*, Eugénie is presented at various points as being *romanesque*⁴⁰. She has learned some of what she knows from novels. Her chambermaid, Caroline, asks: "I've read a few novels, you are supposed to have read many of them; is that where you came up with these lovely ideas?" ("J'ai lu quelques romans, vous en aurez lu beaucoup [;] est-ce là uniquement que vous avez puisé ces belles idées?"). To which Eugénie responds: "Oh, nature would have offered them to me without the help of novels" ("Oh, la nature me les aurait données sans le secours des romans")⁴¹. This exchange joins a long tradition of debate about the relative virtues of an education gained through reading as distinguished from that gained through observing the world, famously invoked in Descartes' *Discourse on Method*. In that text, before ultimately making his paradigm-defining inward turn (thus rejecting both of these educational methods), the philosopher explains that he had abandoned schoolbooks in favor of "the book of

³⁸ Nancy K. Miller, "Emphasis Added: Plots and Plausibilities in Women's Fiction," chapter 1 in Miller, *Subject to Change: Reading Feminist Writing*, New York, Columbia University Press, 1988, p. 25. Miller's essay was originally published in *PMLA* 96, no. 1 (1981), pp. 36–48.

³⁹ Miller, "Emphasis Added," p. 35, p. 39, p. 44. Italics are mine.

⁴⁰ *O.C.*, VII, p. 423, p. 444, p. 449.

⁴¹ *O.C.*, VII, p. 415.

the world”⁴². Charrière also addresses the matter in *Trois femmes* when the maid Joséphine asks her more privileged companion Emilie: “What’s all that reading of yours good for, if it doesn’t give you a bit more foresight than the rest of us [...] a good education seems to me a dreadful curse if it blinds you to what actually goes on in the world.” (“A quoi sont bonnes toutes vos lectures, si elles ne vous apprennent pas à prévoir les choses mieux que nous [...] une belle éducation est bien mauvaise, si elle ferme les yeux sur ce qui se passe tous les jours dans le monde”)⁴³. All of these examples highlight the intersection between fictional narratives, lived experiences, and the truth revealed through education. Eugénie has turned to novels because she lacks a mother to educate her. As Caroline puts it: “you have been on your own” (“vous avez été livrée à vous-même”)⁴⁴. But books are not always enough. Eugénie’s absent-minded professor father spends too much time “alone with his books” (“seul avec ses livres”)⁴⁵. Of course, we assume that he does not share his daughter’s preference for novels. Caroline warns Eugénie that her coquettish reputation (in part a result of her love of reading) may prevent her from finding a husband. But Eugénie says she doesn’t care: she has inherited enough money to live without a husband’s support. This retort is an abrupt return to practical reality in the midst of novelistic fantasy. When Eugénie daydreams aloud that Walter is a disguised nobleman, Caroline retorts: “no, my head isn’t full enough of novels for that” (“non, je n’ai pas la tête assez remplie de romans pour cela”)⁴⁶. Here, Caroline appeals to Eugénie to pay less attention to reading and more attention to life.

One of the play’s culminating scenes – in which Walter and Eugénie enjoy a long-delayed tête-à-tête – takes place in a library to which Walter has ostensibly gone in search of a book (in fact, he knew Eugénie was there). This scene’s dialogue is a humorous debate between the two on the matter of fact and fiction: they are arguing whether Eugénie is a frivolous, novel-reading coquette or an intelligent and accomplished young woman. Each time that Walter tries to

⁴² René Descartes, *Discourse on Method and Meditations on First Philosophy*, 4th ed., trans. Donald A. Cress, Indianapolis, Hackett, 1998, p. 6.

⁴³ Charrière, *Three Women*, p. 18. *O.C.*, IX, p. 46.

⁴⁴ *O.C.*, VII, p. 416.

⁴⁵ *O.C.*, VII, p. 454.

⁴⁶ *O.C.*, VII, p. 416.

praise her, Eugénie finishes his sentence in a way that downplays her own achievements. For instance, he begins: “You have read...” (“Vous avez lu...”) and she completes the sentence: “A lot of novels” (“Beaucoup de romans”)⁴⁷. Fact and fiction intertwine; we are meant to come away impressed at the same time by Eugénie’s achievements and by her modesty. It would be possible to offer other examples of moments in Charrière’s theatrical corpus where life is described as literature (notably in her 1795 play *L’Extravagant*). The crucial point here is that Charrière’s work for the theater illustrates the intertwining of fiction and fact.

Narrative beyond fact and fiction

Historian Dorinda Outram writes in her book *The Enlightenment* that the XVIIIth century witnessed “the rise of the novel” at the expense of traditional religious discourses “as the major vehicle in which readers encountered ideas and attitudes. It is thus not surprising that many Enlightenment novels are as concerned with conveying factual information and discussing controversial points of view as they are in weaving an imaginative narrative structure”⁴⁸. At the same time, however, the XVIIIth century was ambivalent about what could be learned from literature, and at what price. Novels were considered especially dangerous for female readers, as Rousseau warned ominously in the preface to *Julie*: “No chaste girl has ever read a novel” (“Jamais fille chaste n’a lu de romans”)⁴⁹. The female reader, in reading, becomes knowledgeable, not unlike Eve eating the forbidden fruit. M. de Schwartzheim, another character in *Elise ou l’université*, commiserates with Eugénie’s father about the risks to which young women are exposed: “Sometimes it’s the *toilette*, sometimes it’s novels” (“Tantôt c’est de la toilette, tantôt c’est des romans”)⁵⁰.

The nexus of women and fiction sparked lively debate during the XVIIIth century, whether it was a matter of readers or writers. The critical reception of works by many women, including Charrière, has focused too much on the authors’ life-story and, in particular, on

⁴⁷ *O.C.*, VII, p. 457.

⁴⁸ Dorinda Outram. *The Enlightenment*, 2nd ed., Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 18.

⁴⁹ Jean-Jacques Rousseau, *Julie, ou la Nouvelle Héloïse*, Paris, Garnier-Flammarion, 1967, p. 4.

⁵⁰ *O.C.*, VII, p. 433.

certain stereotyped aspects of that story. A recent book such as Colette Cazenobe's *Au Malheur des dames: Le roman féminin au XVIII^e siècle*, while excellent in many regards, tends to describe women as victims, women's works as vehicles for expressing unhappiness, and women's lives strictly in terms of love, marriage, and death⁵¹. Suzan van Dijk has offered one creative and compelling solution: instead of reading women's life stories as ciphers for their works, we should consider that creative works give clues about a woman's life⁵². That life could include a woman's inner self, aspects of her thought and identity that may not otherwise have been expressed. So, the reception history of women's works provides a useful touchstone for describing "fictional" aspects of Enlightenment, that is, aspects in need of critical revision.

An author's reception, both popular and scholarly, truly presents a nexus of fact and fiction. It can be difficult, as is well known to scholars of more famous male writers, to discern where the "popular" figure ends and the "authorial" figure begins. By "authorial" I mean the figure who wrote certain texts, who forms the basis of scholarship. The different personae can get confused: in the case of Belle van Zuylen / Isabelle de Charrière there may be a blurred boundary between the young Dutch lady known to tourists and locals, and the brilliant writer known to scholars. Consider the image of Charrière in the minds of readers of James Boswell, for example⁵³. These readers may consider Boswell a serious writer and Charrière a silly flirtation. Of course, there is necessarily some overlap – popular images of any writer will influence scholarly interpretations, as scholars are also members of the public. One challenge is to make the reverse come true as well: to create conditions in which scholarly findings can influence popular reception. Many hopeful efforts have been undertaken in this direction. The very existence of the *Cahiers Isabelle de Charrière / Belle de Zuylen Papers* is a positive sign, as can be the establishment of the Belle van Zuylen Chair at Utrecht University. Preparation of new editions, organization of conferences,

⁵¹ Colette Cazenobe, *Au malheur des dames: le roman féminin au XVIII^e siècle*, Paris, Champion, 2006.

⁵² Van Dijk, "La temporalité," p. 53.

⁵³ James Boswell, the well-known Scottish writer and biographer of Samuel Johnson, was a friend and sometime suitor of Belle van Zuylen, the future Madame de Charrière.

publication of translations, and digitization of texts⁵⁴ are all helping to bring Charrière's work to a wider audience, fostering a more nuanced understanding of this multi-faceted author.

As I have already suggested, one important strategy is to reconsider the relation between fact and fiction by shifting the focus to narrative. That strategy seems especially important when it is a matter of telling the stories of XVIIIth-century women writers. We may reopen our attention to their works as well as our attention to the ways in which these works have been received. Interpretation, too, is a narrative form, open to change and evolution.

Of course, we cannot dissolve the distinction between fact and fiction absolutely. Moving away from the correspondence theory of truth does not mean that we jettison the idea of reference. We should acknowledge, for example, that the novel and the historical account make different referential claims⁵⁵. But we must nonetheless remember that history shades back into fiction, an idea best illustrated when the validity of historical claims is rightly and hotly contested. Richard Kearney advocates a middle path between "positivism and relativism" in order to preserve the integrity and relevance of "narrative witness"⁵⁶. Following his teacher Ricœur, Kearney emphasizes that we make meaning through stories.

In the conclusion to her essay "Emphasis Added," Nancy K. Miller argues that "the plots of women's literature are not about 'life' and solutions in any therapeutic sense [...]. They are about the plots of literature itself, about the constraints the maxim places on rendering a female life in fiction"⁵⁷. Writing in the poststructuralist heyday of the late 1970s and early 80s, Miller was wholly uninterested in the relation between fiction and life. Around the same time, Tzvetan Todorov commented that "[w]hat exists first and foremost is the text itself [...] Novels do not imitate reality; they create it"⁵⁸. From a vantage point nearly thirty years later, we can reopen the questions

⁵⁴ Cf. the announcements p. 98 of this issue.

⁵⁵ Kearney, *On Stories*, p. 135. Ricœur raises this point in *Time and Narrative* as well as in "Can Fictional Narratives Be True?" *Analecta Husserliana* 14 (1983), p. 11.

⁵⁶ Kearney, *On Stories*, p. 146.

⁵⁷ Miller, "Emphasis Added," p. 43.

⁵⁸ Tzvetan Todorov, "Reading as Construction," trans. Catherine Porter, in *Essentials of the Theory of Fiction*, ed. Michael J. Hoffman and Patrick D. Murphy, Durham (NC), Duke University Press, 2005, p. 151. Todorov's essay originally appeared as "La lecture comme construction," *Poétique* 24 (1975), pp. 417-425.

raised by both critics. Letters and life stories are themselves narrative creations. Like XVIIIth-century women, we live in a world partly constructed by discourse, including literary texts. These texts suggest new possibilities for ways of being in the world. Such possibilities would seem to be the reason why we read and create narratives: because they reveal meaning to us.

One reason why Charrière's work is well suited to an approach informed by a broader understanding of narrative is the lack of a neat conclusion at the end of many of her works, including *Mistriss Henley*. One critic, Elizabeth MacArthur, has referred to this phenomenon as a "refusal of closure." According to MacArthur, *Mistriss Henley* belongs to a group of works whose "inconclusive plots [...] accompanied by feminist commentary on society" suggest "a protest against the 'closures' generally imposed on women"⁵⁹. To nuance this perspective somewhat, I would suggest that it may be less a matter of "refusal" and more a matter of recognizing that there can be no final closure, no final interpretation, in any narrative. Suzan van Dijk observes correctly that we should be wary of labeling women's works as somehow incomplete, and that there is a crucial distinction to be drawn between lack of completion and a rich, open-ended ambiguity⁶⁰. This difference may be illustrated with reference to Marivaux's two major novels, *La Vie de Marianne* (1731ss) and *Le Paysan parvenu* (1735ss). Marivaux never completed either novel. These works are unfinished as opposed to open-ended.

The intentional lack of narrative closure in some of Charrière's works calls into question the simplistic "quest" model sometimes proffered by those who are ill acquainted with the rich variety of narrative structures. Herein lays a major difficulty with certain recent philosophical approaches to the question of narrative identity, or the idea that the stories we tell make us who we are. Charles Taylor, in his otherwise masterful book *Sources of the Self: The Making of the Modern Identity*, collapses some important distinctions when he writes that "we must inescapably understand our lives in narrative form, as a 'quest.'" That is, Taylor treats "narrative" and "quest" as synonyms. Furthermore, he describes narratives (or quests) as "stories of linear

⁵⁹ Elizabeth J. MacArthur, "Devious Narratives: Refusal of Closure in Two Eighteenth-Century Epistolary Novels," *Eighteenth-Century Studies* 21, no. 1 (1987), p. 6.

⁶⁰ Van Dijk, "La temporalité," p. 46.

development, progress stories” and “construals of life as growth”⁶¹. His failure to draw important distinctions here may stem from his focus on socially privileged authors and protagonists. Narratives by women authors such as Charrière, for example, tend to present more complex scenarios.

As Marjorie Garber notes in her analysis of Shakespeare’s play, *Richard III* has become emblematic of a certain character type (in this case, a schemer): “the literary character has triumphed over the rewriting of history”⁶². When, we may ask, will Charrière’s characters (and the characters created by other women writers) become popularly recognized emblems of interesting types? Unlike Richard, Mistress Henley was not based upon someone famous. But doesn’t that very fact suggest something interesting? Fewer women than men have made their mark in public life. The women characters appearing in literature tend not to be linked to specific historical personages but rather to types we can recognize from our own (female or male) experiences in society. In that sense, such fiction lies closer to the truth of everyday experience.

And this is where the turn to narrative seems especially helpful. Kearney explains how the stories we and others tell can limit and control us, at the level of the individual and the society. He remarks: “Historical communities are constituted by the stories they recount to themselves and to others.” He adds: “The problem is not that each society constructs itself as a story but that it forgets that it has done so”⁶³. Recasting the fact/fiction debate in terms of narrative shows that interpretation is always involved. Where once we saw hard, concrete facts, there is always an element of interpretation, artistry, and storytelling. We need the past, including our literary heritage, to help us understand ourselves.

The best recourse for telling the stories of XVIIIth-century women like Charrière is to give up simple allegiance to something called “the Truth.” Instead, treating the works and their reception first and foremost as narratives enables us to shift our focus. Ricœur’s approach, as he writes, “does not separate the claim to truth asserted by fictional narrative from that made by historical narrative but

⁶¹ Charles Taylor, *Source of the Self: The Making of the Modern Identity*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1989, p. 52, p. 105.

⁶² Garber, “*Richard III*,” p. 110.

⁶³ Kearney, *On Stories*, p. 79, p. 81.

attempts to understand each in relation to the other” (“ne sépare pas la prétention à la vérité du récit de fiction de celle du récit historique, et s’efforce de comprendre l’une en fonction de l’autre”)⁶⁴. Here, Heidegger’s understanding of truth as revealing is much in evidence. Ricœur emphasizes that “fictions are not simply arbitrary, inasmuch as they respond to a need over which we are not the masters, the need to impress the stamp of order upon the chaos of existence, of sense upon nonsense, of concordance upon discordance” (“les fictions ne sont pas arbitraires, dans la mesure où elles répondent à un besoin dont nous ne sommes pas les maîtres, le besoin d’imprimer le sceau de l’ordre sur le chaos, du sens sur le non-sens, de la concordance sur la discordance”)⁶⁵.

Ricœur writes compellingly of “the intersection of the world of the text and that of the listener or reader” (“intersection entre le monde du texte et le monde de l’auditeur ou du lecteur”). He notes that “every work [...] adds something to the world which was not there previously” (“toute œuvre [...] ajoute au monde quelque chose qui n’y était pas auparavant”), that works of fiction “project [...] ways of inhabiting the world that lie waiting to be taken up by reading” (“projetent [...] des manières d’habiter le monde qui sont en attente d’une reprise par la lecture”). Reading is the interface between fact and fiction⁶⁶. Against the claims made by Miller and Todorov that a literary text has no purpose beyond itself, we see that fiction counts among the narratives that can reveal truth.

Final thoughts and further questions

Of the agents, or characters, who appear in narrative, Ricœur says that they “act and suffer in circumstances they did not make” (“agissent et souffrent dans des *circonstances* qu’ils n’ont pas produites”)⁶⁷. Mary Louise Pratt has more recently written on a similar theme. Critiquing a famous statement by anthropologist Clifford Geertz (“man is an

⁶⁴ Paul Ricœur, *Time and Narrative II*, trans. Kathleen McLaughlin and David Pellauer, Chicago, University of Chicago Press, 1985, p. 160. Paul Ricœur, *Temps et récit II*, Paris, Seuil, 1984, p. 298.

⁶⁵ Ricœur, *Time and Narrative II*, p. 27. Ricœur, *Temps et récit II*, pp. 53–54.

⁶⁶ Ricœur, *Time and Narrative I*, p. 77 (see also p. 79–81); *Time and Narrative II*, p. 20, p. 5. Ricœur, *Temps et récit II*, p. 147 (see also pp. 148–153); *Temps et récit II*, p. 41, p. 15.

⁶⁷ Ricœur, *Time and Narrative I*, p. 55. Ricœur, *Temps et récit I*, p. 110. Emphasis in the original.

animal suspended in webs of significance he himself has spun”), Pratt offers three observations. First, “people are suspended in webs of their own and each others’ making.” Second, “people are not spinning under conditions of their own choosing.” Third, “not just people but everything on earth gets suspended in webs of human signification”⁶⁸. In sum, context matters; there is no wholly free narrative agent. In this way, Pratt expands upon the ideas of both Ricœur and Todorov that the work of fiction adds something to the world. She points out that this world itself is already crisscrossed by webs of meaning, which privilege certain subjects and certain narratives. It is not difficult to see that this idea may provide a useful way to better understand many women’s narratives. We may arrive at the conclusion that there is another kind of truth operative in (women’s) fiction, a testimonial to their lives as women.

The preceding discussion allows us to make a few generalizations about Charrière’s literary production. She focused on the details of women’s lives. She raised philosophical questions. She used fiction as a vehicle for engaging “real-world” issues. Shifting the terrain of fact/fiction, illuminated by Charrière’s works, will help us to develop new paradigms for understanding XVIIIth-century women writers and their role in Enlightenment. Charrière anticipated a slogan of second-wave feminism: “the personal is political.” Like many other XVIIIth-century women writers, she used fictionalized personal tales to expose structural flaws in social institutions that shaped women’s lives. And so we could modify the slogan somewhat: the fictional is political. Moreover, as the foregoing analysis has suggested: the fictional is truthful. That is, not only do fictional works give form and voice to everyday experiences, but fiction itself can play a role in revealing truth.

Kearney reminds us that “truth is not the sole prerogative of the so-called exact sciences. There is also a truth, with its corresponding understanding, that we may properly call ‘narrative.’ We need both”⁶⁹. Arguably, even the sciences don’t focus exclusively on “truth,” in part given that scientific theories and explanations remain narratives, that is, in part invention, in part fictional. As Ricœur reminds us, works of fiction feed a human desire. The best such works remain fresh across

⁶⁸ Mary Louise Pratt, “Presidential Address 2003: Language, Liberties, Waves, and Webs—Engaging the Present,” *PMLA* 119, no. 3 (2004), p. 425.

⁶⁹ Kearney, *On Stories*, p. 148.

centuries to a much greater extent than most other types of writing. What seems to persist and continue to captivate in any type of writing is its narrative qualities. Fiction uncovers truth. XVIIIth-century women created works that matter, not simply as historical curiosities or aesthetic curios, but as contributions to knowledge in their own right.

The XVIIIth century that we construct is, and always will be, a narrative: part fact, part fiction. The truth of Enlightenment will of necessity be a truth revealed by our interpretations. We honor the memory of writers like Charrière by exposing certain interpretations as fiction, but also by forging new and more complex narratives that help us to understand and commemorate this complex, challenging, and engaging writer⁷⁰.

Heidi Bostic is Professor of French and Chair of the Department of Modern Foreign Languages at Baylor University (Texas, USA). She has published articles on Françoise de Graffigny, Marie Jeanne Riccoboni, and Isabelle de Charrière. Her book *The Fiction of Enlightenment: Women of Reason in the French Eighteenth Century* will be published by the University of Delaware Press in 2010. Her current research focuses on the question of narrative identity.

Adress: Heidi_Bostic@baylor.edu

Résumé

L'œuvre de Belle van Zuylen / Isabelle de Charrière nous présente l'occasion d'explorer différents aspects de la relation entre fait et fiction. Par exemple, comment les œuvres de fiction expriment-elles des idées ayant une importance dans le monde réel? Cet article se concentre sur le roman *Lettres de Mistriss Henley* et une pièce de théâtre, *Elise ou l'université*. Il fait appel aux théories du récit de Paul Ricœur et Richard Kearney, entre autres. Quoique l'article focalise sur Charrière, il propose des idées qui s'appliquent plus généralement aux écrivaines du XVIII^e siècle: les histoires qu'elles ont racontées (et qu'elles continuent à nous raconter) ainsi que les histoires que nous racontons (et que d'autres racontent) à propos d'elles. Les textes de Charrière et leur réception nous incitent à demander: quelle interprétation est-ce qu'on accepte comme vérité, et pourquoi?

⁷⁰ I would like to express my gratitude toward Suzan van Dijk and Margriet Lacy, both of whom provided detailed and thoughtful comments on an earlier draft of this essay.

Suzan van Dijk

Belle de Zuylen/Isabelle de Charrière : philosophe et historienne ?

L'intérêt de plus en plus grand actuellement pour Belle de Zuylen/ Isabelle de Charrière ne se manifeste pas uniquement dans la production de récits et de films inspirés par sa personne. De plus en plus fréquemment, on inclut aussi l'écrivaine dans des recueils ou inventaires qui regroupent des catégories spécifiques d'auteur-e-s ou de savant-e-s. Il peut s'agir de livres s'intéressant à des hommes et à des femmes, ou bien de travaux visant à faire connaître justement l'apport féminin à un domaine spécifique du savoir. De chacune de ces deux catégories je présente ici un exemple, pour montrer comment Isabelle de Charrière, qu'on a l'habitude de considérer comme romancière, dramaturge, auteure de vers et compositrice de musique, réussit aussi à se faire prendre au sérieux en tant que philosophe et historienne. En incluant Charrière dans l'histoire de la philosophie et de l'historiographie, certains critiques modernes – aussi bien aux Pays-Bas qu'en France – évitent de restreindre son œuvre à la seule fiction, ou réinterprètent sa fiction en l'élargissant bien au-delà du sentimental.

Philosophes

Dans le *Dictionary of Seventeenth and Eighteenth-Century Dutch Philosophers* en deux volumes, Wiep van Bunge et ses collègues présentent les philosophes hollandais des XVII^e et XVIII^e siècles¹ : Charrière y figure avec sept autres femmes parmi une majorité masculine d'environ 400 personnes. Ce nombre réduit correspond sans doute à une réalité historique qu'il ne s'agit pas, pour l'instant, de contester. Nous cherchons simplement à voir de quelles autres femmes Isabelle

¹ Wiep van Bunge *et al.* (eds.), *The Dictionary of Seventeenth and Eighteenth-Century Dutch Philosophers*, Bristol, Thoemmes Press, 2003, 2 vols.

de Charrière, « Dutch philosopher », est ici entourée, et comment ces femmes se situent les unes par rapport aux autres.

Cinq d'entre elles appartiennent à la deuxième moitié du XVIII^e siècle et sont *grosso modo* ses contemporaines. Deux sont bien connues aux Pays-Bas : Betje Wolff (1738-1804) fait partie du canon littéraire néerlandais en tant que romancière, collaborant avec sa collègue Aagje Deken qui, elle, n'est pas mentionnée ici. Petronella Moens (1762-1843) a produit un nombre impressionnant de romans, de recueils de poésies, d'ouvrages éducatifs et de contributions à la presse périodique. Deux autres femmes, Petronella Johanna de Timmerman (1724-1786) et Josina Carolina van Lynden (1715-1791), sont bien moins connues actuellement. Les informations dont on dispose en ce qui les concerne ont été retrouvées sans doute en partie grâce au fait que leurs maris publiaient eux aussi des livres : ils étaient respectivement professeur de mathématiques et de philosophie à l'Université d'Utrecht et pasteur protestant à Amsterdam. Petronella de Timmerman et Josina van Lynden collaboraient avec leurs maris de diverses façons, et sembleraient avoir subi leur influence. D'ailleurs leurs époux les aidaient aussi dans leurs travaux et les admiraient. La cinquième, Christina Leonora de Neufville (1714-1781, de famille huguenote) a sans doute eu un esprit indépendant comme Belle de Zuylen. On commence actuellement à étudier ses écrits² – beaucoup moins sa personne : on ne lui connaît pas de maris ou d'amants et elle se prête peu à une approche romanesque. C'est sur Belle de Zuylen que le deuxième volume du *Dictionnaire* se clôt, certainement la plus célèbre des six écrivaines, quoique pas en premier lieu aux Pays-Bas.

Si pour le XVIII^e siècle la plupart des femmes mentionnées sont bien d'origine hollandaise, les deux qui représentent le XVII^e ont une allure plus internationale : d'une part, Anna Maria van Schurman (1607-1678), née à Cologne, puis vivant à Utrecht³ et s'exprimant en plusieurs langues dans ses contacts avec le monde savant de l'Europe; d'autre part, Elisabeth de Bohême, princesse Palatine (1618-1680), célèbre notamment par sa correspondance avec Descartes. Comme lui, elle a passé un certain temps aux Pays-Bas, mais ce n'est pas

² Cf. Miriam C.N. Sterk, *Des Philosophen pligt. Naar de idee van Christina Leonora de Neufville (1714-1781)*. Utrecht, 2008 (mémoire de Master, Université d'Utrecht).

³ Et même considérée comme la « première étudiante » de l'Université d'Utrecht; cf. Pieta van Beek, *De eerste studente : Anna Maria van Schurman (1636)*. Utrecht, Matrijs, 2004.

uniquement pour cette raison qu'elle a eu le droit d'entrer dans ce *Dictionnaire*. Les éditeurs précisent :

As a consequence of the unique position of the Netherlands during the period, the *Dictionary of Seventeenth and Eighteenth-Century Dutch Philosophers* is at once an anthology of European thought at large. All foreign thinkers are included who exercised a major influence on the philosophical life of the Dutch Republic and who developed their ideas through interaction with other philosophers residing here.

Du coup on constate que les influences philosophiques féminines en provenance de l'étranger semblent bien pauvres. Des femmes comme Bathsua Makin, Marie de Gournay et Mary Wollstonecraft, figurant avec force détails dans le site *Women-philosophers.com*⁴, et toutes reçues aux Pays-Bas⁵, n'auraient-elles pas eu assez d'impact pour figurer dans cette liste ? En tout cas, les notices tendent à insister lourdement sur le côté exceptionnel de ces Hollandaises, à propos de Neufville par exemple : her « position as a woman philosopher was unique, as only few women possessed such a thorough knowledge of contemporary philosophy and natural sciences » (p. 729). La même chose s'applique bien sûr aux autres.

Parallèles ?

On peut d'ailleurs se demander dans quelle mesure chacune des contemporaines de Charrière, ainsi qu'elle-même, méritent véritablement l'étiquette de « philosophes » ? En effet, comme l'annoncent encore les éditeurs : « the subject matter has not been restricted to philosophy but takes in, for example, theology, science and law ».

⁴ URL : <http://www.women-philosophers.com>, site créé par Kate Lindemann, professeure émérite de Mount Saint Mary College à Newburgh, New York.

⁵ C'est-à-dire que des témoignages de réception contemporaine se trouvent dans la base de données *WomenWriters* (www.databasewomenwriters.nl). Cf. aussi: Mirjam de Baar, « 'God has chosen you to be a crown of glory for all women !' The international network of learned women surrounding Anna Maria van Schurman », in Suzan van Dijk, Petra Broomans, Janet F. van der Meulen, Pim van Oostrum (éds.), « *I have heard about you* ». *Foreign women's writing crossing the Dutch border: from Sappho to Selma Lagerlof*. Hilversum, Verloren, 2004, pp. 108-135; Petra Broomans, « Mary Wollstonecraft in Scandinavia; her letters in the Netherlands », in *id.*, pp. 248-253; Laura Kirkley, « Feminism in Translation: Re-writing the *Rights of woman* », in Tom Toremans et Walter Verschuere (éds.), *Crossing Cultures. Nineteenth-century Anglophone Literature in the Low Countries*. Louvain, Leuven University Press, 2009, pp. 189-200.

Lotte Jensen, philosophe et historienne de la littérature, à qui sont dues la plupart des notices⁶, spécifie par exemple pour Moens qu'elle est tout d'abord une auteure littéraire, et que « her philosophical relevance lies in the fact that she was a typical advocate of the mainstream moderate Enlightenment » (p. 703), mouvement plutôt conservateur où la religion joue un rôle. Van Lynden, elle, écrit un traité de logique, mais y voit un instrument pour arriver à interpréter correctement la Bible. Neufville et De Timmerman cherchent toutes deux à appliquer les méthodes du philosophe allemand Christian Wolff, pour pouvoir se prononcer sur l'immortalité de l'âme. Bref, les liens avec la théologie semblent assez forts.

Ce sont Wolff et Charrière, qui se libèrent le plus de l'impact de la religion : la première par ses « witty denouncement of the intolerance of orthodox Calvinists » (p. 1090), la seconde dont ce *Dictionnaire* présente l'indépendance d'esprit : « she always tried to formulate a personal point of view, especially in matters of society and morality », mais en spécifiant, à juste titre : « she preferred practical morality to systematic philosophy » (p. 1104). Il aurait été possible cependant, de référer à son emploi du genre romanesque comme étant de la « métaphysique expérimentale », ce qui aurait fait d'elle peut-être la « philosophe » la plus authentique des six.

A moins que ce ne soit Betje Wolff, qui inaugure dans la langue néerlandaise – sans beaucoup de succès – le mot de « philosophesses », en parlant de ses efforts pour apprendre aux jeunes filles « à bien penser »⁷.

Historiennes

Le recueil intitulé *Histoires d'historiennes* édité par Nicole Pellegrin présente un choix exclusivement féminin d'historiennes et d'historio-

⁶ Elle avait aussi présenté ces écrivaines dans l'anthologie de Riet Schenkeveld-van der Dussen *et al.* (éds.), *Met en zonder lauwerkrans. Schrijvende vrouwen uit de vroegmoderne tijd 1550-1850: van Anna Bijns tot Elise van Calcar*. Amsterdam, Amsterdam University Press, 1997 (une version élargie en anglais est en préparation: Lia van Gemert *et al.* (éds.), *Women's Writing in the Low Countries 1200-1850*. Amsterdam, Amsterdam University Press, 2010).

⁷ Dans la préface de ses *Bespiegelingen over den Staat der Rechtheid* (1765). Cf. Suzan van Dijk et Tine van Raamsdonk, « 'Ik vermane mijne Sex: leer denken, net denken...'. Betje Wolff en Jeanne Leprince de Beaumont: plagiaat of citaat zonder bronvermelding? », *Tijdschrift voor Nederlandse Taal- en Letterkunde* 114 (1998), p. 348.

graphes⁸. Il couvre une longue période – celle qui va de Christine de Pizan au XIV^e siècle jusqu'à Jeanne Bourin et les auteures de la revue *Clio* au XX^e – et présente des portraits individuels et de groupe. C'est Huguette Krief qui s'est chargée d'une étude sur Isabelle de Charrière, intitulée « Une vision sceptique de l'Histoire. Isabelle de Charrière (1740-1805) dans sa correspondance ». Sa contribution est « entourée » d'articles consacrés à d'autres femmes historiennes qui furent à peu près les contemporaines d'Isabelle de Charrière : Félicité de Genlis, Louise de Kéralio-Robert, Mélanie de Boileau et Pauline de Meulan Guizot. Cela invite à une comparaison qui ne pouvait se faire dans le recueil lui-même et qui est néanmoins importante. Il faut préciser que dans ce recueil de « caractère kaléidoscopique » (p. 15), les articles ne se présentent pas tous sous le même format, et qu'ils répondent à des questions diverses, que l'on aurait pu se poser sur les activités d'« historienne » de ces femmes. En effet, elles ne se seraient peut-être pas toutes dénommées ainsi elles-mêmes, et jusqu'à présent elles n'étaient pas forcément connues comme telles.

Pour Félicité de Genlis (1746-1830), la plus prolifique et la plus célèbre des cinq, principalement connue comme éducatrice, Marie-Emmanuelle Plagnol mentionne brièvement ses travaux en « histoire et éducation », ses activités en « histoire récente », ainsi que les liens avec la politique et l'actualité, pour se concentrer ensuite sur sa façon d'être l'historiographe de sa propre vie. Elle étudie ses *Mémoires* et montre, par la comparaison avec d'autres documents, dus à d'autres plumes, jugées plus fiables, que Genlis a procédé en fait à une « reconstruction ». Cela aurait donc été à tort que ces *Mémoires* ont été lus comme un « témoignage authentique et intégral de la vie d'une femme au tournant des Lumières » (p. 179).

Louise de Kéralio (1758-1822) commence à être davantage étudiée ces derniers temps, non seulement comme historienne mais aussi comme traductrice – dans tous les cas comme *intermédiaire*, non sans prendre parti d'ailleurs. Carla Hesse décrit sa façon de pratiquer une historiographie, à propos par exemple de la reine Elisabeth d'Angleterre, qui correspond à un « projet audacieux, l'intégration d'une femme dans l'histoire des hommes » (p. 208).

⁸ Nicole Pellegrin (éd.), *Histoires d'historiennes*, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2006.

Pauline de Meulan (1773-1827) est connue principalement en tant qu'épouse/collaboratrice de François Guizot (1787-1874), célèbre homme politique et historien. Antoinette Sol procède à une rectification de cette image convenue et sexuée, pour rétablir la vérité d'une historienne dont les travaux correspondent « aux standards requis des historiens 'professionnels' de l'époque » (p. 281). Elle suggère même que l'historienne « instrumentalisa » le mari qui a pu lui servir pour se libérer du carcan des mondanités (p. 283).

Mélanie de Boileau (1774-1862), une parfaite inconnue, nous est présentée dans un aperçu biographique décrivant ses activités de célibataire enseignante, et insistant sur les difficultés qu'elle rencontrait pour publier ses ouvrages. Il n'empêche que son *Cours élémentaire d'histoire universelle* (1809) a rencontré du succès. Il avait été écrit pour être utilisé dans la maison d'éducation de la Légion d'Honneur d'Ecouen. Isabelle Havelange cite une lettre où Madame Campan, la surintendante, remercie Mélanie de Boileau de cette œuvre exceptionnelle « pour une personne de mon sexe » (p. 252).

Outre ces articles consacrés à ces cinq auteures, Pellegrin a donné une traduction française d'un article de Natalie Zemon Davis, intitulé ici « Genre féminin et genre littéraire. Les femmes et l'écriture historique, 1400-1820 »⁹. Davis y mentionne encore quelques autres (quasi-) contemporaines de Charrière : Germaine de Staël (1766-1817), Marie Geneviève-Charlotte Thiroux d'Arconville (1721-1804), Marie Charlotte La Lézardière (1754-1835). Isabelle Ernot de son côté présente dans sa contribution intitulée « Masculin/féminin dans les dictionnaires et recueils de biographies féminines (début XIX^e siècle-années 1860) », une troisième série de noms : ceux de Fortunée Briquet (1782-1815), Adelaïde Dufrénoy (1765-1825), Laure d'Abrantès (1785-1838). Ce sont des femmes qui ont voulu, déjà à leur propre époque, écrire l'histoire des femmes, avec l'objectif de prouver l'identité des deux sexes.

Comparaison

Isabelle de Charrière est donc, dans le domaine français, loin d'être la seule à s'être intéressée à l'histoire. Sa pratique fut cependant relativement limitée, comparée aux autres, car elle n'a pas publié de travaux

⁹ Publié pour la première fois dans Patricia A. Labalme, *Beyond Their Sex. Learned Women of the European Past*, New York, New York U.P., 1980, pp. 153-182.

historiques à proprement parler. Huguette Krief a donc surtout puisé dans sa correspondance¹⁰. Mais elle y a trouvé une matière abondante pour montrer l'importance que Charrière attache à l'histoire, conseillant à ses pupilles de s'y intéresser, de lire Plutarque et aussi d'autres historiens. Elle y cherche des réponses à un questionnement constant sur les motifs des actions humaines, et étudie donc le passé pour comprendre le présent (p. 196). Cet emploi de l'histoire est parfaitement conforme à l'esprit du siècle. Selon l'*Encyclopédie*, par exemple, l'histoire est un moyen de connaître le cœur des hommes et une source d'exemples à analyser et à méditer¹¹.

Mais si Charrière incite ses pupilles à s'intéresser à l'histoire, c'est aussi parce que, se situant à un niveau plus abstrait, elle y voit une « base de réflexion critique sur les témoignages historiques et leur vérité » (p. 192). Il y a donc tout lieu d'intégrer Charrière dans cette catégorie des historiennes. Qu'elle ait pratiqué principalement le genre romanesque ne la distingue pas beaucoup des autres. Vu la thématique de la présente livraison, il est en effet intéressant de constater que toutes ces historiennes ont également écrit des romans – chose qui certainement ne se produirait pas de la même façon pour des historiens hommes....

Suzan van Dijk fait partie du comité de rédaction des *Cahiers Isabelle de Charrière*, et dirige entre autres la « COST Action » intitulée « Women Writers in History » (2009-2013, cf. www.womenwriters.nl).
Adresse : S.vanDijk1@uu.nl

Abstract :

Two recent volumes (about XVIIth and XVIIIth-century Dutch philosophers and about French female historians) gave occasion to discuss Belle de Zuylen in other qualities than that of a novelist, and to note that she evidently has a solid reputation in both fields.

¹⁰ Comme l'avait fait Nicole Pellegrin dans une première présentation de Charrière sous cette perspective dans: *Entre inutilité et agrément. Remarques sur les femmes et l'écriture de l'Histoire à l'époque d'Isabelle de Charrière (1740-1805)*, Utrecht, Université d'Utrecht, 2005.

¹¹ Marcel Grandière, *L'Idéal pédagogique en France au XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1998, p. 202.

Sue Carrell

Une lettre inédite adressée à Isabelle de Charrière par l'évêque de Blois

En préparant ma nouvelle édition de la correspondance de Madame de Sabran et du chevalier de Boufflers¹, j'ai trouvé cette lettre qui fut écrite à la fin du mois d'août 1789 pour être remise à Isabelle de Charrière².

L'auteur de la lettre, Alexandre-Amédée de Lauzières de Thémis (1742-1829), évêque de Blois³, n'est pas mentionné dans l'index des *Œuvres complètes* d'Isabelle de Charrière, et nous ignorons donc à quelle époque il a pu faire sa connaissance. A Plombières il avait rencontré Françoise-Eléonore de Jean de Manville, comtesse de Sabran (1749-1827), qui sera connue surtout grâce à sa correspondance avec le chevalier Stanislas-Jean de Boufflers (1738-1815), qu'elle épousera en 1797. En août 1789, elle était à Plombières en compagnie de son fils Elzéar, issu de son mariage avec le comte Joseph de Sabran qui était mort en 1775.

Elle prévoyait un voyage en Suisse, et notamment elle pensait rendre visite à Isabelle de Charrière. L'évêque de Blois a écrit pour elle cette lettre de recommandation que, en fin de compte, elle n'a pas utilisée. La lettre n'a donc jamais été lue par la destinataire, et la correspondance charrièreenne ne porte aucune trace d'une visite de Madame de Sabran.

¹ Le premier volume de cette nouvelle édition vient de paraître. La comtesse de Sabran et le chevalier de Boufflers, *Le Lit bleu : correspondance (1777-1785)*, édition établie et présentée par Sue Carrell, Paris, Tallandier, 2009.

² Le manuscrit se trouve dans une collection particulière.

³ Evêque de Blois à partir de 1776 et non démissionnaire en 1801, Lauzières de Thémis deviendra l'un des fondateurs de la petite Eglise opposée au Concordat et refusera la bulle du 29 novembre 1801, qui déclarait libres et vacants les diocèses des évêques qui avaient refusé de démissionner. Je remercie pour ces précisions (et pour d'autres qui suivent) Cecil P. Courtney.

A Plombières, ce 31 août 1789

Madame,

Ma santé m'ayant conduit à Plombières, j'y ay rencontré M^e la comtesse de Sabran, qui a depuis longtemps le plus grand desir de voyager en Suisse. Je lui ay parlé de Coulombiers comme de la chose la plus remarquable et digne de faire à lui tout seul au moins un 19^e canton⁴. Permettez moy de la mettre à portée de reconnoître par elle même toutes les vérités que je lui ay dites. Vous ne serez pas étonnée de voir une françoise très aimable, vous le serez un peu plus de la voir pleine d'instruction et de bon sens et gouvernante de son fils qui ne vous paroîtra d'abord qu'un joli enfant, mais si à son âge c'est un mérite très rare de sentir seulement les fables de La Fontaine, il vous montrera ensuite un rival de son maître.

J'ai eu l'honneur Madame, de vous écrire, et de vous envoyer par la voye que vous m'avez indiquée, ce que vous désiriez⁵. [p.2] Cela a tant vieilli depuis quelques mois, que je vous conseille de ne pas le lire. Je ne puis que vous renouveler mes regrets de n'avoir pas trouvé chez le S^r Guillet⁶ ce que j'y cherchois. Il dit ne l'avoir ni ne le connoître. Il y auroit une manière de m'en dédommager, ce seroit d'en charger M^e de Sabran, et je vous crois trop bonne pour vouloir tourmenter ma curiosité plus longtemps⁷.

Je ne puis, Madame, vous exprimer combien j'envie à M^e de Sabran tout le plaisir qu'elle va avoir, car je m'en tiens strictement au précepte, et je n'aime pas mon prochain plus que moy même. Dans toute autre circonstance vous verriez que ce n'est pas un compliment, et j'aurois dirigé par Coulombiers mon retour à Blois, mais je vous avoue que dans ce moment où il y a quelque danger à rester en France et où j'ay un poste à remplir, je n'aime point l'air d'un françois fugitif, et je trouverois quelque foiblesse à quitter notre theatre tout tragique qu'il est. Agréez donc je vous prie, [p.3] Madame, tous mes regrets aussi sinceres que le respect avec lequel je suis

votre très humble et très
obéissant serviteur
†Al. Ev. de Blois

A Madame / Madame de Charrières / A Coulombiers près Neuchâtel

⁴ Rappelons que Colombier était dans la principauté de Neuchâtel, qui appartenait au roi de Prusse.

⁵ Il s'agit probablement d'un ouvrage de Lauzières de Thémis que nous n'avons pas réussi à identifier.

⁶ Ce S^r Guillet est probablement Jean-François-Hubert Guillot (17.. -1792), imprimeur-libraire à Paris.

⁷ Il s'agit vraisemblablement d'un ouvrage d'Isabelle de Charrière, peut-être de ses *Lettres d'un Évêque françois à la nation*, publiées à Neuchâtel, chez Fauche-Borel, en 1789.

Marjo Barthels

An unpublished letter announcing Isabelle de Charrière's marriage

The Van Hardenbroek family archives are a real treasure trove for *Charriéristes*. Recently Kees van Strien found a number of Belle de Zuylen's texts, which had visibly circulated in manuscript copies and clearly showed Belle's being considered and appreciated as an author in her own right. He published the texts in his *Isabelle de Charrière. Early Writings*¹. Other manuscripts published in this same book revealed that Gijsbert Jan van Hardenbroek (1719-1788) had not only been involved in the "affair" of the fable at the end of 1764², but had long been a secret admirer of Belle de Zuylen, proposing marriage in 1770³. The proposal having been declined, and she herself marrying someone else and moving to Switzerland, he gave up his hopes⁴. In Belle's own letters, as published in the *Œuvres complètes*, there are not many traces of this *épouseur manqué*; she mentions him only in passing, just as she does with his brother, Colonel Johan Adolph van Hardenbroek (1721-1791). Both families knew each other. The Van Tuyll van Serooskerkens and the Van Hardenbroeks were members of the nobility in the province of Utrecht in the Dutch Republic.

During my research on the later (second) wife of Colonel Van Hardenbroek, Susanna Countess d'Aumale, whom he married in 1768, I discovered (among other interesting papers⁵) a letter⁶ in which the colonel announced to his son the marriage, 17 February 1771, between

¹ Kees van Strien, *Isabelle de Charrière (Belle de Zuylen), Early Writings. New Materials from Dutch Archives*. Leuven, Peeters, 2005.

² *Id.*, pp. 22-25 and pp. 107-117.

³ *Id.*, p. 51

⁴ *Id.*, pp. 226-253.

⁵ They will be presented in an article in the next issue of the *Belle de Zuylen Papers*.

⁶ Het Utrechts Archief, Archief familie Van Hardenbroek, inv.nr 880.

Belle de Zuylen and the former tutor of her brothers, Charles-Emmanuel de Charrière.

Up to now most of what we know about Belle de Zuylen's marriage has come from herself, from a letter to her brother Ditie⁷, which has been paraphrased by Simone and Pierre Dubois and quoted by Cecil P. Courtney in their respective biographies⁸. They describe the marriage ceremony as rather modest, "sans cérémonie". At any rate, no members of the Van Hardenbroek family seem to have been invited, either for the Saturday evening dinner, nor for the one on Sunday, both in the Utrecht house at Kromme Nieuwe Gracht, while the wedding had taken place in the church near the family castle.

In his letter, Colonel Johan Adolph van Hardenbroek writes to his eldest son Johan Govert van Hardenbroek (1752-1774)⁹, who at the time had a position at the court of the Stadtholder, in The Hague, and corresponded frequently with his father, uncle, and step-mother¹⁰. The father here gives an update of the news of the day, and he announces, the very next day after the ceremony took place, Belle's marriage. One may wonder why Van Hardenbroek speaks about a "fête" and a "grand soupé", while Belle herself emphasizes the modest arrangements for her marriage.

a Utrecht ce 18 fevrier 1771

J'ai éter tres charmer mon tres cher fils d'apprendre par le votre que vous vous trouvez entierement retablé¹¹ de votre rhume, et fort content de l'illustration sur certains article. J'espere que le note des depenses faite depuis votre depart d'ici reponderons au reste et que j'en aurois la meme satisfaction. Madame Du Tour part d'icij mecredi le 20 du courant matin

⁷ Letter to her brother Ditie, 21 March 1771 (*O.C.*, II, pp. 237-238).

⁸ Simone and Pierre Dubois, *Zonder Vaandel. Belle van Zuylen 1740-1805, een biografie*, Amsterdam, Van Oorschot, 1993, pp. 328-329; C.P. Courtney, *Isabelle de Charrière (Belle de Zuylen). A biography*, Oxford, Voltaire Foundation, 1993, pp. 276-277.

⁹ Cf. a written portrait of him by his uncle Gijsbert Jan van Hardenbroek in Van Strien, *Isabelle de Charrière*, p. 171.

¹⁰ During his Grand Tour through Europe, August 1771 until August 1772, he informs his parents about meeting Belle and her husband in Paris. See Jean-Daniel Candaux, *Un témoignage sur Belle de Zuylen à Paris (1771) », Lettre de Zuylen et du Pontet 2 (1977)*, p. 9 ; and also Courtney, *Isabelle de Charrière*, p. 282n.

¹¹ = rétablie.

pour rester une nuit a Leijden, de même que le carosse a 4 cheveaux de La Haye Si bien que s'il ij avoit quelqu'un a La Haije qui voudrois retourner par ici, n'avoist qu'a faire le traject de La Haije a Leyden, pour en profiter, ceci a gouverno¹². Il n'ij a aucune nouvelle, que la celebration du mariage de mademoiselle de Zuijlen avec monsieur de Châriere. Il se sont marié au chateau de ce nom¹³. La fête c'est donnér en ville, et ce soir encore grand soupé de famille chez le seigneur de Z... Votre ami d'Utenhoven et de Geer voudrois bien en être deja au point ou sont les nouveau marié de heir¹⁴. De Geer paroist vouloir vous imiter dans ses passion amoureuses puis qu'il a quité Titje pour s'attacher a Antje van der Bruggen. Je vous prie de me marquer comment l'affaire du jour de jeune va.

[p.2] Mille complimens d'amitie accompagnent celle ci de la part de toutes vos amis et amies. Mon epouse et moij vous chargent d'en faire de meme de notre part a votre cher oncle, Nous vous embrassons cordialement et suis sans reserve votre tout affectionné pere.

J A van Hardenbroek

On vous envoie par la voiture de Madame du Tour une male avec du Linge net. Si vous en aviez a renvoyer vous pourier le faire par la meme voije. Incertain quand les barque pouront aller.

¹² Expression (from the French) used in XVIII- and XIX-century trade vocabulary: "pour vous donner une indication peut-être utile". Cf. Nicoline van der Sijs, *Leenwoordenboek : de invloed van andere talen op het Nederlands*, The Hague, Sdu, 1996, p. 209.

¹³ Actually, in the church near the castle.

¹⁴ = hier.

Nouvelles parutions/Recent publications

Isabelle Brouard-Arends et Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval (éds.), *Femmes éducatrices au siècle des Lumières*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, 387 p.
ISBN 978-2-7535-0468-4 ; € 22,00

Ce livre est le résultat du colloque international qui s'est tenu à l'Université de Rennes 2, les 22-23-24 juin 2006, sous la direction d'Isabelle Brouard-Arends, professeur à l'Université de Rennes 2 et Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval, professeur à l'université de Paris 12. Le titre, dans sa concision, semblait parfaitement cibler le sujet choisi : il s'agissait d'évoquer les figures féminines qui, dans leurs écrits comme dans leurs pratiques, s'étaient préoccupées de questions pédagogiques ou éducatives, en un siècle où l'on accordait une grande attention à la diffusion du savoir et de la raison. Les charriéristes regretteront sans doute le peu de place accordée dans ce recueil à Isabelle de Charrière : mais il est vrai que cette dernière a été davantage étudiée sous cet angle que les autres écrivaines présentées et on peut présumer que c'est la raison pour laquelle il n'y a pas d'article qui lui soit exclusivement consacré.

D'emblée, l'extrême diversité des vingt-six communications ici présentées démontre que la question est loin d'être simple. D'abord, où nous situons-nous ? En quel lieu, dans quel milieu social ? Dans la capitale ou en province ? En France ou à l'étranger ? Si plusieurs communications consacrent de riches analyses aux éducatrices parisiennes les plus célèbres, dont les noms, d'ailleurs, reviennent presque à chaque page du volume (Lambert, Graffigny, Epinay, Genlis...), Christine Dousset a pu exhumer d'archives privées un exemple toulousain : la présidente Du Bourg, qui, appartenant à l'élite cultivée des parlementaires de sa ville, et mère de famille nombreuse, a joué un rôle éducatif original, louvoyant habilement entre tradition et idées neuves. De la même façon, quatre communications consacrées à l'Angleterre (et notamment à l'une de ses écrivaines « engagées » les plus célèbres, Mary Wollstonecraft) font mesurer en ce domaine l'écart idéologique avec la France, tandis que l'article consacré à la Pologne épingle les blocages qui, en matière d'éducation, freinent, dans ce pays, la diffusion des Lumières.

Et quel moment choisir pour l'observation? L'Ancien Régime ou la Révolution ? Le colloque nous fait parcourir à juste titre un champ encore plus vaste, depuis le passé (Saint-Cyr et Madame de Maintenon) jusqu'aux projets d'avenir, malheureusement sans lendemain, esquissés par des femmes, pendant la période révolutionnaire. Seulement, pour ces années troublées, le problème de la chronologie se pose. Ainsi on peut se demander si Huguette Krief a raison de mettre sur le même plan Isabelle de Charrière (1740-1805) et Constance Pipelet (1767-1845), auteur, après Thermidor, d'hymnes révolutionnaires, et devenue par son second mariage princesse de Salm.

A qui s'adressent ces éducatrices ? Aux filles, presque exclusivement. Parmi ces couples mère-fille, fort bien étudiés, un cas pourtant prête à discussion : peut-on réellement considérer comme un programme éducatif les lettres adressées à Marie-Antoinette par sa mère, alors qu'elles relevaient surtout du jeu politique et diplomatique conduit par la cour d'Autriche ? Plus original, l'article de Philippe Marchand malmène une idée reçue en montrant, d'après des archives privées, le rôle actif qu'ont pu jouer les mères dans l'éducation de leurs fils arrivés à l'âge du collège.

Ces enquêtes variées conduisent leurs auteurs à une conclusion identique : dans ce siècle des Lumières, les filles (bourgeoises ou nobles, car il est peu question du peuple) sont maintenues dans l'ignorance. En dépit de quelques exceptions prestigieuses, les mères se désintéressent souvent de leur éducation, confiée à des gouvernantes incultes ou à des religieuses bornées. Cette critique universelle ouvre évidemment la voie à de très nombreuses propositions de réforme qui remettent en cause les lieux, les contenus, les méthodes de l'éducation féminine : faut-il élever les filles dans les cadres traditionnels, maison, couvent, pensionnat ? Ou fonder pour elles un enseignement public ? Doit-on continuer à les préparer au rôle de mère et de maîtresse de maison en insistant sur les activités dites féminines, complétées d'un enseignement moral et religieux ? Ou, en fonction de leurs dons, leur ouvrir, comme aux garçons, l'accès aux sciences, au latin, à l'histoire, aux langues vivantes, voire à la théologie, afin d'asseoir leur foi sur des bases plus solides que l'ignorance pieuse ? En tout cas, défense de fabriquer des « femmes savantes » ! On le voit clairement dans les méthodes suggérées : en vertu d'une image stéréotypée de la spécificité féminine, on ne transmettra pas le savoir par des discours abstraits, mais d'une façon proche de la vie quotidienne : lec-

tures aimables, conversations, théâtre de société (comme l'indiquent Mmes de Maintenon, d'Épinay ou de Genlis, dans les titres de leurs œuvres).

Ce recueil manifeste clairement que le débat déjà ancien sur l'éducation devient, au XVIII^e siècle, essentiel par le rôle qu'y jouent les femmes : passivement, quand on leur concède l'égalité intellectuelle avec les garçons. Activement, quand les éducatrices estiment avoir l'autorité nécessaire pour faire entendre leur voix : d'abord parce que, écrivaines, philosophes ou savantes comme l'anatomiste Marie-Marguerite Bihéron, elles ne se jugent nullement inférieures aux hommes, et surtout parce qu'elles entendent servir l'intérêt public en formant des « citoyennes », capables d'éduquer à leur tour leurs enfants. Bien entendu, le conservatisme masculin résiste, paradoxalement renforcé sous la Révolution, malgré les espoirs de 1789.

Isabelle Vissière

Geneviève Lafrance, *Qui perd gagne : Imaginaire du don et Révolution française*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, Collection « Socius », 2008, 357 p.
ISBN 978-2-7606-2131-2 ; € 31,00

This book (based on a doctoral dissertation defended in 2007) presents a thorough study of *la bienfaisance* and, more specifically, of *le don* – important concepts in most societies throughout history and therefore the object of many a sociological study, as the author acknowledges in her introduction. The originality of the present study, however, lies in its emphasis on fiction that illustrates, so the author argues, contemporary societal developments in France at the end of the XVIIIth century.

Not surprisingly, the French Revolution and its subsequent socio-political upheaval led to significant changes in the ways in which *la bienfaisance* and *le don* were considered, both theoretically and in their actual application. Geneviève Lafrance describes, analyzes, and interprets these changes as she observes them in five novels: *L'Émigré* (1797) by Gabriel Sénac de Meilhan; Isabelle de Charrière's *Trois femmes* (1795-98); *La Dot de Suzette* (1798) by Joseph Fiévée; and

Germaine de Staël's *Delphine* (1802) and *Corinne* (1807). Moreover – this is one of the book's great merits – the author explains the new legal and political framework of the 1790s as it pertains to gift giving in its many guises, thus establishing a useful *va-et-vient* between actual developments in French society and fictitious interpretations. The five novels are studied in individual chapters (*Delphine* and *Corinne* jointly in one), but the author makes sufficient cross-references to provide a truly unified study, rather than loosely connected sections.

Right away in the discussion of Sénac de Meilhan's novel it becomes obvious that making a gift is a subtle and complex act and that its positive connotations, such as generosity and unselfishness, often turn out to be deceptive. One of the principal questions asked in this study is: How does one give without giving offense? How does one, for example, help a member of the French aristocracy who has lost everything except his/her sense of *honneur*? Lafrance shows various approaches used by the imaginary *donateurs* and *donatrices* toward those they wish to help (*e.g.* the gift reciprocates an earlier gift, made when the recipient was in a decidedly better financial position; or, the gift is anonymous).

Great emphasis is placed in a novel such as Sénac de Meilhan's on the ways in which the recipient responds to the offer of a gift. With the help of several examples Lafrance shows that in many a case it is essential for the *donataires* to become convinced that it is not degrading for them to accept a gift and that, even though they find themselves in unfortunate circumstances, they have not "really" lost the high rank, prestige, and respect that used to be the foundation of their lives prior to 1789.

The chapter on *Trois femmes* will be of particular interest to Charriéristes, who are likely to appreciate the thorough, detailed discussion that Lafrance provides. At the same time, though, one may wonder to what extent her focus on giving yields truly new insights into this novel. The often questionable sources of a gift – be it Constance's wealth or assistance provided to Emilie by her servant Joséphine – are well-known fundamental questions in *Trois femmes* that have already been examined extensively by other scholars.

In addition to addressing a gift's moral aspects Lafrance provides a careful analysis of the ultimate usefulness of a number of gifts made in this novel. The subtitle of this chapter – *le don désenchanté* – is

significant, pointing out that “[l]es actions généreuses dans *Trois femmes* sont invariablement *défaillantes* ...” (p. 155 [author’s emphasis]). Regardless of the perhaps limited degree of originality in Lafrance’s interpretation of *Trois femmes* it is gratifying to see this novel included in a study such as hers, because its very inclusion suggests a broader significance of Charrière’s work.

Lafrance’s analyses of Fiévée’s *La Dot de Suzette* (which very few XXIth-century readers are likely to know but whose inclusion in this study appears well justified), as well as those of the better-known *Delphine* and *Corinne* by Germaine de Staël, are equally solid and provide further insights into the complexities of giving and receiving. In *Delphine* in particular Lafrance points out that it is the giver who must face the (devastating) consequences of her good deeds, while also showing that recipients are not necessarily always grateful and do wish to have a say in the matter, thereby strongly influencing the relationship with the giver.

In *La Dot de Suzette* Lafrance appears most successful in establishing meaningful links between the two components of her book’s subtitle: *le don imaginaire* and the French Revolution. The extensive information she provides on various contemporary laws prescribing the requirements and parameters of giving (such as leaving inheritances, making contributions to the Church, but also providing for the poor and destitute) is extremely useful and adds a dimension to some of the novels that many readers might otherwise have missed quite easily. The author’s explanations, in this same context, regarding the important role of women, replacing more than once the traditional role of the *Ancien Régime*’s *pater familias*, are excellent.

All in all, this is a well-researched, meticulously presented study that many scholars will find useful. The book is long, though, and its author succumbs all too often to the temptation to try to explain too much and to repeat certain points by phrasing them differently (e.g. her parenthetical statements that include the phrase “autrement dit”). More decisive editing would have been helpful but the occasionally excessive length of some of the analyses does not fundamentally diminish the quality of this truly commendable study.

Margriet Bruijn Lacy

Isabelle de Charrière, *Three Women. A Novel by the Abbé de la Tour*, translated and introduced by Emma Rooksby, New York, Modern Language Association, “Texts and Translations” Series, 2007, xxxv + 176p.
ISBN 978-0-87352-941-9; US \$ 9.95

Isabelle de Charrière is the only author who is represented with more than one work in the MLA series “Texts and Translations” – a clear sign of her ever-growing popularity among teachers of French at colleges and universities in North America. Moreover, the French companion text of this edition of *Three Women* is currently out of print – yet another indicator of the author’s fame and success.

Emma Rooksby has used the edition of *Trois femmes* in volume nine of the *Œuvres complètes* as her point of departure. Her translation of the novel is very good: it sounds natural to a modern reader’s ear and has none of the awkwardness that one sometimes finds in a modern adaptation or translation of an older text. Rooksby is particularly adept at rendering in English Isabelle de Charrière’s unmistakable talent for dialogue and deserves to be congratulated on her ability to translate the various speech patterns that the author uses to reflect the different characters’ social status and background. She has added several footnotes, mostly to provide some basic information on historical events and persons that are mentioned in the novel but may be insufficiently known to American (and other) students.

The text of the novel is preceded by an introduction that is accurate in the sense that it does not contain factual errors, but that nevertheless is not entirely satisfactory. Of course one must recognize that the edition is geared toward upper-level undergraduate and graduate students, as is expressly stated in the series’ overall mission statement. It is therefore understandable that the introduction, like some of the footnotes, contains information that specialists of Isabelle de Charrière’s work are likely to find somewhat simplistic. Yet this approach raises broader questions, inherent in any edition of this type: is the “critical apparatus” specific enough to do justice to the author and his/her work? Consider, for example, the passage at the bottom of p. xiii and the first ten lines on the next page. Somehow – in the opinion of this reader at least – it is suggested here that the young Belle de Zuylen and her parents represent the traditional struggle between artistic independence and determination on the one hand and

conservative obstructionism on the other. In reality, the relationship between Belle and her parents was more complex and certainly less antagonistic. Moreover, one may question whether, as Rooksby claims, *Le Noble* was “a witty satire,” rather than a piece written by a young and still inexperienced author. One may also wonder whether the summary of the advantages of the epistolary form is useful in its brevity. Furthermore, it may be argued that the space needed to summarize parts of the novel might have been used more profitably instead for a more in-depth analysis of the novel’s major tenets. Elsewhere in the introduction, however, Rooksby is much more successful, especially when she discusses the three women’s different moral stances and places them in a broader context of “changing approaches to morality in the final quarter of the XVIIIth century” (pp. xxiii-xxiv).

In sum, this is a useful edition as long as one remembers its specific purpose. The volume looks attractive and is inexpensive. More careful editing would have eliminated some awkward repetitions, especially on p. x, but the overall quality of this publication is undeniably good.

Margriet Bruijn Lacy

Isabelle de Charrière, *Tre donne*, Locarno, Armando Dadò, 2008,
222 pp. (traduction de *Trois femmes*, par Giovanna Arcaini)
ISBN 978-88-8281-216-4; € 13,49

L’éditeur de Locarno Armando Dadò a fait paraître à la fin de 2008 une traduction de *Trois femmes*. Due à Giovanna Arcaini, cette version du roman d’Isabelle de Charrière rejoint, dans la collection « I cristalli », d’autres textes célèbres de la littérature suisse, notamment *Dix années d’exil* de Germaine de Staël, et un choix de « *Lettere d’amore* » de Benjamin Constant.

Rendu avec une simplicité élégante qui reflète les qualités de l’original, le texte de Charrière est accompagné de notes de la traductrice éclairant nombre d’allusions historiques et littéraires. Il est précédé d’une introduction de Daria Galateria, qui restitue les grandes lignes biographiques et bibliographiques du parcours personnel et

intellectuel de l'écrivaine. On peut regretter que, en appendice, on ait trouvé bon de reproduire le célèbre article de Sainte-Beuve, daté de... 1839 : contribution historiquement significative, certes, mais dont la portée critique, de nos jours, est pour le moins sujette à caution. Les études plus adéquates ne manquent pourtant pas – pourquoi ne pas avoir traduit par exemple la préface que Claire Jaquier avait donnée dans la collection « Poche Suisse », en 1996?

Daniel Maggetti

Madeleine van Strien-Chardonneau

**Aperçu bibliographique /
Bibliographical notes**

2005

Isabelle de Charrière, *Lettere da Losanna e altri romanzi epistolari*. Note introd. di Daria Galateria, Daniela De Agostini, Mariagrazia Paturzo. Palermo, ed. Sellerio, « La memoria » 651, 2005.

Jan Herman, « L'orphelin de la famille : le paradigme de l'enfant / manuscrit trouvé dans le roman français du XVIII^e siècle », *Eighteenth-Century Fiction*, 17 (3), 2005, pp. 311-329.
[Sur Isabelle de Charrière, *Honorine d'Userche* (1798), pp. 315-316]

Teresa L. Myintoo, « Madame de Charrière, un cosmopolitisme naturel », in : *The King's Crown. Essays on XVIIIth and XIXth Century Literature, Art and History, honouring Basil Guy*, compiled, and with an introduction by Francis Assaf. Leuven, Peeters, « La République des Lettres », 17, 2005, pp. 47-58.

2007

Tina Yuwen Chen, *Reason and Femininity in the Age of the Enlightenment*. Thèse (DA 3306094) University of California, Berkeley, 2007.

[Sur Françoise de Graffigny, *Lettres d'une Péruvienne* (1747) ; Jeanne Leprince de Beaumont ; Isabelle de Charrière, *Mistriss Henley* (1784)]

Isabelle Tremblay, « Bonheur et intimité dans quatre romans de Madame de Charrière », *Women in French (WIF) Studies*, XV, 2007, pp. 23-37.

[*Lettres de Mistriss Henley* (1784), *Lettres neuchâtelaises* (1784), *Trois femmes* (1798), *Caliste* (1788)]

Isabelle Vissière, « Belle [Madame de Charrière] et Manon [Madame Roland] parlent de leur mère », *WEB 17 : Le XVII^e siècle de Roger Duchêne. Hommage avril 2007* [en ligne], mis en ligne le 25 avril 2007. URL : <http://web17.free.fr/blog/index.htm>. Consulté 29 août 2009. 5 pp.

2008

Isabelle de Charrière, *Airs et Romances avec accompagnement de clavecin. Paroles et musique de Mme de Charrière*. [Paris, s.d.]. *Facsimile reprint*, J.H. van Krevelen (éd.), Musica Repartita, vol. MR 227, Utrecht, 2008.

Isabelle de Charrière, *Tre donne*. Introduzione di Daria Galateria. Traduzione di Giovanna Arcaini. Con un saggio di Sainte-Beuve. Locarno, Armando Dadò, « I cristalli », 2008.

Isabelle Brouard-Arends, « Les écritures de l'Histoire dans les *Lettres trouvées dans des porte-feuilles d'émigrés* d'Isabelle de Charrière et *Les Petits Emigrés* de Mme de Genlis, de l'enquête ethnologique à l'engagement politique », in : *Les Femmes et l'écriture de l'histoire, 1400-1800*, Jean-Claude Arnould & Sylvie Steinberg (dir.). Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2008, pp. 439-448.

Marie-Hélène Chabut, « Mistriss Henley lectrice de l'*Encyclopédie* ? ou les limites du projet encyclopédique », in : *Les Discours du corps au XVIII^e siècle : Littérature-Philosophie-Histoire-Science*, Hélène Cussac, Anne Deneys-Tunney, Catriona Seth (éds.). Québec, P.U. Laval, « La République des Lettres », 2008, pp. 289-299.

Cecil Patrick Courtney, « Constant d'Hermenches : Correspondent of Voltaire and Belle de Zuylen », in : *Voltaire and the 1760s. Essays for John Renwick*, Nicholas Cronk (éd.). Oxford, Voltaire Foundation, SVEC 2008 : 10, pp. 89-100.

Suzan van Dijk, « Isabelle de Charrière en correspondance avec d'autres femmes », *Epistolaire. Revue de l'AIRE*, 34, 2008, pp. 101-120.

Suzan van Dijk, « Isabelle de Charrière (1740-1805) – die Schriftstellerin in der Rolle der Übersetzerin. Anmerkungen zur französischen Ausgabe des Romans *Nature and Art* von Elizabeth Inchbald », in: *Übersetzungskultur im 18. Jahrhundert. Übersetzerinnen in Deutschland, Frankreich und der Schweiz*, Brunhilde Wehinger & Hilary Brown (eds.). S.l. [Hannover], Wehrhahn Verlag, 2008, pp. 65-86.

Suzan van Dijk, « 'Les femmes me sont toujours de quelque chose' : Isabelle de Charrière rencontre Elizabeth Inchbald », in : *Topographie de la rencontre dans le roman européen*, Jean-Pierre Dubost (éd.). Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, Centre de recherches sur les littératures modernes et contemporaines, « Littératures », 2008, pp. 399-411.

Zeina Hakim, « Femme militante ou mère vertueuse ? L'élaboration du récit historique chez Isabelle de Charrière et Madame Roland », in : *Les Femmes et l'écriture de l'histoire, 1400-1800*, Jean-Claude Arnould & Sylvie Steinberg (dir.). Mont-Saint-Aignan, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2008, pp. 171-186.

Geneviève Lafrance, *Qui perd gagne. Imaginaire du don et Révolution française*. Montréal, P.U. Montréal, « Socius », 2008.
[Thèse 17.12.2007 Paris IV-Sorbonne et Université de Montréal : *Bienfaisance et Révolution. L'imaginaire du don chez Isabelle de Charrière, Gabriel Sénac de Meilhan, Joseph Fievée et Germaine de Staël*. (Voir *Cahiers* 2008 et aussi 2009, pp. 81-83)]

Monique Moser-Verrey, « Rencontres gravées pour *Hermann und Dorothea* de Goethe et *Trois femmes* d'Isabelle de Charrière », in : *Topographie de la rencontre dans le roman européen*, Jean-Pierre Dubost (éd.). Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, Centre de recherches sur les littératures modernes et contemporaines, « Littératures », 2008, pp. 363-387.

Carel Peeters, « Liever briljant dan fatsoenlijk. Over Belle van Zuylen », in : *Gevoelige ideeën. Over de andere Verlichting*. Amsterdam, De Harmonie, 2008, pp. 118-126.

Suzanne R. Pucci, « Snapshots of Family in the French Eighteenth Century: The Case of *Paul et Virginie* », *Studies in Eighteenth-Century Culture*, 37, 2008, pp. 89-118.

[Comparaison avec *Mistriss Henley* (1784)]

Guillemette Samson, « Les rencontres européennes des personnages charriéristes », in : *Topographie de la rencontre dans le roman européen*, Jean-Pierre Dubost (éd.). Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, Centre de recherches sur les littératures modernes et contemporaines, « Littératures », 2008, pp. 389-398.

Laurence Vanoflen, « Richesse, redistribution, commerce (ou pitié ?). Isabelle de Charrière dans la Révolution », in : *Les Frontières littéraires de l'économie (XVIIe-XIX^e siècles)*. Martial Poirson, Yves Citton, Christian Biet (éds.). Paris, Desjonquères, 2008, pp. 163-178.

Laura Verciani, « Lettere di emigrati : Discorso politico e scrittura epistolare in Isabelle de Charrière », *Rivista di Letterature Moderne et Compare*, 61 (1), 2008, pp. 1-17.

2009

Cecil Patrick Courtney, [Compte rendu de] Isabelle de Charrière, *Trois femmes, nouvelle de l'Abbé de la Tour*, ed. and trans. Emma Rooksby. New York, Modern Language Association of America, 2007, *Eighteenth-Century Fiction*, 21 (3), 2009, pp. 481-483.

Suzan van Dijk, « La lecture féminine : les correspondantes d'Isabelle de Charrière comme témoins », in : *Le Second Triomphe du roman du XVIII^e siècle*, Philip Stewart & Michel Delon (dir.). Oxford, Voltaire Foundation, SVEC 2009 : 2, pp. 85-104

Erik Leborgne, « Destins de femmes et Révolution dans l'œuvre romanesque d'Isabelle de Charrière », in : *Le Second Triomphe du ro-*

man du XVIII^e siècle, Philip Stewart & Michel Delon (dir.). Oxford, Voltaire Foundation, SVEC 2009 : 2, pp. 243-262.

Paul Pelckmans, « La communauté des âmes sensibles », *Dix-huitième siècle*, 41, 2009, pp. 265-282.
[Sur Isabelle de Charrière, *Les Ruines de Yedburg* (1798), pp. 280-282]

Antoinette Sol, [Compte rendu de] *Trois femmes, nouvelle de l'Abbé de la Tour*, ed. and trans. Emma Rooksby. New York, Modern Language Association of America, 2007, *The French Review*, 82 (5), 2009, pp. 1056-1057.

Laurence Vanoflen, « Belle de Zuylen / Isabelle de Charrière et l'in-crédulité. De la correspondance à la fiction », *L'Atelier du Centre de recherches historiques*, 04/2009, *Femmes, irréligion et dissidences religieuses (XIV^e-XVIII^e siècles)* [en ligne], mis en ligne le 20 avril 2009. URL : <http://acrh.revues.org/index1255.html>. Consulté 20 août 2009. 11 pp.

Le Prix Belle de Zuylen

The Belle de Zuylen Prize

En 2006, l'Association Isabelle de Charrière avait décidé, conjointement avec le projet « The International Reception of Women's Writing, 1700-1900 » alors en cours à l'OGC (Ecole doctorale en Histoire et Culture de l'Université d'Utrecht), d'instituer un prix bisannuel, destiné à couronner un mémoire de Master. Ecrit en français, anglais ou néerlandais (quelle que soit la nationalité de l'étudiant et sa discipline d'étude) le mémoire devait traiter soit Isabelle de Charrière et son œuvre, soit une ou plusieurs des écrivains femmes européennes, actives à cette même époque.

En 2007 le prix, qui est doté de 500 euros et de deux années d'adhésion aux *Cahiers Isabelle de Charrière*, a été décerné pour la première fois, à Mme Caroline Godfrey pour son mémoire de Master intitulé *Readers by Authors: "Reading for the plot" and "Reading for the spaces" in four eighteenth-century novels by women*. Ce mémoire avait été soutenu à l'Université de Southampton. En 2008, nous avons publié un chapitre traitant de la romancière anglaise Charlotte Lennox

In 2006, the Association Isabelle de Charrière decided to establish, together with the project "The International Reception of Women's Writing, 1700-1900" carried out at the OGC (Research Institute for History and Culture at Utrecht University), a biennial prize intended to recognize the excellence of a Master's thesis, written in French, English, or Dutch, focusing on Isabelle de Charrière and her work, or on one or several other female European writers of that same period (around 1800).

In 2007 the Belle de Zuylen Prize, which consists of a monetary gift of €500 and of a two-year subscription to the *Belle de Zuylen Papers*, was awarded for the first time, to Ms. Caroline Godfrey for her thesis *Readers by Authors: "Reading for the plot" and "Reading for the spaces" in four eighteenth-century novels by women*, defended in 2006 at the University of Southampton. In 2008 we published a part of her thesis, a chapter about the novelist Charlotte Lennox, in the third issue of the *Belle de Zuylen Papers* (pp. 100-108).

(pp. 100-108).

Cette année le jury, composé de Valérie Cossy (Université de Lausanne), Suzan van Dijk, Margriet Lacy (Butler University), éditrices des *Cahiers Isabelle de Charrière / Belle de Zuylen Papers* et représentant le projet NEWW (New approaches to European Women's Writing, qui a pris la relève du projet précédent), a reçu deux mémoires, présentant chacun une écrivaine contemporaine d'Isabelle de Charrière. Le premier, intitulé *Madame de La Fite, une éducatrice et un intermédiaire culturel au XVIII^e siècle* par Ineke Janse (2008), écrit sous la direction de Madeleine van Strien-Chardonneau (Université de Leyde), et le second, intitulé *Dans le fleuve de l'oubli : journal de Catherine de Charrière de Sévery*.

Ces deux mémoires contiennent un matériel très intéressant pour la recherche sur les femmes écrivains de cette période. Cependant le jury a considéré que sur certains points ils présentent des manques, et ne correspondent pas au niveau requis pour un prix.

Vu l'intérêt des sujets le jury estime toutefois qu'il vaut la peine d'inciter leurs auteures à faire connaître leur travail. Pour Ineke Janse, les éditrices du recueil *Women Writing Back / Writing Women Back* (Brill 2010)

For the year 2009 the jury, consisting of Valérie Cossy (University of Lausanne), Suzan van Dijk (Utrecht University), and Margriet Lacy (Butler University), editors of the *Cahiers Isabelle de Charrière / Belle de Zuylen Papers* and representing the NEWW project (New approaches to European Women's Writing; successor of IRWW), received two theses that each dealt with a woman writer who was a contemporary of Isabelle de Charrière. The first one, entitled *Madame de La Fite, une éducatrice et un intermédiaire culturel au XVIII^e siècle* was written (in 2008) by Ineke Janse under the direction of Madeleine van Strien-Chardonneau (Leiden University). The second one, *Dans le fleuve de l'oubli: journal de Catherine de Charrière de Sévery*, was written (also in 2008) by Anne-Marie Lanz under the direction of Jacqueline Letzter (University of Maryland).

Both theses provide material that is valuable in ongoing research about women writers of this period. Yet, the jury found that they each have certain shortcomings and do not quite meet the criteria for a prize. Nevertheless, in light of their interesting topics the jury would like to encourage both candidates to make their work known. The

lui ont déjà donné l'occasion de retravailler certaines parties de son mémoire pour en faire un article à publier dans ce volume.

Les éditrices de *Cahiers Isabelle de Charrière* tiennent à inviter Mme Lanz à préparer elle aussi un article à partir de la deuxième partie de son mémoire afin de le publier dans la prochaine livraison des *Cahiers*.

Le prochain prix sera décerné en 2011. Des mémoires soutenus ou à soutenir dans les années universitaires 2009-2010 et 2010-2011 pourront être envoyés à la rédaction des *Cahiers Isabelle de Charrière*. Les envois devront se faire avant le 1^{er} février 2011. Les résultats seront publiés dans le sixième numéro des *Cahiers / Papers*. Une partie du mémoire ou un article rédigé à partir de celui-ci sera publié dans les *Cahiers*.

editors of *Women Writing Back / Writing Women Back* (Brill, 2010) have already invited Ineke Janse to rework parts of her thesis for an article in their volume. The editors of the *Belle de Zuylen Papers* invite Ms. Lanz to write an article, based on the second half of her thesis, for publication in the journal's next issue.

The next Belle de Zuylen Prize will be awarded in 2011: theses that have been or will be defended during the current or the next academic year, may be submitted to the editors of the *Belle de Zuylen Papers*, before February 1, 2011. The results will be published in the sixth issue of the *Papers*. The recipient will again be invited to write an article, based on his/her thesis, which will be published in the *Papers*.

Histoire et vie de l'Association Isabelle de Charrière

Le bureau de l'Association tient à informer tous ceux qui s'intéressent à Isabelle de Charrière de certaines activités organisées par l'Association et de développements récents auxquels l'Association a contribué.

Isabelle de Charrière et sa ville natale

Depuis le 30 novembre 2008, Belle de Zuylen occupe la première place dans le « Canon littéraire d'Utrecht », qui a été établi par la Fondation SLAU (Fondation organisant des Activités Littéraires à Utrecht). Ce canon présente une centaine d'écrivains né-e-s à Utrecht ou vivant et publiant dans cette ville (depuis le moyen âge jusqu'à aujourd'hui). Placée d'abord comme deuxième après le poète Jean Second (1511-1536), qui avait publié à Utrecht, le « Tribunal » a décidé, après un plaidoyer prononcé par Suzan van Dijk, de classer Belle de Zuylen comme première. Le « Canon d'Utrecht » va servir de point de départ à des manifestations futures.

Ceux qui s'intéressent à la ville d'Utrecht telle que Belle de Zuylen l'a connue peuvent, à

Life and times of the Isabelle de Charrière Association

The Association's board wishes to inform its members, as well as all others who are interested in Belle de Zuylen, of some recent developments that may be of interest to them.

Isabelle de Charrière and her native city

At the initiative of SLAU (an organization that develops literary activities in Utrecht), the so-called Utrecht Literary Canon was reviewed and revised in November 2008. As a result, more women occupy more prominent positions within the canon. Most striking is the fact that Belle van Zuylen now occupies the first place (at the expense of the Neolatin poet Janus Secundus), after Suzan van Dijk pleaded her case before a special "tribunal." In the future, several events will be organized on the basis of the "Utrecht Canon."

"Gilde Utrecht" (an organization that promotes the city of Utrecht to visitors) and the Association have put together a walking tour through the city of Utrecht highlighting several places and buildings that were

partir de cet été, participer à des tours guidés proposés par « Gilde Utrecht ». En collaboration avec l'Association Isabelle de Charrière, cet organisme, qui fait connaître la ville à des visiteurs de tout ordre, a préparé une promenade qui passe devant un certain nombre de maisons et édifices, auxquels se rattachent des passages dans sa correspondance (voir : www.gildeutrecht.nl).

Isabelle de Charrière et sa patrie

Le Musée de l'histoire littéraire néerlandaise (à La Haye, situé en face de la Bibliothèque Royale) est actuellement en train de renouveler ses présentations. Dans le nouveau « Panthéon » Belle de Zuylen sera intégrée de façon plus substantielle que par le passé. L'Association a collaboré pour l'obtention de facsimiles de lettres conservées à Lausanne, notamment les lettres qu'elle adressa à Gerard Godard Taets van Amerongen, au début de l'année 1804, et où elle retrace sa « carrière » d'écrivaine.

L'Université d'Utrecht et Belle de Zuylen

Dans l'année universitaire 2008-2009, la Chaire Belle de Zuylen a été occupée par le professeur Jørgen Nielsen (Théologie) et par le professeur Michal Kobialka (His-

important to Belle van Zuylen and/or that she mentioned in her letters.

Isabelle de Charrière and her home country

The Museum for the History of Dutch Literature in The Hague is busy reorganizing the presentation of its material. In the new "Pantheon" Belle de Zuylen will occupy a more prominent place than before. With the assistance of the Association, the museum has obtained facsimiles of letters that are being preserved in Lausanne, in particular those that Isabelle wrote to Gerard Godard Taets van Amerongen, early in 1804, and in which she traced her "career" as a writer.

Belle de Zuylen and Utrecht University

Last year the Belle de Zuylen Chair was occupied by Jørgen Nielsen, professor of religion, who gave his inaugural address, "The Current Situation of Christian-Muslim Relations," on December 2, 2008. Prior to his speech, Suzan van Dijk discussed Belle van Zuylen's ideas on religion.

Michal Kobialka, professor of the history and theory of the theater, also occupied the Chair in 2008. His inaugural address was presented on January 8, 2009. As

toire et théorie du théâtre).

Jørgen Nielsen a prononcé son discours inaugural le 2 décembre, sur « L'Islam et l'enseignement universitaire en Europe ». Ce discours était précédé d'une conférence par Suzan van Dijk sur « Belle de Zuylen et la religion ».

Michal Kobialka, dans son discours qui a eu lieu le 8 janvier, a tenu à rendre hommage à Belle de Zuylen et à son absence de « talents subalternes » : il a discuté la nature contestable de toute connaissance historique, et ce à propos des pratiques théâtrales au XVIII^e siècle : « Theatre/ Performance Culture in Eighteenth-Century London: A Prolegomenon to Theatre Historiography of the Enlightenment ».

Dans la « Salle Belle de Zuylen » de l'Université d'Utrecht, une vitrine a été consacrée à « L'affaire du papillon », découverte et décrite par Kees van Strien dans son livre, *Isabelle de Charrière (Belle de Zuylen), Early Writings. New Materials from Dutch Archives*, Leuven, Peeters, 2005. Cette vitrine a été préparée par l'Association Isabelle de Charrière en collaboration avec le Musée de l'Université.

Activités de l'Association

Les membres de l'Association néerlandaise continuent à entre-

an homage to Belle de Zuylen and her sense of independence (“I have no talent for subordination”), this lecture dealt with the contested nature of historical knowledge and focused on XVIIIth-century representational practices in London: “Theatre/Performance Culture in Eighteenth-Century London: A Prolegomenon to Theatre Historiography of the Enlightenment.”

In the Belle de Zuylen Room special attention is being given, in collaboration with Utrecht University's museum, to Belle van Zuylen's fable, “Le papillon et les deux araignées” and the events inducing Belle de Zuylen to write it (discovered and described by Kees van Strien in his *Isabelle de Charrière (Belle de Zuylen), Early Writings. New Materials from Dutch Archives*, Leuven, Peeters, 2005. Documents pertaining to this fable may be viewed in a display case.

Activities of the Association

Several members have formed a book club that meets regularly, every two months, in Utrecht to study in greater depth specific texts (fiction and/or correspondence) by Isabelle de Charrière. The group has also taken the initiative to start a web log to stimulate an ongoing discussion. New members are welcome, of

prendre des voyages vers les lieux suisses où vécut Isabelle de Charrière. En septembre 2009 un voyage organisé par un des membres de l'Association, Sabine de Raat-Sanders, en collaboration avec Marieke Frenkel et Valérie Cossy de l'Association suisse nous a menés à Lausanne, Genève et Chexbres. Ce voyage est le fruit de lectures en commun pratiquées par un groupe de membres qui se réunit régulièrement tous les deux mois à Utrecht.

course, to join this book club.

By the time this issue of the *Cahiers / Papers* appears, another trip to Switzerland, organized by Sabine de Raat-Sanders, together with Marieke Frenkel and Valérie Cossy of the Swiss sister organization, will have taken place. This time, visits will be paid to Lausanne, Genève, and Chexbres. Obviously, such trips strengthen our contacts with our fellow Swiss members.

Colloques, éditions, projets

Correspondance d'Isabelle de Charrière en ligne

L'année dernière nous avons rendu compte (p. 113) des projets qui commençaient à prendre forme entre l'Institut Huygens (Etudes et Editions de Textes) à La Haye et le projet NEWW (New approaches to European Women's Writing, Université d'Utrecht), concernant la mise en ligne des lettres d'Isabelle de Charrière. Les préparatifs continuent ! La Bibliothèque Publique et Universitaire de Neuchâtel participera à cette entreprise. Dans un premier temps un projet de publication partielle

Conferences, publications, projects

Belle de Zuylen's correspondence on line

Last year we reported (p. 113) on joint initiatives between the Huygens Institute (Text Editions and Study of Dutch Literature) at The Hague and the NEWW project (New approaches to European Women's Writing, Utrecht University) regarding the possibility of digitizing Belle de Zuylen's letters and presenting them on line. We are happy to report that progress is being made. The Bibliothèque Publique et Universitaire de Neuchâtel will also participate. As a first step, a

est prévue, concernant la correspondance entre Charrière et son neveu Willem-René (à suivre).

Colloques

La rédaction des *Cahiers Isabelle de Charrière* a décidé d'organiser une séance dans le prochain colloque de l'ASECS (American Society for Eighteenth-Century Studies), qui se tiendra en mars 2010 à Albuquerque, Etats-Unis). Le titre de cette séance est : *Entre identité culturelle et cosmopolitisme : la réception néerlandaise et européenne de l'œuvre d'Isabelle de Charrière*.

Le domaine du rapport d'Isabelle de Charrière à son pays d'origine est un domaine encore mal connu, que nous aimerions proposer de travailler pour cette session ASECS. Les textes récemment découverts dans les archives néerlandaises (Kees van Strien, *Isabelle de Charrière [Belle de Zuylen]. Early Writings. New Material from Dutch Archives*, 2005) permettent de situer et de préciser sa formation littéraire dans le milieu aristocratique néerlandais. Après son mariage et son départ en Suisse, Isabelle de Charrière s'intéresse toujours à son pays, comme en témoignent les essais qu'elle consacre à la révolution patriote de 1787. Ces textes méritent un examen plus

project concerning the publication of the correspondence between Isabelle de Charrière and her nephew Willem-René will be started.

Conferences

The editorial board of the *Belle de Zuylen Papers* is organizing a session for the next ASECS meeting (to be held in March 2010, in Albuquerque, NM, in the United States). The topic is: *Cultural Identity and Cosmopolitanism: The Dutch and European Reception of Isabelle de Charrière*, and the following announcement has been distributed:

For reasons that would also deserve to be addressed, Charrière's relationship with her home country has received only little attention so far, a gap which this session proposes to remedy. Source material recently uncovered from Dutch archives (*Isabelle de Charrière [Belle de Zuylen]. Early Writings, New Material from Dutch Archives*, 2005) sheds new light on her literary training within the Dutch aristocracy and as such would deserve attention from scholars. Once married and living away from Holland, Charrière devoted several essays to the patriots' revolution of 1787. These texts are interesting in more than one way: they would enable us to

approfondi : non seulement ils nous permettent de cerner le point de vue de l'écrivaine sur le contexte politique néerlandais, mais il serait également intéressant de les situer par rapport à d'autres essais concernant la situation en France. La correspondance avec sa famille néerlandaise offre diverses pistes comme celle des réseaux de parenté qui commencent à être explorée, et celles du rapport d'Isabelle de Charrière à la langue néerlandaise et de son attachement au modèle de société néerlandais.

Du côté de l'étude de la réception, il paraît urgent d'ouvrir de nouvelles perspectives sur le rapport entre la romancière et ses publics néerlandais, et de s'arrêter sur la réception par les Allemands. Ceux-ci, grâce aux traductions de Ludwig Ferdinand Huber, ont pris connaissance de l'œuvre en même temps que – voire avant les lecteurs francophones. De même, des correspondantes de Charrière rendent compte de l'enthousiasme londonien suscité par ses romans, phénomène qui n'a pas encore été beaucoup documenté, la première traduction anglaise des *Lettres écrites de Lausanne* n'ayant encore jamais été étudiée. Et l'on peut envisager d'étendre l'étude de la réception de Charrière à d'autres pays où les

define Charrière's political position in relation to the Dutch context, but it would also be interesting to see how they compare to the essays she devotes to the situation in France. Her letters exchanged with her Dutch family can provide valuable information about her social network, but they can also inform us about her attitude toward the Dutch language and her attachment to the Dutch way of life.

As far as reception is concerned, we need to know more about the reception of her work by Dutch readers and about her relationship to her Dutch audience. The reception by German readers also needs to be investigated as they were sometimes her prime "target", especially in those years when she worked with the translator Ludwig-Ferdinand Huber. Equally some letters addressed to her from England bear witness to the enthusiasm with which her novels were received in London, while nothing to this date is known about her reception in England and while the first English translation of the *Lettres écrites de Lausanne* has received as yet no attention. Research about other cultural contexts of reception would also be welcome, especially where the history of publishing has identified the presence of translations and

recherches sur la réception et l'histoire du livre ont pu faire découvrir des traductions inconnues ou des lecteurs jusqu'ici négligés.

Les chercheur-e-s intéressé-e-s sont invité-e-s à envoyer des propositions, qui devraient se situer de préférence dans la ligne esquissée ici. Les contributions retenues par le comité de rédaction des *Cahiers Isabelle de Charrière* feront l'objet d'une publication dans la revue.

readers.

We invite interested scholars to submit proposals that should preferably observe the outline mentioned above. A selection of the papers presented during this session will be published in the *Belle de Zuylen Papers*.

**Prochaines livraisons des
*Cahiers Isabelle de
Charrière / Belle de
Zuylen Papers***

**Forthcoming issues of
the *Cahiers Isabelle de
Charrière / Belle de
Zuylen Papers***

Les *Cahiers Isabelle de Charrière* procèdent par thème: chaque numéro est un numéro thématique. Comme nous voulons fonctionner aussi comme un lieu de rencontre entre chercheur-e-s, nous annonçons dans chaque livraison les thèmes retenus pour les deux livraisons suivantes, en priant les collègues intéressé-e-s d'envoyer éventuellement des propositions. Pour la publication en automne (septembre/octobre), ces propositions seront attendues avant le 1er décembre de l'année précédente. Elles sont soumises au jugement

Each issue of the *Papers* focuses on a particular theme. In order to create a real meeting place for *Charriéristes* we have decided to announce in advance the themes selected for the next two issues and to invite our colleagues to submit specific proposals related to these themes. Since each issue will appear in the fall (September-October), proposals will be due by November 30 of the preceding year. They will then be submitted for evaluation to the members of our Advisory Board.

For the next two years the

du comité de lecture.

Pour les deux années à venir, les thèmes suivants ont été choisis:

2010: Isabelle de Charrière et les Pays-Bas

« C'est en vérité une chose étonnante que je m'appelle Hollandaise et Tuyll », confiait Belle de Zuylen à Constant d'Hermenches, mais dans des lettres ultérieures adressées à son correspondant, elle n'hésite pas à prendre la défense de ses compatriotes et à louer leurs qualités de sérieux et de simplicité. La question des liens que l'écrivaine a entretenus avec son pays d'origine et celle de son positionnement culturel ont déjà été abordées dans les contributions de Valérie Cossy, Willem Frijhoff et Isabelle Vissière aux actes du colloque du bicentenaire de 2005. Nous aimerions poursuivre cette réflexion en examinant divers aspects de sa relation avec les Pays-Bas.

Les textes récemment découverts dans les archives néerlandaises (*Isabelle de Charrière [Belle de Zuylen]. Early Writings. New Material from Dutch Archives*, 2005) s'y prêtent, ainsi que la correspondance avec sa famille néerlandaise pour laquelle Paul Pelckmans a commencé à explorer diverses pistes (« Sur la

following themes have been selected:

2010: Belle de Zuylen and the Netherlands

“C'est en vérité une chose étonnante que je m'appelle Hollandaise et Tuyll.” This is what Belle de Zuylen once confided to Constant d'Hermenches. However, in later letters to the same correspondent she did not hesitate to come to the defense of her compatriots and to praise their seriousness and simplicity. Questions regarding the author's links with her country of origin and of her cultural positioning have already been treated by Valérie Cossy, Willem Frijhoff, and Isabelle Vissière in the proceedings of the 2005 bicentenary conference in Utrecht. We would like to continue this line of research by looking at a number of aspects of her relationship with the Netherlands.

Texts recently discovered in Dutch archives (*Isabelle de Charrière [Belle de Zuylen]. Early Writings. New Material from Dutch Archives*, 2005) permit us to pursue our explorations, as does the correspondence with her Dutch relatives, which Paul Pelckmans has begun to examine in more detail (see « Sur la mort de Vincent van Tuyll : l'histoire d'un deuil à la fin du dix-huitième

mort de Vincent van Tuyl : l'histoire d'un deuil à la fin du dix-huitième siècle », *Lettre de Zuylen et du Pontet*, 25, 2000, p. 6-9). Une autre est celle du rapport d'Isabelle de Charrière à la langue néerlandaise et de son attachement au modèle de société néerlandais.

Dans la fiction charriérienne, la Hollande semble peu présente – à l'exception du personnage de Jan Praal dans *Trois femmes* –, mais on peut se poser la question de savoir en quoi l'esthétique de l'écrivaine serait tributaire de certaines tendances artistiques caractéristiques de son pays d'origine : elle-même se réclame à propos des *Lettres neuchâtelaises* (1784) du réalisme présent dans le roman de ses deux collègues femmes, Betje Wolff et Agatha Deken, *Histoire de Sara Burgerhart* (1782).

2011: Isabelle de Charrière et la musique

Longtemps éclipsée par l'œuvre littéraire, la production musicale d'Isabelle de Charrière attire depuis quelques années l'attention des spécialistes, grâce notamment à la publication du livre de Jacqueline Letzter et Robert Adelson, *Women Writing Opera : Creativity and Controversy in the Age of the French Revolution* (Berkeley, 2001). Des interprètes, en

siècle », *Lettre de Zuylen et du Pontet*, 25, 2000, p. 6-9). Another topic worth pursuing is Isabelle de Charrière's attitude toward the Dutch language, and her appreciation for the way Dutch society was organized.

Although in her fiction Holland is hardly present (with a few exceptions, such as Jan Praal in *Trois femmes*), the question may well be asked if and to what extent the author's esthetics are indebted to certain artistic trends that could be typical of her country of origin. With regard to *Lettres neuchâtelaises* (1784) she herself claims to have found inspiration in the realism of *Sara Burgerhart*, epistolary novel written by Betje Wolff and Agatha Deken (1782).

2011 Belle de Zuylen and music

For many years since the publication of the *Œuvres complètes*, Isabelle de Charrière's musical production has been overlooked or simply ignored, eclipsed by her writings, especially by her correspondence and fiction. But, for some time, and particularly since the publication of Jacqueline Letzter and Robert Adelson's book, *Women Writing Opera : Creativity and Controversy in the Age of the French Revolution* (Berkeley, 2001), her music has been the focus of an increasing

Suisse et aux Pays-Bas redonnent vie également aux compositions d'Isabelle de Charrière qui ont fait l'objet d'enregistrements et de spectacles. Les travaux récents consacrés à sa musique, tels ceux des musicologues Irène Minder-Jeanneret ou Helen Metzelaar nous invitent à dépasser le soupçon de dilettantisme ou l'étiquette de l'art mineur pour replacer l'intérêt d'Isabelle de Charrière pour la musique dans le contexte de l'accès des femmes à la formation musicale et dans celui des affrontements esthétiques et idéologiques de son époque. Ces travaux nous obligent également à réviser notre vision de la femme écrivain pour nous interroger sur la manière dont elle-même a pu se considérer : finalement n'aurait-elle pas pris ses activités musicales plus au sérieux que sa production littéraire ? Peut-on ou doit-on tisser des liens entre sa composition musicale et sa conception de l'écriture ? Peut-on vraiment étudier l'œuvre d'Isabelle de Charrière en faisant abstraction de sa musique ?

interest from specialists and musicians alike. Her compositions have been played again, giving rise to performances and recordings in Switzerland and the Netherlands. Recent scholarship devoted to her music by Irène Minder-Jeanneret or Helen Metzelaar invites us to look afresh at this important part of Isabelle de Charrière's creativity. In particular they have enabled us to go beyond the label of dilettantism or the issue of a limited scope by placing Charrière's musical activity within the context of women's access to musical training and by tying her in to the broader aesthetic and ideological conflicts of her time. Research into her music has forced specialists of her work to reconsider our image of her as a woman writer: how did *she* consider herself indeed? Is it possible that she took her music more seriously than her writing and how do we, today, readjust our image of the writer? Can we make connections between her work as a composer and her writing style? Is it legitimate to study the writer without taking her music into account?